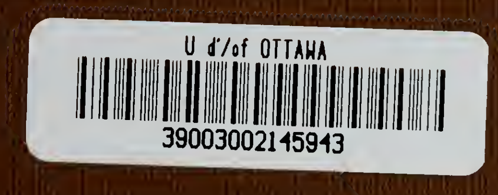
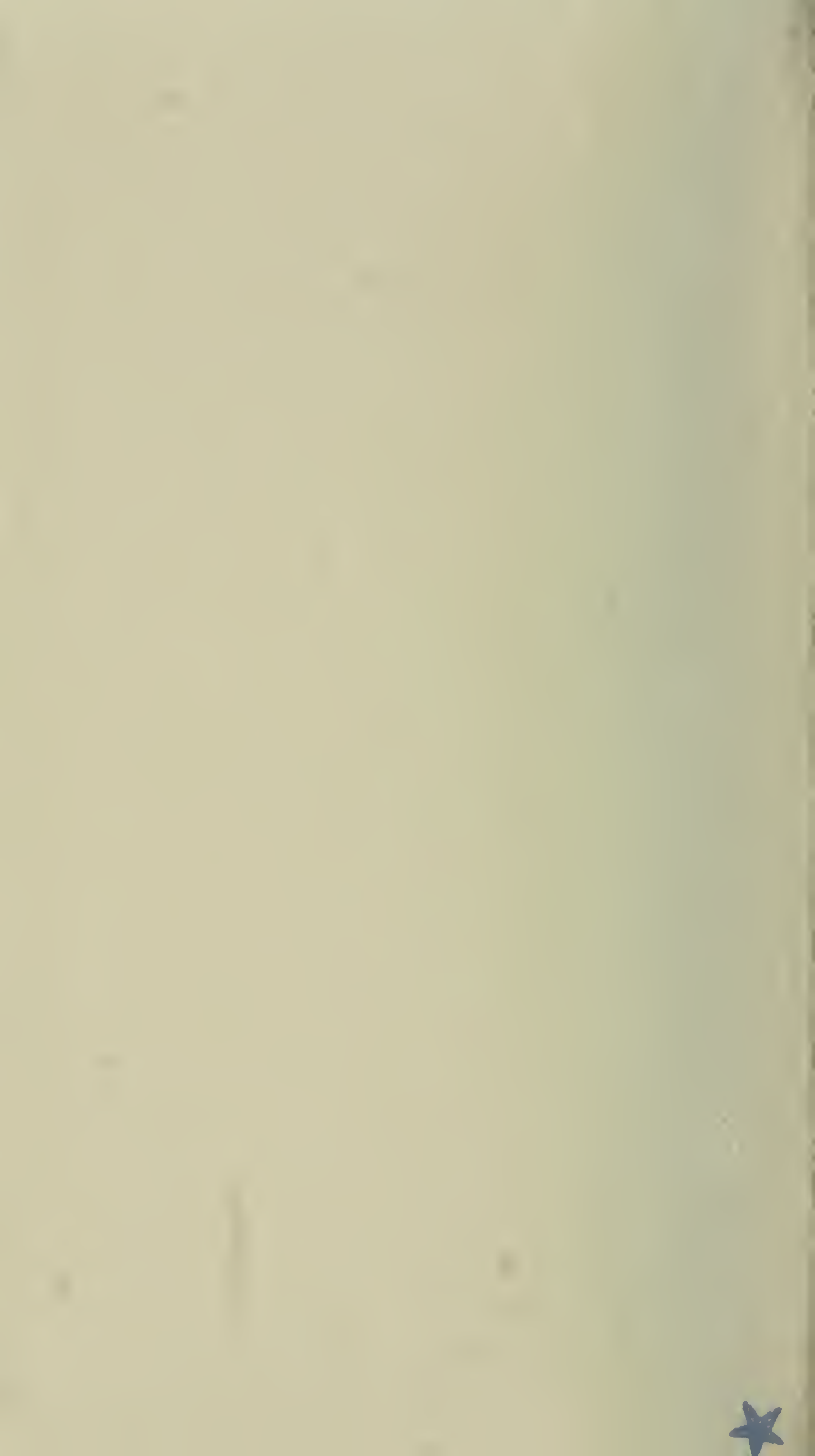




RECUEIL

DE

PIÈCES RARES ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

Tiré à 150 exemplaires sur ce papier.

N° 146

Paris. — Typ. Pillet fils aîné.

RECUEIL
DE
PIÈCES RARES
ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

EN VERS ET EN PROSE

REMISES EN LUMIÈRE

pour l'esbattement des Pantagruelistes

AVEC LE CONCOURS D'UN BIBLIOPHILE.

TOME PREMIER



Se vend à Paris

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 23,

à l'enseigne de la *Jarretière*

M.D.CCC LXXII.





NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE



u commencement de ce siècle, Caron (Pierre-Siméon), acteur du théâtre du Vaudeville, et de plus bibliophile, avait fait réimprimer plusieurs pièces singulières et rarissimes, auxquelles il ajouta quelques articles dont il est l'auteur. La réunion fut connue depuis sous le nom de Collection CARON.

Cette édition, tirée à 76 exemplaires seulement, est devenue tellement rare qu'elle a atteint le prix de 200 fr. à la vente Borluut, et de 275 fr. à la seconde vente Veinant ; et encore, dans ces deux ventes, ne comprenait-elle que onze pièces sur quinze que contient cette collection.

Ce recueil, remarquable par sa composition éminemment facétieuse, devait naturellement attirer notre attention; aussi avons-nous accueilli avec le plus vif empressement la proposition que nous fit un bibliophile distingué, non-seulement de nous donner une copie de ces facé-

ties, mais encore d'en surveiller l'impression et d'en corriger les épreuves.

Cependant, depuis soixante-dix ans que ce recueil a été fait, quelques-unes des pièces qui le composent ont été rééditées, ce qui les a rendues moins rares ; la plupart de ces mêmes pièces réimprimées, étant loin d'être facétieuses, nous les avons éliminées de notre collection et remplacées par d'autres beaucoup plus originales.

Les pièces retranchées sont les suivantes :

1° *Sottie à dix personnages,* jouée à Genève ;

2° *Le Jeu du prince des sotz et mère Sotte.* — moins la farce, que nous avons conservée ;

3° *Le Mystère du chevalier qui donna sa femme au diable ;*

4° *Opus Morlini ;*

5° *La traduction des Noëls bourguignons de Bernard de la Monnoye.*

Nous avons, comme compensation, comblé la lacune qui existe dans les *Beignets* du PLAT DE CARNAVAL, où CARON saute du 36e beignet (*numéroté à tort* 34) au 97e. Nous désirons que ces soixante nouveaux beignets soient au goût des amateurs.

Nous avons réuni les pièces qui nous ont paru les plus piquantes, entre autres celles sur les CHAMBRIERES, facéties si peu communes et si recherchées des bibliophiles. Ces dernières pièces, jointes aux beignets ajoutés au PLAT DE CARNAVAL, forment un ensemble qui dépasse en quan-

tité celles que nous avons retranchées comme peu amusantes.

Quant à l'*Opus Morlini*, comme il a été réédité en entier dans la Bibliothèque elzévirienne (excepté cependant les huit nouvelles publiées par Bramet le jeune à 18 exemplaires seulement), nous avons cru pouvoir l'éliminer de notre collection ; d'autant plus que cet auteur italien, qui a écrit en latin, ne peut plus être compris par la généralité des lecteurs. Nous nous proposions de donner une traduction française de ces curieuses *Novellæ*, traduction que nous avons fait faire par un amateur aussi modeste que savant, lequel a eu le talent rare de rendre ces contes latins aussi littéralement que possible en français. Nous aurions bien voulu pouvoir leur faire prendre place dans cette collection ; mais après avoir lu le manuscrit, nous avons trouvé ces contes supérieurement traduits, il est vrai, seulement ils sont écrits d'une façon si obscène et sur des sujets si scabreux qu'on n'aurait pu les faire passer dans notre langue qu'à l'aide de nombreux adoucissements. Traduire un auteur et ne pas le donner littéralement est, à mon sens, commettre un délit littéraire dont je ne me suis pas senti capable. Je préfère m'abstenir et laisser à plus osé que moi le soin délicat et quelque peu dangereux de donner cet auteur dans toute son intégrité.

Afin de rendre nos lecteurs juges de notre prudente retenue, voici quelques-uns des titres de ces Contes qui nous ont le plus arrêté : ils verront que notre prudence n'est que le simple

respect que tout éditeur doit avoir pour ses lecteurs.

Du clerc Salvator attaqué par des faucons.
D'un fils qui engrossa sa mère.
D'un garçon boulanger qui fourbit sa maîtresse.
D'une religieuse surprise en flagrant délit avec un charretier.
D'une femme qui persuada son mari qu'un amant qui fourbissait avec elle était une ombre.
D'un jeune garçon qui, pris en flagrant délit d'adultère, fut sodomisé et battu par le mari.
D'un marchand d'huile qui, ne pouvant fourbir une matrone, de colère se coupa les génitoires.
D'un bouffon qui fornique avec une grande dame.
D'un paysan qui trouva un amant en train de forniquer avec sa femme.
D'un homme qui tua un moine coupable d'adultère.
D'un comte qui fit coucher un jeune homme avec sa femme.
De trois femmes qui avaient trouvé une pierre précieuse.
D'une jeune fille qui vit un âne saillissant une ânesse.
D'un prélat qui viola une jeune modiste.
D'un médecin qui fit crouler un mur en voulant dépuceler une jeune fille.
D'un curé, de son chantre et d'un médecin.
D'une jeune fille délivrée d'un lézard par un moyen merveilleux.

D'un mendiant qui priait d'une manière indécente.

Du sommeil de la princesse de Barbenoire et de son jardinier.

D'un moine dont un chat saisit le priape.

D'un homme qui avoua en se confessant qu'il avait sodomisé un juif.

D'une abbesse craignant qu'une de ses religieuses ne fût enceinte.

D'un curé qui voulut se faire sodomiser par un moine, etc., etc.

Pour bien faire comprendre à MM. les amateurs l'importance des augmentations faites à ce Recueil, nous mettons ici en parallèle les pièces publiées dans la *Collection* Caron avec celles dont se composent les quatre volumes de cette nouvelle édition.

Pièces publiées par CARON.

1° *Recueil de plusieurs Farces, tant anciennes que modernes.* Paris, 1612;

2° *Sottie à dix personnages,* jouée à Genève, en la place du Molard, le dimanche des Bordes l'an 1523;

3° *La Farce et la querelle de Gaultier-Garguille et de Perrine sa femme, à Vaugirard, à l'enseigne des Trois-Raves;*

4° *Le Jeu du prince des sotz et mère Sotte,* joué aux halles de Paris le Mardi Gras l'an 1511;

5° *Le Mystere du Chevalier qui donna sa femme au Diable,* à dix personnages;

6° *Nouvelle moralité d'une pauvre fille villageoise, laquelle aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur,* à quatre personnages;

Farce joyeuse et récréative du galant qui a fait le coup, à quatre personnages.

7° *Le Plat de Carnaval, ou les Beignets apprêtés par Guillaume Bonne-Pâte.*

Carton ouvert aux gens bons, vrais et joyeux, car on ne doit rien avoir de caché pour ses amis.

8° *Opus Morlini, complectens novellas,* etc.;

9° *Chute de la Medecine et Chirurgie, ou le Monde revenu dans son premier âge,* traduit du chinois par le bonze Luc Eziab;

10° *Traduction des Noëls bourguignons de La Monnoye.* (Tirée du recueil de pièces choisies composé par les soins du Cosmopolite);

11° *Chansons folastres des Comediens,* recueillies par un d'eux et mises au jour en faveur des enfants de la bande joyeuse, etc.;

12° *Le Cocu consolateur;*

13° *Le Norac Oniana;*

14° *Lettre de Carabi de Capadoce;*

15° *Ænigma.*

PIÈCES RARES ET FACÉTIEUSES

CONTENUES DANS NOTRE COLLECTION.

PREMIER VOLUME.

1. *Farce nouvelle et recreative du medecin* qui guarist de toutes sortes de maladies et de plusieurs autres; aussi fait le nés à l'enfant d'une femme grosse et apprend à deviner.

2. *Farce de Colin*, fils de Thenot, le maire, qui revient de la guerre de Naples et ameine un pelerin prisonnier pensant que ce feust un Turc.

3. *Farce nouvelle de deux savetiers*, l'un pauvre, l'autre riche; le riche est marry de ce qu'il void le pauvre rire et se resjouir, et perd cent écus et sa robbe que le pauvre gaigne.

4. *Farce nouvelle des femmes* qui aiment mieux suivre et croire Folconduit et vivre à leur plaisir que d'apprendre aucune bonne science.

5. *Farce nouvelle de l'antechrist* et de trois femmes, une bourgeoise et deux poissonnières.

6. *Farce nouvelle,* contenant le débat d'un jeune moine et d'un vieil gend'arme par devant le dieu Cupidon, pour une fille; fort plaisante et récréative.

7. *Farce joyeuse et recreative* d'une femme qui demande les arrérages à son mary.

Les sept Farces ci-dessus ont été jouées à Paris de 1480 à 1500 environ.

8. *Farce du Jeu du prince des sotz et mère Sotte,* jouée aux halles de Paris, par Pierre Gringoire.

9. *Farce joyeuse et recreative* du galant qui a fait le coup. Jouée à Paris en 1610.

10. *Farce de la querelle de Gaultier-Garguille et de Perrine* sa femme, avec la sentence de séparation entre eux rendue, prononcée par le juge le 1er août 1613.

11. *Nouvelle moralité* d'une pauvre fille villageoise, laquelle ayma mieux avoir la teste couppée par son père que d'estre violée par son seigneur. Jouée à Paris vers 1540.

12. *Chute de la medecine et chirurgie,* ou le monde revenu dans son premier âge. Traduit du chinois par le bonze Luc Eziab.

13. *Les Chansons folastres des comediens*, recueillies par un d'eux et mises au jour en faveur des enfans de la bande joyeuse. Rouen, 1612.

14. *Plaisant contract de mariage* passé nouuellement à Avbervilliers, le 35 de feurier 1333, entre Nicolas Grand-Iean et Gvillemette Ventrve.

DEUXIÈME VOLUME.

1. *Varlet à louer* à tout faire. (Par Christophe de Bordeaux, Parisien.)

2. *Chambrière à louer* à tout faire. (Par le même.)

3. *Monologue nouveau* et fort joyeux de la chamberière deproveue du mal d'amour. (Les deux premières éditions de cette pièce sont en gothique.)

4. *Les Folastries* de la bonne chambrière.

5. *Le Caquet* des bonnes chamberières.

6. *Apologie des chamberières* qui ont perdu leur mariage à la blancque. (In-8° gothique. Paris, Alain Lotrian.)

7. *L'heur et gain d'une chambrière* qui a mis à la

blancque pour soy marier, repliquant à celles qui y ont le leur perdu. (Imprimé à Paris par Jehan Real.)

8. *Le Banquet des chambrières*, fait aux étuves. 1541.

9. *Les Ruses et finesses des chamberières* de ce temps.

10. *La Conférence des servantes* de la ville de Paris sous les charniers Sainct-Innocent, avec protestations de bien ferrer la mule ce caresme pour aller tirer à la blancque à la foire de Sainct-Germain et de bien faire courir l'ance du panier.

11. *La Responce des servantes* aux langues calomnieuses qui ont frollé sur l'ance du panier ce caresme

12. *La Permission aux servantes* de coucher avec leurs maistres.

13. *Le Conseil* tenu en une assemblée faite par les dames et bourgeoises de Paris contre la permission des servantes de coucher avec leurs maistres, ensemble ce qui s'est passé.

14. *Les Plaisantes ruses et cabales* de trois bourgeoises de Paris 1627.

15. *Le grand Procez* de la querelle des femmes du faubourg Saint-Germain avec les filles du faubourg de Montmartre sur l'arrivée du régiment des gardes, avec l'arrest des commères du faubourg Saint-Marceau. 1623.

16. *Les Privileges* et fidelitez des chatrez. 1619.

17. *Le Bruit qui court* de l'espousée. 1614.

18. *L'Innocence d'amour* à Lysandre. 1626.

19. *Le Tocsin* des filles d'amour. 1618.

20. *Discours* sur l'apparition et faits pretendus de l'effroyable tasteur, dédié à mesdames les pois-

b

sonnières, harengères, fruitières et autres qui se levent du matin d'auprès de leurs maris, par d'Angoulevent. 1613.

21. *La Descouverture* du style impudique des courtisannes de Normandie à celles de Paris, envoyée pour estrennes, de l'invention d'une courtisanne angloise. 1618.

22. *Zest Pouf*, historiette du temps.

23. *Sermon joyeulx d'un fiancé* qui emprunte ung pain sur la fournée à rabattre sur le temps advenir.

24. *Sermon joyeux* d'un ramoneur de cheminées.

25. *Le Cocu consolateur*, l'an du cocuage 5789.

26. *Lettre de Carabi de Capadoce* à son cher camarade Carabo de Palestine. 1777.

27. *Carton ouvert* aux gens bons, vrais et joyeux amis.

28. *Le Norac-oniana*, contenant les douze mouchoirs, ou le portefeuille du cabinet, ou tout ce que vous voudrez, par qui bon vous semblera, dit : Ça en est.

29. *Ænigma*. (Cette pièce assez libre, n'ayant été tirée qu'à 10 exemplaires, est introuvable aujourd'hui.)

30. *Les Singeries des femmes* de ce temps descouvertes, et particulierement d'aucunes bourgeoises de Paris. 1623.

31. *Les Nouvelles* admirables des ysles de la mer et principalement ès parties des Yndes.

TROISIÈME VOLUME.

1. La Tasse, comedie propre pour estre exhibée au temps de Caresme-Prenant, extraite du Cabinet

de la Muse du Conte d'Aulbe, Gevrien; plus une salade d'espis de grame.

2. *Les Drois Nouveaulx etablis sur les femmes.*

3. *Les Presomptions des femmes mondaines.* A Rouen, chez Abraham Cousturier.

4. *La Vraye Medecine de maistre Grimache.* A Rouen, 1602.

5. *Discours joyeux des friponniers et friponnières.* A Rouen, chez Richard Aubert.

6. *Sermon de l'andouille.*

7. *Pasquil du rencontre des cocus à Fontainebleau.*

8. *Tromperie faicte à un marchand par son apprenty, lequel coucha avec sa femme, qui avait peur de nuict, et de ce qui en advint.*

QUATRIÈME VOLUME.

LE PLAT DE CARNAVAL, ou les Beignets apprêtés par Guillaume Bonne-Pâte; augmenté de *soixante beignets*, du *Cabinet des plus rares curiositez*, des *Equivoques de l'homme inconnu*, des *Horoscopes, éclipses, prédictions* et *température* pour chaque mois de la présente année; *Choses perdues, trouvées, annonces, faits particuliers,* et enfin une *Liste des plus curieux ouvrages* publiés dans le cours de cette même année.

LA PRÉSENTE ÉDITION

A ÉTÉ TIRÉE A 502 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,
SAVOIR :

Papier vergé, in-8° couronne :

300 exemplaires numérotés de 1 à 300. 16 fr. le vol.

Grand papier vélin, in-8° carré :

150 exemplaires numérotés de 1 à 150. 20 » —

Grand papier Chine fort, carré :

30 exemplaires numérotés de 1 à 30. 24 » —

Grand papier Whatman, carré :

20 exemplaires numérotés de 1 à 20. 30 » —

Peau vélin, carré :

2 exemplaires (*souscrits*). . . . . . 200 » —

RECVEIL

DE

PLVSIEVRS FARCES

TANT ANCIENNES

que modernes.

LESQVELLES ONT ESTE'

mises en meilleur ordre et langage

qu'auparauant.



A PARIS,

Chez NICOLAS ROVSSET, ruë de la'

Pelleterie près l'orloge du Palais à l'image

S. Iacques, deuant la chaire de fer.

M. DC. XII.

Auec Priuilege du Roy.



FARCE NOVVELLE ET RECREATIVE DV MÉDECIN

qui guarist de toutes sortes de maladies et de plusieurs autres : Aussi fait le nés à l'enfant d'vne femme grosse, et apprend à deuiner.

à quatre personnages : c'est à sçauoir

LE MÉDECIN. LE MARY
LE BOITEUX. LA FEMME.

LE MÉDECIN commence.

Or faictes paix ie vous prie,
Afin que m'oyez publier
La science, aussi l'industrie
Que i'ay appris à Montpellier,

I'en arriuay encore hier
Auec la charge d'un chameau
De drogues, pour humilier
Femmes qui ont mauuais cerueau.
I'ai aussi du bausme nouueau,
Pour guarir playes et fistules,
Et dedans c'est autre vaisseau
De toute sorte de pillules
Pour les basses et hautes mules,
Pour fiebures, chaut mal et iaunisse,
Mal de dents, et de mendibules,
Et de mammelles de nourrices.
Ouurier aussi des plus propices
Qui soit en ce monde viuant
Pour renouer bras, iambes, cuisses
Soudain, et viste comme vent.
Onc homme on ne vid plus sçauant
En Chirurgie n'en Physique,
Et mieux que ceux de pardeuant.
Ie me connois en la Practique,
I'ay appris d'vn Deuin antique
Qui se tenoit par de là Tharse
A deuiner, guarir colique,
Ie nen dy plus, l'heure se passe.

LE BOITEUX.

Ie pourrirois en ceste place,
Auant que i'en sçeusse bouger,
Helas Monsieur, par vostre grace
Veuillez moy mon mal alleger.

LE MÉDECIN.

Ie desire te soulager.
Qu'as-tu? tu es froid comme marbre.

LE BOITEUX.

Las Monsieur! ie suis cheu d'vn arbre,
Et me suis desmis vne iambe.

LE MÉDECIN.

Sans y mettre oignement ny herbe,
Ie te la remets et r'assemble.

LE BOITEUX.

Ha! ie suis guary, ce me semble.
A vous suis tenu grandement.

LE MÉDECIN.

Que donneras-tu franchement,
Si ie t'enseigne de legier,
A descendre sans tel danger,
Qui n'est pas petite science.

LE BOITEUX.

Ie vous promets en conscience,
De vous payer à votre gré.

LE MÉDECIN.

Escoute, soit d'arbre ou degré
Garde toy de te plus haster
Alors qu'il t'en faudra descendre,
Que tu n'auois faict à monter.

LE BOITEUX.

Et vous, ne vous hastez de prendre
Non plus que ie faicts de bailler.

Il dict en s'enfuyant :

Il se cuidoit de moy railler,
Toutefois i'ay gagné le ieu.

LA FEMME.

Mon mary, pour l'amour de Dieu,
Menez moy à ce médecin
Duquel on parle tant, afin
De voir s'il me pourra guarir.

LE MARY.

Ie vas nostre baudet querir,
Pour plus doucement vous mener.

LA FEMME.

Hastez vous donc de l'amener
Ie deburois y estre desia.

Il va quérir son asne et monte sa femme dessus, puis dit :

Allons hay baudet, comme il va?

LA FEMME.

Ne le faictes si fort haster,
Ou à bas me ferez ietter,
En danger de me rompre le col,
Conduisez le par le licol,
De crainte qu'il ne vous eschappe.

LE MARY.

Martin baudet si ie vous happe
Ie vous donneray tant de coups
Que vous feray aller tout doux,
Vous faictes de l'acariatre.

LA FEMME.

Il n'est pas saison de le batre,
Maintenant, qu'il nous faut soigner,
Allegeance à mon mal donner,
Il suffit mais qu'il aille l'amble.

LE MARY.

Arriuez sommes (ce me semble)
Où le médecin fait demeure,
Il est que vous descendiez heure,
Arreste hau baudet; arreste.

LA FEMME.

Aydez moy que ne me blece.

LE MARY.

Deualler pouuez embrassée
Vous tenant, sans estre offencée,
Voilà l'huis, heurtez seurement.

LA FEMME.

Ne vous esloignez nullement
Tandis, et faictes l'asne paistre.

Le mary se couche contre terre et s'endort, tandis que l'asne s'en va.

LA FEMME parlant au médecin.

I'ay très-grand douleur n'estre maistre
Depuis le genouil iusqu'à l'aine :
Voudriez vous bien prendre la peine
De me guerir en vous payant?

LE MÉDECIN.

Mamye i'en suis très-content,
Et vous tenez seure et certaine

Que pour discerner nerf et veine
N'y a nul mieux que moy apris,
Ce mal comment vous a-il pris?

LA FEMME.

L'autre hyer reuenant de Montmartre,
Où allée estois pour m'esbatre,
Cheus de malheur à la renuerse.

LE MÉDECIN.

Si voulez que ie la redresse
Il conuient que ie la manie.

LA FEMME.

Encore que ie sois mariée,
Qu'il me faille cela permettre
Toutefois pour à mon mal mettre,
Et donner quelque alegement,
(Ce que ne voudrois autrement)
Faictes comment vous l'entendez.

LE MÉDECIN.

Maintenant la iambe tendez.

LA FEMME.

Ho! ie ne sens douleur aucune.
Guarie suis ou autant vaut,
Dictes monsieur ce qu'il vous faut.

LE MÉDECIN.

Ne m'espargnez ne tant ne quand
De vous ie me tiens très-content,
Dresser m'auez faict, c'est assez,
Le membre, ne sçay s'y pensez,
Prenez que l'vn vaille pour l'autre.

LA FEMME.

Ie comprens l'intention vostre,
Mais mot, deuisons d'autre chose,
I'ay opinion d'estre grosse,
Diriez vous bien de quel enfant?

LE MÉDECIN.

Ouy mamie, et tout maintenant;
Ça vostre main, que ie la voye,
Ha! qu'est cecy? Dieu y pourvoye,
I'apperçoy ce qu'oncques ne veis
Ou ie perds et sens et aduis
Tant la chose est extraordinaire.

LA FEMME.

Mais qu'il ne vous vueille desplaire
Vous me direz s'il y a rien
Qui vous semble autrement que bien?
Ie vous en prie d'amitié.

LE MÉDECIN.

Ma foy vous me faictes pitié,
Vous voyant si iolie et cointe,
Car l'enfant dont estes enceinte,
N'a point de nés, c'est vérité.

LA FEMME.

Hélas Monsieur! par charité
Sçauriez-vous à ce mal pouruoir?

LE MÉDECIN.

Ie lui en feray vn auoir,
Auant qu'il soit demain ceste heure,
Si voulez que ie vous secoure
Ou tardif sera le secours.

LA FEMME.

I'auray doncques à vous recours
Pour l'œuure encomencé parfaire.

LE MÉDECIN.

Vn ouurier vous faut pour ce faire
Qui entende ce qu'il fera,
Autrement le nés ne tiendra,
Restant difforme le visage.

LA FEMME.

Ie vous donneray si bon gaige
Que serez très-content de moy,

Auant que parte, sus ma foy,
S'il vous plaist en prendre la peine.

LE MÉDECIN.

Très-volontiers tant ie vous aime,
Sans que pour ce rien vous demande,
Mais la compagnie est trop grande
Pour mettre en ouurage et effect,
Ce qu'entens, cherchons lieu secret,
Trop de gens entendroient mes tours.

Ils s'en vont ensemble, et le mary se resueille et dit :

LE MARY.

Hau Baudet? pais-tu pas tousiours?
Où est-il allé? Qu'est cecy?
S'en est-il point fuy aussi?
L'auez-vous point veu, bones gens?
L'ont point emmené les Sergens
Du procès sçachans le trictric?
En ce lieu n'en appercoy nul tric,
Peut-estre vn loup s'en est farcy;
Tant tu me donne de soucy
Et de courroux, maudit sois-tu,
Encore seray-ie battu
De ma femme, ie m'y attens.



LA FEMME.

I'ay cy esté assés long-temps,
Monsieur, faut me remettre en voye,
Requerant à Dieu qu'il pourvoye
Du nés à mon enfant ioly.

LE MÉDECIN.

Il en aura vn bien poly,
Que luy ay faict bien et poinct.

LE MARY.

Mais ma femme ne reuient point,
Non plus que mon asne au repaire,
Il me faut le malade faire
Pour euiter d'estre battu.

Il se couche, puis dit :

He mon Dieu ! mamie où es-tu ?
Tant ie sens de mal entour moy.

LA FEMME.

Vous me mettez en grand esmoy
Qu'auez-vous à vous plaindre tant ?

LE MARY.

S'au médecin ne vas comptant
Mon mal, ie mourray promptement.

LA FEMME.

Allez-y doncques vistement,
Tandis qu'il est en la maison.

LE MARY.

Que lui porteray-ie? Vn oyson?
Ou des poulets, ou de l'argent?

LA FEMME.

Il est courtois, honneste et gent,
Allez seulement, ne vous chaille,
Ne portez ny denier ny maille,
Il ne vous demandera rien.

LE MARY y allant.

Que ce me seroit un grand bien
Si ma femme deuenoit bonne.
Hola, hola? N'y a-il personne?

LE MÉDECIN.

Si a dea, que demandez-vous?

LE MARY.

Monsieur las! i'ay si fort la toux
Qu'il faut que prenne médecine.

LE MÉDECIN.

Voicy de la pilule fine
Qui vaut mieux qu'autant d'or massif,

Il t'en faut prendre cinq ou six
Cela guarira tous tes maux.

LE MARY en prend, puis dit.

Qu'est-ce? diable, ils sentent les aux,
Comment ils roullent dans mon ventre,
Ha! il faut que mon cul s'esuente.

Il va à l'escart pour faire ses affaires, où il trouve son asne, puis dit :

Ha baudet! estiez-vous icy?
Quel bon Médecin et sans si,
M'ayant guary, et sans grand queste
Fait aussi retrouuer ma beste,
Vrayement ie l'en contenteray
Du premier argent que i'auray,
Sus baudet à l'hostel, sus, sus.

LA FEMME en accouchant.

Hélas! mon Dieu! ie n'en puis plus,
Hélas! hélas! le cœur me fend.

LE MARY.

Et quoy? ma femme a vn enfant,
Hé! mamie comment vous est?

LA FEMME.

Bien Dieu mercy, puis qu'il lui plaist,
Que mon enfant est bien venu.

LE MARY.

I'ay l'entendement tout cornu
De ce qu'accouchée vous voy,
Treize mois sont, ie l'apperçoy,
Qu'auecques vous ie n'ay couché,
Au moins que ne vous ay hochée,
Et si dès la première année
Qu'avec moy feustes mariée,
Vous geustes au bout de six mois.

LA FEMME.

Vous ne l'auiez plus de trois doigts,
Mis auant, et pour ceste cause
L'enfant vint sans plus longue pause,
N'ayant si long chemin à faire.

LE MARY.

Il s'ensuit par raison contraire
Que l'y ay fourré trop auant
A ce coup, puisqu'il a mis tant,
I'ay peur de vous auoir gastée.

LA FEMME.

Non auez non, mais la nuictée
Que vous me feistes cest enfant,
Ie vis vne asnesse en dormant,
Parquoy treize mois l'ay porté.

LE MARY.

Il est donc mien, tout doubte osté.

Il prend l'enfant et le regarde, puis dit :

Il a tant beau nez que c'est rage.

LA FEMME.

Ha ! ce n'est pas de vostre ouurage,
Il ne vous estoit souuenu
Luy en faire, on en est tenu
Au bon ouurier qui l'a parfaict.

LE MARY.

Qui, tous les Diables, l'a donc faict?
Comment? Faict-on le nez à part,
Tenez-le i'en quitte ma part
Et m'en vas à ce Médecin,
Qui peut-estre est aussi Deuin,
Sçauoir qui ce nez a refaict :
Mais mieux me vaudroit, en effect,
(Ce croy-ie) apprendre à deuiner,
Voire, car i'en pourrois gaigner
De l'argent. Or vay-ie or endroit
M'enquérir de luy s'il voudroit
M'y apprendre, c'est bon party.
Monsieur voicy vn apprenty,

Qui vient apprendre la science
De deuiner, comme ie pense
Vous l'apprenez à toute gent.

LE MÉDECIN.

Ouy dea, en me donnant argent
Ie te l'apprendray sans doubtance,
Ne prenant pour toute pitance
Que de ces pilules que i'ay
Dont aussi tost qu'auras mangé,
Tu seras vn Deuin parfaict,
Regarde à toy, pense à ton faict,
Dy moy? que me donneras-tu?

LE MARY.

Tout compté et tout rabatu,
Voilà vn bel escu comptant.

LE MÉDECIN.

Par mon ame, i'en suis content,
Mais tu payeras les confitures,
Autant les molles que les dures.
Cucta canis, bouë de blé
Qu'ensemble ay mis et assemblé,
Tu en prendras ou deux ou trois,
Cela faict la premiere fois

Que parleras, sois asseuré
Que ce que diras sera vray :
Or pour ce secret là t'apprendre,
Ouure la bouche, il te faut prendre
De ces pilules que voicy.

LE MARY.

Fy ! tous les diables ! qu'est cecy ?
Cela sent plus fort que moutarde.

LE MÉDECIN.

Deuine.

LE MARY.

Le sambieu, c'est merde.

LE MÉDECIN.

En ma conscience c'est mon,
Or fais-ie veu à Sainct Simon,
Que tu es très-bon Deuin.

LE MARY.

Allez yurongne, sac à vin,
Feussiez-vous pendu par le col.

LE MÉDECIN.

Da ! ton asne auec son licol,
Estoient perdus si ie ne feusse,

Et si mon payement n'en eusse,
Sans que par subtile façon,
I'ai tiré ton iaulne escusson
Et la cuisse que i'ai remise
A ta femme, rien tu ne prise,
Son enfant, que sans moy fust né
Sans nez, qui t'eust esté grand honte.

LE MARY.

Vous l'auez donc faict à ce compte
Ce nez, monstrez-moy à en faire
De mesme, il ne vous coustera guere,
Et si bien vous contenteray.

LE MÉDECIN.

Retiens bien ce que te diray,
Quand vn autre enfant tu feras,
Ton nez au trou du cul mettras
De ta Femme, et ne sois testu :
Mais tiens l'y bien, et deusse tu
Y estre et iour et nuict aussi
Iusques à tant qu'elle ait vessi,
Par ainsi il te souuiendra
Du nez, qui trop mieux en tiendra,
Fais en la sorte que te dis.

LE MARY.

Ha vertubieu ! en faicts et dicts,
Vous mocquez-vous ainsi des gens,
Si ie peus trouuer des sergens,
Ie vous feray mettre en prison.

LE MÉDECIN.

Partir d'icy il est saison,
Retirons-nous à nostre enseigne.
Viue tout drole qui enseigne
A faire le nez aux enfans,
Adieu vous dy petits et grands.

FIN.



FARCE

DE COLIN

FILS DE THENOT

LE MAIRE, QUI REVIENT DE LA guerre de Naples, et ameine vn Pelerin prisonnier pensant que ce feust vn Turc.

A quatre personnages, assauoir,

THENOT. COLIN.
LA FEMME. LE PELERIN.

THENOT commence.

Vive Thenot monsieur le Maire,
Et aussi mon grand fils Colin,

Pleust-il à Dieu qu'il pleust tant faire
De mettre le grand Turc à fin,
Il reuiendra quelque matin.
Tantost y a six mois passez
Qu'il partit, c'est de temps assez,
S'vne fois il a entrepris
Rendre sien Naples, il est pris,
Et sa garde qui s'armera,
Car ia homme n'eschappera
Qu'il ne soit pris ou mis à mort,
Ou soit à droit, ou soit à tord;
Car il est fier comme vn lion,
Iamais ne fut tel champion,
Ny plus vaillant homme de guerre,
Pour tost retourner et belle erre.
Mon grand pere par hardiesse,
En cuidant acquerir noblesse,
Pource qu'il reculoit arriere,
Tomba dedans vne carriere,
Où mourut sans qu'on l'en peust traire.

LA FEMME.

Dieu vous gard Monseigneur le Maire
Ie viens vous demander iustice.

THENOT.

C'est grand fait que d'auoir office,
Et bien, bien, ie la vous feray.

LA FEMME.

Ha! Monseigneur ie vous diray,
Il est venu vn gentilastre,
L'autre iour iusques à mon atre,
Apres disner de releuée,
Tuer ma poule griuelée,
Celle qui pondoit de si gros œufs.

THENOT.

Estoit-il tout seulet, ou deux?
Declarez moy bien vostre cas.

LA FEMME.

Deux? Nenny ils n'y estoient pas.
Il n'y auoit qu'vn fol testu,
D'vn iacques de toile vestu,
Qui mist ma grand geline à fin.

THENOT.

Seroit-ce point mon fils Colin?
Il frappe de taille et d'estoc.

LA FEMME.

Las! il tua aussi mon coc,
Et si me feit maints grands outrages,

M'emportant outre deux fromages,
Ma foy c'est vn mauvais garçon.

THENOT.

Il faut faire information,
Pour descouvrir ce qui peut estre.

LA FEMME.

Encore mist sa iument paistre
En mon iardin pour me pis faire,
Cela est vray, monsieur le Maire,
La verité sera trouuée.

COLIN.

Le diable y ait part à l'armée
Mon père hau? ie suis venu.

THENOT.

Tu ne t'es guere au combat tenu,
Comment se porte la bataille.

COLIN.

N'ayez pas peur que plus i'y aille,
Tant que i'auray la vie au corps.

THENOT.

En y a-il beaucoup de morts?
Au moins compte moy des nouvelles,

Où sont Vicestre, aussi Grenelles,
Tu n'en faits nulle mention.

COLIN.

Ie les laissay en vn buisson,
Où ils se tindrent pour l'assaut,
Tremblans nonobstant qu'il feist chaud :
Mais c'estoit de peur seulement.
A propos vostre grand iument
Mon pere, est-elle reuenuë ?

THENOT.

Ma iument ! ha ! tu l'as perduë
N'est-ce pas ?

COLIN.

Quelqu'vn la happa,
Voyez vous, elle m'eschappa,
Et ne sçay ce qu'elle deuint
Dit luy auois qu'elle reuint
Toutefois ; et luy en feis signe.

LA FEMME.

Vous auez tué ma geline,
Ie vous recognois maintenant.

COLIN.

Sur les champs i'allois tout prenant :
Mais quand ie feus pres de l'armée
Oiant qu'il y auroit iournée
I'eus peur, car vous deuez penser
Qu'ils estoient tous vestus de fer,
Et mon iacques estoit de toille.

THENOT.

Feis-tu point vn peu du rebelle,
A ton arriuer à l'armée?

LA FEMME.

Ha ma foy! vous l'auez tuée
D'vne dague à large rouelle.

COLIN.

Tout aussi tost que vins à elle
(Ie veux dire) qu'ouys sonner
Clairons, et moy de retourner,
Il ne faisoit pas bon au lieu.

LA FEMME.

Vous la pristes par la Croix bieu
Courant apres, et disant croc,
Et puis vous tuastes mon coc,
Monsieur i'en demande iustice.

THENOT.

Colin, tu n'es exempt du vice
Si tu feis ainsi qu'elle dit.

COLIN.

Cuidez vous que i'eu grand despit,
Quand ie perdis mon haut bonnet,
Une vieille qui au colet
Me prist et bailla sur le groin
Par bieu cinq ou 6. coups de poin,
Me l'osta de dessus ma teste.

THENOT.

Te laissois-tu comme une beste
Gourmander par elle en la sorte ?

COLIN.

Le sambieu la vieille estoit forte.
Si ne m'eust-elle pas battu
Sans m'auoir premier abbatu
I'en eus sans demander combien ?

THENOT.

Si t'auois-ie (me semble) bien
Au long recordé ta leçon ;
Ha ! si tu sçauois la façon
Du temps qu'à la guerre i'estois

Si tost l'armée ie ne quittois
En tenant tousiours pied à boulle

LA FEMME.

Il a eü mon coc et ma poule.
Ie vous supply despechez-moy.

THENOT.

Colin, ce fut mal fait à toy
Te laisser battre à vne femme,
Qu'eusse tu faict contre un gendarme
S'il t'eust présenté le combat?

COLIN.

I'ay tousiours fuï tel debat
Plain de peril hazardeux.

THENOT.

C'est bien loin d'en combattre deux
A la fois : mais ie ne voy point
Ton iacques dessus ton pourpoint,
Où est-il?

COLIN.

Ie l'abandonnay
A qui le voulut, et donnay,
Pour fuir plus legerement,
Ce que ie feis si secretement
Que ie me sauuay deuant tous.

LA FEMME.

Et par ma foy ce fustes vous
Qui montastes en ma chaziere,
I'estois en nostre cheneuiere,
Il faut dire du bien le bien
Monseigneur le iuge, de rien
Ie ne voudrois iamais mentir.

COLIN.

Mon pere, pour vous aduertir,
Pensez que i'ay esté vaillant,
Combien que i'ay perdu comptant,
Et sans resource mainte bague.

THENOT.

Colin? et monstre moy ma dague
Long temps a que ne l'ay tenue.

COLIN.

Sainct Iehan, elle est aussi perdue,
La vieille la prit au foureau,
Et sans que reculay tout beau
Ie croy qu'elle m'en eust frappé.
Mais nonobstant i'en eschappay
Moyennant que ie m'enfui.

LA FEMME.

Sans auoir pitié ny demy
De ma poule, vous la fourrastes
Aussi tost que vous arrivastes
En ma cour, en vostre besace.

COLIN.

Quand nous feusmes deuant la place,
Et qu'il fallut aller aux coups,
A fuir ne feus des plus lourds.
L'on crioit, auant, frappe, tire.

THENOT.

Que sçais-tu ?

COLIN.

Ie l'ay ouy dire.
Et comme on crioit à l'enseigne
I'allay derriere vne montagne,
Abandonnant mes compagnons.

LA FEMME.

Vous les mengeastes mes oisons,
Ou seul ou avec vos supposts.

THENOT.

Vous ne venez pas à propos,
Et ne faictes que fatrouiller.

COLIN.

Que venez vous ici brouiller?
Ie reny.

THENOT.

Dea! tout beau Colin.

LA FEMME.

He! qu'il faict bien le Iobelin,
Reculez-vous. il est hardy.
Tout est vray comme ie le dy,
Combien que soyez desguisé,
Si vous ay-ie bien aduisé,
Aux enseignes qu'auiez adonc,
Vn iacques fort espais et long
Come volontiers ont gens de guerre,
Pource viens-ie à Monsieur requerre
Qu'il me face et rende iustice.

THENOT.

A ce m'oblige mon office,
Vous l'aurez en brief, ne vous chaille.

LA FEMME.

C'est lui qui tua ma poulaille,
Et aussi renuersa mon pot,
M'en ferez-vous raison Thenot?

THENOT.

Il y a bien pour vous monsieur.

LA FEMME.

Il me feit plus grand des-honneur,
Et ie vous dirai la maniere,
C'est qu'empoignant ma chambriere,
Et s'eschauffant en son harnois,
Il luy feit trois ou quatre fois.

THENOT.

Est-il vray?

LA FEMME.

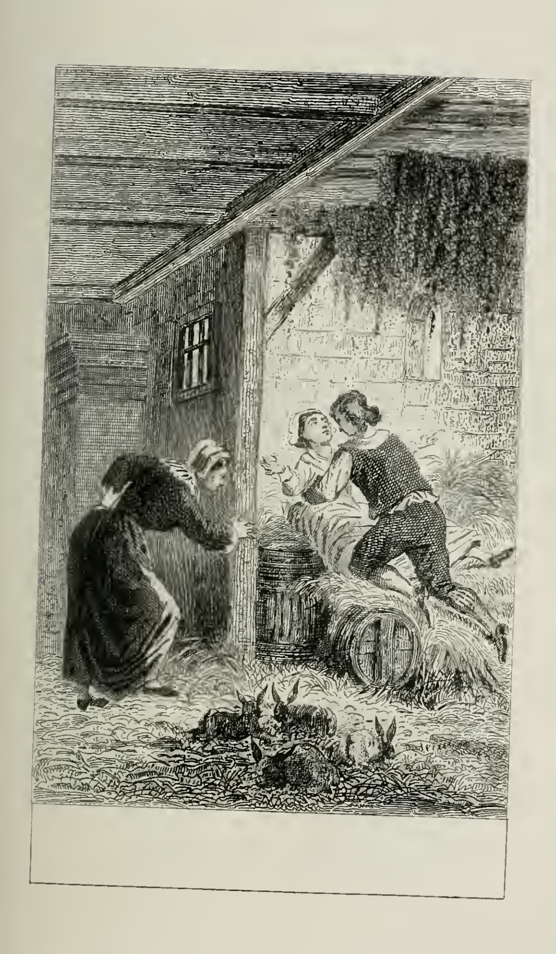
Ouy, ie les trouuay
Ensemble, le cas est prouué,
Il n'en conuient faire autre enqueste.

COLIN.

Qui ne craindroit en telle feste,
Seulement à les voir de loing,
Il est bien de fuir besoing :
Car on y donne mauuais coups.

LA FEMME.

Thenot : faut que ie parle à vous,
Si ne voulez faire autre chose
De ma cause ie m'y oppose



Formellement et en appelle,
Aussi puis que m'estes rebelle
Formeray opposition
Sur vostre iurisdiction,
Tant au principal qu'incidens

THENOT.

Parbieu en despit de vos dents
Meshuy rien n'en iugeray.

LA FEMME.

Puis qu'ainsi est, ie m'en iray
Iusqu'à occasion meilleure.

COLIN.

Parlant librement à ceste heure,
Qu'est loin ceste femme maline,
C'est moy qui tua sa geline.
Elle couroit, ie sauts à cop,
Et auec ma dague feis zop
En la frappant en trahison.

THENOT.

Ceste femme auoit donc raison,
Non pas tort se pleignant de toy
Mais escoute, viença dy moy,
Comment eus-tu la hardiesse

De la poursuiure ainsi sans cesse
Tant que tu l'eusse mise à mort ?

COLIN.

Mon père, i'ay bien faict plus fort ;
(Car pour cela ny plus ny moins)
I'ay bien autre chose entre mains.
Ce n'est pas comme de la vache,
Que comme vaillant et non lasche,
Vous amenastes vne fois.

THENOT.

As-tu ouuré de plus grand poids.
Dy le tost afin d'y soigner.

COLIN.

Mon père, i'ay vn prisonnier
Par moy pris en passant chemin,
Ie crois que c'est vn Sarrasin :
Car il parle Baragouinois,
Ie le trouuay pres vne croix
En venant de Naples à Rome,
Oncques ne veistes plus grand homme,
Si l'ay-ie amené Dieu mercy.

THENOT.

Colin, faict-le venir icy,
Voilà bien opéré à toy.

COLIN.

Venez doncques auecques moy,
Ou autrement ie le lairray ;
Car il porte un baston ferré,
Pour ceste cause ie le crains.

THENOT.

Ça, ça, mon baston à deux mains,
Monstre où tu l'as mis en prison,
S'il n'est en bien forte maison
Ie le prendray tel que ie suis.

COLIN.

Ie l'ay mis derriere nostre huis,
Il n'auroit garde d'eschapper,
Le voila.

THENOT.

Veut-il point frapper ?

COLIN.

Regardés-le moy à la trongne.

THENOT.

Ça, maistre, ça, ie vous empoigne,
Regardés si ie suis vaillant :
L'as-tu pu conquester si grand,
Il faut que tu sois vaillant homme

COLIN.

Ie le pris à son premier somme,
Alors que plus fort il dormoit :
Car quand i'entendis qu'il ronfloit
Alors le courage me creut.

THENOT.

Par ce moyen ne t'apperceut,
C'estoit pour seurement le prendre :
Combien de rançon peux-tu rendre?
Ie reny.

LE PELERIN.

Ioung dulain mistrande.

THENOT.

Faut chercher autre qui l'entende,
De moy ie n'entends ce iargon,
Parle-il Limosin ou Breton?
Ie ne sçay sur ma conscience.

LE PELERIN.

O fillos, fillos d'implorance.

THENOT.

Colin, dy moi, cujus casus?
Toy qui as vnze mois et plus
Pour apprendre esté à l'escole?

LE PELERIN.

Sardore fore basterolle,
Hohart, zoart bedefredac.

THENOT.

N'auoit-il rien en son bissac
A l'heure que tu le trouuas?
Subtilement tu l'attrapas,
Ou vaillant feus en cest endroit.

COLIN.

Et ie le pris comme il dormoit,
Desia vous l'ay-ie une fois dit,
Ou il y eust eu contredit
Sans qu'en feusse venu à bout.

LE PELERIN.

Haon, mar, god, mistri, namboust
Tizon, graccrac, bourlirancontre.

THENOT.

Mais quelle lettre est-ce qu'il monstre?
Baille la moy mon fils Colin?
Il me semble que c'est latin,
Vni, vni, vniuersis
Inspect, inspect,

COLIN.

Inspecturis.

THENOT.

Ha tres-dame! tu l'as trouué,
Long-temps y a qu'ay esprouué,
Que la veuë me diminue,
Puis ceste lettre est si menue,
Et si mal ortografiée,
Qu'à peine peut estre espelée,
He! qu'il y a de mauuais Clercs,
Puis ie la lisois à reuers,
Seroit-ce point vn Pelerin?

LE PELERIN.

Ouel, ouel.

THENOT.

Ie m'en doubtois à ce Latin.
Le grand diable ait part à la prise,
I'eusse eu vne piece de frise.
Pour m'abiller, aussi ta mere,
S'il estoit du parti contraire :
Mais puis que c'est vn Pelerin,
Ne cherchant qu'à passer chemin,
Il le faut laisser en aller
Libre sans en rien esperer,
Tu as là fait un bel exploict

Si ne recouures d'autre endroict,
Ce qu'as à la guerre perdu,
Si en esperes recompense,
Deslie-le.

LE PELERIN.

God, magot, d'argence,
Hort, fadragot, copué, gigois.

THENOT.

Il s'en va à Sainct-Iean-au-bois
Ou à Sainct-Marcou pres Briare.
Colin la lettre le déclare.

COLIN.

Et non fait, vous l'entendez mal,
C'est à Sainct-Crespais d'Orillac,
La lettre chante qu'il y va.

THENOT.

Ne m'en chaut, aille où il pourra,
Ainsi me l'estois figuré,
Et peut estre que le Curé
Y a mis mauuais latinage.

COLIN.

Quand le regarday au visage,
Afin que bien ie le vous die,

Ie cuidois qu'il feust de Turquie,
Parce qu'il estoit si tres grand.

THENOT.

Laissons cela quant à présent
Penser conuient à autre affaire,
Qu'ay-ie faict de mon escritoire,
Me faut aller les plaids tenir,
Mais ne voy-ie pas reuenir
Ceste femme.

LA FEMME.

Perdray-ie ensemble,
Et poule et coc? Faut-il qu'on emble
Aux pauures gens ainsi le leur?
De rechef viens vers vous Monsieur
Et vous apporte de mes pommes.
Monsieur, nous autres qui sommes
Dessoubs vostre iurisdiction
Deuez sans simulation
Faire raison, droict et iustice :
Et afin que soyez propice
A mon faict, et vers moy plus doux,
Voicy en ce panier pour vous.
Onc ne mengeastes telle pomme.

THENOT.

Trouuez-vous tantost dessoubs l'orme,
Vous aurez expédition.

LA FEMME.

Voicy encore en mon giron
Du fromage vn tres-bon quartier.

THENOT.

N'est rien tel qu'vn officier
On a tousiours quelques profficts.
Colin, escoute ça mon fils,
Quand il m'en souuient i'ay regret
A la perte que tu as faict,
Et sur tout de nostre iument.

COLIN.

Le diable ait part au perdement,
Et quand oncques feus à la guerre,
Iamais ne laisseray ma terre,
Pour quelque chose qui aduienne

THENOT.

Ouy, mais Colin qu'il te souuienne
Que tu es grand, que feras-tu?
Il faut sans te monstrer testu
Enfin deuenir quelque chose.

COLIN.

Puis donc qu'ainsi est, ie propose
Me marier, et à plustost,
Au moins mangeray-ie du rost.

THENOT.

Marier? et à quelle fille?

COLIN.

A la fille Gautier Garguille,
Puisque vous le voulez sçauoir,
Mon pere, ie la veux auoir,
Parlé ay à elle vne fois,
Ce fut en escossant des pois,
Au logis de Perrot truette.

THENOT.

Elle est assez belle fillette,
Hors-mis qu'elle est un peu boiteuse.

COLIN.

C'est tout vn, c'est mon amoureuse,
Ie la veux bien telle qu'elle est.

THENOT.

Ce n'est pas peu qu'elle te plaist.
Mais remettre ie suis d'aduis
A vne autrefois ce deuis,

Les plaids aussi : car autrement
Si les va tenir maintenant.
Ceste femme pas n'y fauldra,
Et ses conclusions prendra
Contre toy pource que luy feis :
Parquoy mieux vaut, Colin mon fils.
Que m'en abstienne pour ce iour,
Ce pendant faudra par amour
Faire en sorte qu'elle s'appaise,
Adieu Messieurs, ne vous desplaise,
Et ne pensez tant à nos fautes
Que vous en oubliez les vostres.

FIN



FARCE NOVVELLE

DE DEUX SAVETIERS,

L'VN PAUVRE, L'AVTRE RICHE;

Le Riche est marry de ce qu'il void le Pauure rire et se resiouyr, et perd cent escus et sa robbe, que le pauure gaigne.

A trois personnages, c'est à sçauoir

Le Pauure.
Le Riche.
Et le Iuge.

LE PAUURE commence en chantant.

Hay, hay, auant Iean de Niuelle.
Iean de Niuelle a des houzeaux,
Le Roy n'en a point de si beaux
Il s'en faut plus d'vne semelle,
Hay, hay, auant Iean de Niuelle.

LE RICHE.

Voici chose dont m'esmerueille
Plus que ne sçaurois raconter.
C'est que voy mon voisin chanter
Tout le iour, et si n'a que frire,
Dieu gard, Dieu gard.

LE PAUURE.

Et à vous, sire,
Auez-vous affaire de moy?

LE RICHE.

Nenny, mais ie suis en esmoy
D'autre chose, et voicy le cas,
C'est que ie voy que n'auez pas
Vn denier pour vous faire taire,
Toutes fois ne faictes que boire
Chanter et rire sans cesser.

LE PAUURE.

Par Sainct-Iean, vous pouuez penser,
Que n'ay pas peur pour mes escus.

LE RICHE.

Pense aussi Voisin, au surplus,
Que fait mon thresor sans lanterne?

LE PAUURE.

Et moy le mien à la tauerne.

LE RICHE.

Amasse pour quand tu seras vieux.

LE PAUURE.

Ie boy et suis tousiours ioyeux.

LE RICHE.

D'argent vient plaisance mondaine.

LE PAUURE.

Douleur aussi, trauail, et peine.

LE RICHE.

Argent fait auoir maints esbats.

LE PAUURE.

Souvent aussi faict dire, helas!

LE RICHE.

Quiconque a cent escus content,
Il peut galler, gaudir et rire.

LE PAUURE.

Par Saint Iean ie n'en ay pas tant,
Et si ne boy pourtant du pire.

LE RICHE.

Qui a cent escus, il est riche.
Et peut se donner du bon temps.

LE PAUURE.

Peu sert l'argent à l'homme chiche
S'il n'en vse, comme i'entens.

LE RICHE.

Qui a escus, à brief parler,
Il peut faire beaucoup de choses.

LE PAUURE.

Qui n'a souliers et veut aller
Chaussé, faut qu'au moins ait des chausses

LE RICHE.

Quiconque a cent escus dedans
Sa bource, à la bonne heure est né.

LE PAUURE.

Qui au matin a froid aux dents
N'a pas encore desieuné.

LE RICHE.

Qui a cent escus en mitaine
Est ayse autant qu'homme fut oncques.

LE PAUURE.

Dieu vous mette en male sepmaine,
Et pourquoy ne l'estes vous doncques?

LE RICHE.

Qui a escus, cela sçauoir
Tu dois, il vit ioyeusement.

LE PAUURE.

Par Sainct Iean, i'en veux donc auoir,
Qui diable vous en donne tant?

LE RICHE.

Qui, mon amy; Dieu tout comptant,
C'est luy qui t'a donné tes biens.

LE PAUURE.

Non a parbieu, car ie les tiens
De mon père, y a des ans vingt.
Tant de succession me vint,
Et n'en paye ny cens ny taille.

LE RICHE.

Voisin tu n'a denier ny maille,
N'autre, que Dieu ne l'ait donné,
Chacun est de luy guerdonné
Comme il plaist à sa bonté haute.

LE PAUURE.

He! Voisin, faisons donc en sorte,
Que Dieu me donne de l'argent,
Le prendre seray diligent,
Croyez, puisqu'il est si commode.

LE RICHE.

Ouy, Voisin. mais ce n'est sa mode
D'en donner qu'on ne l'en requiere.

LE PAUURE.

N'y a-il autre chose à faire
Qu'à l'en prier, i'en auray donc;
En ayant, vous ne vistes onc
Aucun mieux ruer en cuisine.
En ceste chapelle voisine,
Vais Dieu prier à ceste fin.

LE RICHE.

Vien ça, par ta foy, mon voisin,
Dy, combien lui demanderas-tu?

LE PAUURE.

Cent escus, pas moins d'vn festu,
Ie n'en veux auoir plus ni moins.

LE RICHE.

Et s'il t'en donnoit quatre-vingts
Encore prendrois tu cela.

LE PAUURE.

Non ferois, i'en suis logé là,
Ie n'en rabattray la poussiere,
Dieu peut estre exaucera ma priere
Aussi bien qu'il a faict la vostre.

LE RICHE.

Voire par sainct Pierre l'Apostre,
Ie ne faits de moi doute aucune.

Ie t'en bailleray tantost d'vne,
En ma maison vas vne cource,
Où mettray dedans vne bource
Cent escus, vn moins. De ce lieu
Ne bougez, vous voirrez beau ieu.

LE PAUURE.

Ie ne seray plus sauetier
Desormais, ny d'autre mestier,
Ains viuray comme vn cheualier
Ayant argent sans trauailler,
Gay et content iusqu'au trespas.
Or m'en vas-ie tout de ce pas
Prier Dieu sans attendre plus.
O Dieu, qui donnez des escus
Au riche si abondamment,
Donnés m'en cent tant seulement,
Et ie vous iure sur mon ame
A vostre mere aussi qu'on clame
Me les donnant, que de bon cœur
Vous seray tousiours seruiteur.

LE RICHE, caché derrière l'austel, respond disant :

N'en voudrois-tu point moins de cent?

LE PAUURE.

Non, il ne me seroit decent,
Cent escus sont bien mieux mon cas.

LE RICHE.

Tu auras soixante ducats.

LE PAUURE.

Par sainct Pierre ie n'en veux nuls,
Ie vous demande des escus.

LE RICHE.

Bien, entends à ce que ie dis,
Tu en auras quatre-vingts-dix
Si tu les veux, sans plus debattre.

LE PAUURE.

Ie n'en saurois un seul rabattre.
Prenez que fussiez deuenu
Pauure comme moy, quasi nu
Ie voudrois volontiers sçauoir
Si n'en voudriez pas cent auoir.

LE RICHE.

Tu es autre que le commun,
En voila cent, il s'en faut vn
Seulement, en faits-tu refus?



LE PAUURE.

Et quoy? n'en auray-ie non plus?
Vous me faites tort, somme toute,
Les doibs-ie prendre, i'en fay doute,
On ne sçait qui va, ny qui vient.
Puis il y a vn autre point,
C'est que me pourray repentir,
Si ne les prens ains que partir,
Pour vn escus ny plus ny moins.

LE RICHE en sortant du derrière de l'austel.

Tout beau maistre, vuidez vos mains,
Ça, ça, le grand diable y ait part,
Le paillard fait d'icy depart,
Par la morbieu, et les emporte,
Rapporte, hé Voisin, rapporte.

LE PAUURE.

Qui diable est-ce la qui m'appelle?

LE RICHE.

Par nostre dame, ie l'ay belle,
Despeche, rends moy mes escus.

LE PAUURE.

Ie ne suis, ma foy, si bernus,
Dieu maintenant m'en a fait don,

Auriez-vous mis à l'abandon
Ainsi le vostre, il n'est à croire,
A d'autres.

LE RICHE.

Si ay, par sainct Pierre,
Et estoit afin d'esprouuer
Si tu prendrois sans estriuer
Moins de cent escus à la fois
Comme asseurément tu disois,
Ça mon argent, que ie m'en aille

LE PAUURE.

Ie n'en rendray denier ny maille,
Adieu, c'est assez sermonné.

LE RICHE.

Sainct-Iean tu seras adiourné
Si ne les rends, et mis en cause.

LE PAUURE.

A dieu, m'en aller ie propose.

LE RICHE.

Ha non feras, par sainct Germain,
Tu viendras.

LE PAUURE.

Ce sera demain.

LE RICHE.

Des maintenant, l'entends-tu bien?

LE PAUURE.

Mes vestemens ne vallent rien.

LE RICHE.

Ie te prestray plustost les miens.

LE PAUURE.

Attendez vn peu, ie reuiens.
Ie vas dire un mot à ma femme.

LE RICHE.

Non feras, par la douce dame,
Ains viendras deuant le Preuost.

LE PAUURE.

Voisin, ie reuiendray bien tost.

LE RICHE.

Mets cette robe seulement.

LE PAUURE.

Me la donnez-vous?

LE RICHE.

Nullement.
Ie te la preste, pour en Cour
Aller.

LE PAUURE.

Donc pour le faire court

Allez deuant, et diligent
Au logis porteray l'argent,
Il sera en lieu de refuge.

LE RICHE.

Non, il le faut porter au iuge,
Là il sera mis en sequestre.

LE PAUURE.

Sainct-Iean, non feray, nostre maistre,
Ie ne m'en veux point dessaisir.

LE RICHE.

Quel Iuge deuons-nous choisir
Pour le plus expert et habile?

LE PAUURE.

Prenons le Preuost de la ville.
Mais qu'il ait le cas entendu
Tantost sentence aura rendu,
Sans en faire plus long procés.

LE RICHE.

Ouy, mais il y a tant de frez
Et si l'on y fait tromperie
Parfois.

LE PAUURE.

Ha! non faict par saincte Marie,
On n'y va à la bonne foy.

LE RICHE.

Allons autre part.

LE PAUURE.

Ha! pourquoy?
Où voudriez-vous donc aller?

LE RICHE.

Si me voulois de gré bailler
Mon argent, ce seroit le mieux.

LE PAUURE.

Ha! point ne l'auras, ce m'est dieux,
Adieu, Adieu.

LE RICHE.

Allons, allons.

LE PAUURE.

Ie suis prest, or nous despeschons.

LE RICHE.

Ne m'en chaut mais que i'aye droit.

LE PAUURE.

Monseigneur, Dieu gard, Dieu y soit.
Comment vous va-il ce matin?

LE IUGE.

Parbieu, il me va bien Genin,
Comment se porte Guillemette?

LE PAUURE.

Elle est rebondie et refaicte
Dieu mercy, il n'y manque rien.

LE RICHE.

Ils se cognoissent, ie vois bien
Que suis en danger d'auoir tord.

LE PAUURE.

Monsieur, oyez nostre discord.
Il est vray que i'ay faict requeste,
A Dieu raisonnable et honneste,
Qu'il me donnast cent escus d'or,
Non pas pour en faire thresor.
M'entendez-vous?

LE IUGE.

Continuez.

LE PAUURE.

Sainct Iean, il me les a donnez
Au moins (que ne mente) à un pres
Comme ie m'en allois apres
Les auoir prins, en ma maison.
Cestuy mien voisin, sans raison
Pour ces escus de moy tirer
Est apres moy venu crier
Qu'ils sont siens, ce que ie luy nie.

LE RICHE.

Hé! Monsieur, quelle menterie.

LE PAUURE.

Laisse-moy parler si tu veux.
Dictes, qui a tord de nous deux,
Monsieur, donnez iugement.

LE IUGE.

Tu presse merueilleusement;
On ne iuge pas si à coup.

LE PAUURE.

Ha, Monsieur! vous tardez beaucoup,
Ie suis de loing, despechez moy.

LE RICHE.

Non, ie suis en trop grand esmoy
Il me touche trop pres du cœur.

LE PAUURE.

Hé! laissez parler Monsieur.

LE RICHE.

Il y a Monsieur autre chose.

LE IUGE.

Dictes donc sans plus longue pause.

LE RICHE.

Ha! Monsieur, il ne dit pas
Où gist le mal. voicy le cas.

D'vn lieu caché où ie m'estois,
Et sa priere i'escoutois,
Luy ai ietté ces escus la.

LE IUGE.

Or me responds dessus cela,
Tu les lui iettas? et pourquoy?
Pouuois tu penser en toy
Qu'il les prendroit sans contredit.

LE RICHE.

Comment, Monsieur? il auoit dit
Qu'il n'en prendroit ia moins de cent

LE IUGE.

Ton dire est sot et indecent.
Pour luy sera sentencié.

LE RICHE.

Que i'en aye (au moins) la moitié,
Car la perte seroit trop grande.

LE IUGE.

Va dire à Dieu qu'il te les rende
Puis que les as donnez pour luy.

LE PAUURE.

Ha da, vous estes esblouy,
Ie m'en vas donc puis qu'ainsi est.

LE RICHE.

Monsieur, ie faits sur luy arrest,
Il emporte encor ma robbe.

LE IUGE.

Vien ça, Drouet, que nul se hobe,
Dy, ceste robbe est-elle sienne?

LE PAUURE.

Nenny, Monsieur, elle est mienne.

LE RICHE.

Vous me la rendrez, Coquibus.

LE PAUURE.

Ainsi disoit-il des escus.
Il n'a la ceruelle arrestée.

LE RICHE.

Monsieur, ie luy ay prestée
Seulement pour venir ici.

LE PAUURE.

Ie lui denie tout cecy.
Par saincte Ieanne, il n'en est rien.

LE IUGE.

Par bieu, Drouet, ie t'en croy bien.

LE RICHE.

Mes cent escus sont donc perdus,
Et ma robbe, fussent pendus

Et le Iuge et le Sauetier,
Mais qu'estoit-il aussi mestier
De les bailler, Dieu y ait part.

LE PAUURE.

Hay, Genin, hay pauure Cornart,
I'ay eu ta robbe et ton argent
Dont me feray bragard et gent,
Mais est-elle point retournée?
Non, payé suis de ma iournée,
Pardonnez-nous, ieunes et vieux,
Vne autre fois nous ferons mieux.

FIN



FARCE

NOVVELLE

DES FEMMES

qui ayment mieux suiure & croire Folconduit & uiure à leur plaisir, que d'apprendre aucune bonne science.

A quatre personnages, c'est à sçauoir :

Le Maistre.
Folconduit.
Promptitude.
Tardive *à bien faire.*

LE MAISTRE.

Ie tiens icy le grand College
D'humaine et diuine science,
A celle fin que ie soulage,
Par mon sçauoir la conscience.
Tous amateurs de sapience,

Qui veulent à bien faire apprendre
Viennent subit à moi se rendre.

PROMPTITUDE.

Folconduit?

TARDIUE à bien faire.

Est-il sourd?

FOLCONDUIT.

Hola.

PROMPTITUDE.

Ha! mon Ioanes est-tu la?

FOLCONDUIT.

Hola, hola, Dame Nicole,
Approchez que ie vous accole.

TARDIUE.

Es-tu sourd? Ne viendras-tu point?

FOLCONDUIT.

Sanbieu me voicy en pourpoint,
Qui a-il? N'espargnez ma peine.

PROMPTITUDE.

Beau sire, il faut que tu nous mene
A l'escole de faire bien.

FOLCONDUIT.

A ce faire ne cognois rien,
Cherchez conducteur autre part.

TARDIUE.

Si sçais-tu la science et l'art
Des femmes mener et conduire.

FOLCONDUIT.

Oui, mais non pour à bien les duire,
Car sans cesse veulent parler.

PROMPTITUDE.

Autant par terre que par l'air
Femmes sans cesse parleront.

TARDIUE.

Voire, et quoy qu'on en dise iront
Partout où bon leur semblera.

FOLCONDUIT.

Aucunes s'en repentiront,
Leur caquet enfin leur cuira.

PROMPTITUDE.

Quoi? Folconduit nous desdira,
Ma commere il le faut charger.

TARDIUE en le frappant.

La sanbieu il s'en sentira,
Mais nous cuide-il icy prescher.

FOLCONDUIT.

Ie vous prie espargnez ma chair,
Ie feray ce qu'il vous plaira.

PROMPTITUDE.

Or sus doncques à peu de plaid
Pense d'aller et de marcher,
Tant de langage ne me plaist.

FOLCONDUIT.

Auez-vous vostre panier prest?

PROMPTITUDE.

Ouy, ouy, mais ne le pille pas,
Car nous y aurions interest.

FOLCONDUIT.

Sans faire en ce lieu plus d'arrest,
Venez, suiuez-moy pas à pas,
Sans tenir regle ny compas,
Comme est des femmes la manière.

PROMPTITUDE.

Sçais-tu qu'il y a: parle bas,
Et me faits rendre la premiere.

TARDIUE.

Et moy demeureray-ie arriere.

FOLCONDUIT parlant au Maistre.

Mes deux femmes ie vous ameine.
Maistre, afin que preniez la peine
De leur recorder leur leçon.

LE MAISTRE.

Long temps a que sçay la façon
De monstrer et apprendre aux femmes.
Leurs manieres, gestes et games,
Et à parler de sens rassis.

Les deux femmes ensemble.

Maistre, mille et mille mercis,
Cela nous ne voulons apprendre.

LE MAISTRE.

A quoy donc voulez-vous tendre?
Si voulez, ie feray lecture
Conuenable à vostre nature,
Tous les iours des fois cinq ou six.

TARDIUE.

Maistre, mille et mille mercis.

FOLCONDUIT.

Dictes ce qu'elles apprendront.
Et quelle methode tiendront,
Afin que quand auront rendu
Ie puisse entendre au residu,
Les faisant souuent repeter.

LE MAISTRE.

Leur faut (ce croy-ie) interpreter
Au commencement, les regimes.

PROMPTITUDE.

De regir sommes assez dignes,
Sans que personne nous commande.

TARDIUE.

La subiection seroit grande
S'il nous conuenoit obeïr,
Ton liure ne voulons ouïr,
Ains commander en tous endroits
Absolument, suyuant nos droits
Que debuons surtout maintenir.

LE MAISTRE.

Si ay-ie aux sages veu tenir,
Que par raison et bien seance
Femmes doibuent obeissance
A leurs marys.

PROMPTITUDE.

Leur male rage,
Quoy? Qu'ils nous tinssent en seruage
Estans nées pour commander?

LE MAISTRE.

Si ne voulez vous amander
En ce, le liure de silence
Vous liray, remply de science,
Moult fructueuse et salutaire.

PROMPTITUDE.

M'est-dieux ! ie ne me sçaurois taire,
Ce liure la ne nous duit point.

TARDIUE.

Non, non, ce n'est pas la le point,
Auquel voulons nous amuser.

FOLCONDUIT.

Encore faut-il aduiser
Enfin quel liure on vous lira,
Voulez-vous celuy de Lyra?

LE MAISTRE.

Le blason des folles amours?

PROMPTITUDE.

Nous le pratiquons tous les iours,
Ce liure nous est tout commun.

FOLCONDUIT.

Lisez Maistre Iean de Meun
Qui tant bien d'elles a escrit.

TARDIUE.

Non, c'estoit un homme maudit,
Ayant blasmé nos meurs et faits.

LE MAISTRE.

Voulez-vous ouyr les secrets
D'Albert le grand?

FOLCONDUIT.

C'esttres-bien dit.

PROMPTITUDE.

Nenny, nenny, il a mesdit
Par trop du sexe feminin.

TARDIUE.

Estre ne debuoit si sublin
Ny parler si ouuertement.

LE MAISTRE.

Nous serons icy longuement
Si vous ne desclarez le liure
Que vous voulez que ie vous liure,
Pour vous apprendre ma science.

FOLCONDUIT.

Lisez leur cil d'obedience.

PROMPTITUDE.

Souflez i'en suis en grand esmoy,
De luy n'ay cure sur ma foy.

LE MAISTRE.

Si est-il excellent en ce,
Qu'apprend à prendre patience

Qui surmonte et vainc toute chose.
Voulez-vous que ie vous l'expose ?

PROMPTITUDE.

Nenny, nenny, mais ie vous prie,
Quelle simplesse et niaiserie
De patiemment endurer
Sans tancer (au moins murmurer)
Chose qui me puisse desplaire,
Plustost mourir que de m'en taire.

TARDIUE.

Cuideriez-vous que sois contente,
Lorsque mon mary me tourmente
Ou ne fait tout à mon desir.

LE MAISTRE.

Dictes si vous voulez choisir
L'vn des liures de ce memoire,
Et premierement, la maniere
Comment maistresse et chambriere
Se doibt par raison gouuerner,
En laissant, pour vous le donner
A entendre, habits dissolus,
Deuis et propos superflus,
Sans aussi faire tant les bestes

Ni monstrer leurs mauuaises testes
Principalement à l'hostel.

TARDIUE.

Cure n'auons de liure tel,
Gardez pour autre sa lecture.

FOLCONDUIT.

Ouy, car c'est toute vostre cure
De brauer et de caqueter,
De contredire et contester
Tant que le dernier vous demeure.

LE MAISTRE.

Ne sçay donc que leur lire à l'heure,
Si ne veulent (propos final),
Que leur lise le doctrinal
D'humaine et diuine science.

PROMPTITUDE.

Chose à laquelle moins ie pense.

TARDIUE.

Et moy aussi, allons, allons.

LE MAISTRE.

Allez, mieux vallent les talons
Que le deuant.

PROMPTITUDE.

Sus, Folconduit.



Ie te prie prens ton deduit
Nous rendre en ton sçauoir instruites.

FOLCONDUIT.

Par plaisir vous feustes produites.
Du plaisir il vous faut donner,
Suiuez-moy sans vous destourner
Çà ny là, et vous verrez rage.
Et quoy? seroit-ce pas dommage
Vos beaux iours sans plaisir finer.

LE MAISTRE.

Ainsi se veulent gouuerner
Toutes femmes par Folconduit.
Nulle science ne leur duit,
Verité leur est aduersaire,
Science ne les peut attraire
A se taire ou a peu parler,
D'ailleurs veulent tousiours aller
Par ville ou en pelerinage,
Adieu vous dy pour ce voiage.

FIN.



FARCE
NOVVELLE
DE L'ANTECHRIST,
& de trois femmes, vne Bourgeoise, & deux Poissonnieres.

A quatre personnages, c'est à sçauoir :

HAMELOT, *1re Poissonniere.*
COLECHON, *2e Poissonniere.*
LA BOURGEOISE.
L'ANTECRIST.

HAMELOT commence.

Colechon à ce que j'entens
Ce Caresme auons eu bon temps,
Aussi nous en estoit mestier.

COLECHON.

Vinssent pauures ou riches gens

A payer n'estoient diligens,
Ailleurs leur en falloit chercher.

HAMELOT.

Nostre plaisir faisions entier,
Tu vendois bien harancs pourris.

COLECHON.

Et toy, quoy? morruë puante.

HAMELOT.

T'en oyant parler ie m'en ris,
Tu vendois bien harancs pourris.

COLECHON.

Pourris? Si en ay-ie eu bon pris.

HAMELOT.

Aussi ay-ie moy, ie m'en vante,
Mais au fort ou fut ma belle ante
Qui m'enseigna de faire ainsi.

COLECHON.

Et à tromper les gens aussi.
Pour vendre tu es fine femme,

HAMELOT.

Et toy, tu sçais par cœur ta game
Pour debiter merlans passez,

Harancs et maquereaux assez,
Comme venans droict de la mer.

COLECHON.

Sur toy y a plus à blasmer,
Car tu vens moulles de Roquay
Pareillement celles du quay,
Disant que de Dieppes ils sont

HAMELOT.

Ce que ie faits les autres font,
Mais toy, tu vends puant poisson
Gardé long temps en la maison,
Que n'en est iustice informée,
La chose seroit reformée
On t'empescheroit de ce faire.

COLECHON.

S'elle cognoissoit ton affaire,
Tu es cent fois pire que moy.

HAMELOT.

De quoy sommes-nous en esmoy,
Que chacun proffite s'il peut.

COLECHON.

Da! il ne le fait pas qui veut
Auiourd'huy comme au temps passé,

Or et argent est trespassé,
Et n'est commun à plusieurs gens.

HAMELOT.

Vendu auons force harancs,
Saulmon, moruë, et poisson frais,
Et si nous n'auons fait grands prets,
Au moins moy i'ay eu du comptant.

COLECHON.

Et la, la, on ne gaigne tant
Comme il est aduis Dieu mercy,
Ne despend-on rien? Si faict, si,
Cil gaigne assez qui a sa vie,
Apres le beau temps vient la pluie,
Apres Pasques viennent les veaux,
Et au mois d'Auril maquereaux,
Or faut-il vendre qui pourra,
Qui en aura, qui en aura,
De mes beaux maquereaux tout frais.

HAMELOT.

Qui est-ce qui m'estrennera?
Qui en aura, qui en aura?

COLECHON.

Da! qui des miens acheptera,
Pour cuire les vendray tout prests.

HAMELOT.

Colechon, c'est, ie te promets,
Bonne denrée et nourriture,
Dieu nous donne bonne aduanture
Et bonne gaigne à ce poisson.

LA BOURGEOISE.

Il faut voir s'on vend à raison
Les maquereaux, car de la chair
On ne peut ce iour approcher,
Et si n'y a nul bon morceau,
Qu'est-ce à dire que c'est tout veau
Et qu'il n'y a mouton ni bœuf,
I'aymerois de ma part vn œuf
Beaucoup mieux que telle viande,
Et puis mon mary me demande
Que ie n'achepte de la bonne,
Il semble, à l'ouyr, qu'on la donne,
Mais il aura beau s'en facher.

COLECHON.

Tenons nostre denrée cher,
Tout est vendu, tout est vendu.

HAMELOT.

C'est à toy tres bien entendu,
Vois-tu la Bourgeoise approcher ?

Elle n'a pu auoir de chair.
Faisons haut.

COLECHON.

C'est bien entendu.

LA BOURGEOISE.

I'ai bien longuement attendu
A venir, n'y a-il plus rien ?
Ça, Hamelot, cela combien ?
Tout en vn mot dites le moy.

HAMELOT.

Madame, en vn mot, sur ma foy,
Deux Karolus vous en payrez.

LA BOURGEOISE.

Meilleur marché vous en ferez,
Ie vous en donnerai deux liards.

HAMELOT.

Voire, madame, ou deux chiards
Il est vendu, allez, allez.

LA BOURGEOISE.

Vous, Colechon, à moy parlez,
Que les vendez-vous en vn mot ?

COLECHON.

Par l'ame de mon fils Ianot,
Ie les vends deux douzains chacun.

LA BOURGEOISE.

M'en donnerez-vous deux pour vn?
Barguiner ne veux nullement.

COLECHON.

Deux pour vn sol? Par mon serment
A peine en auriez vn pour deux.

LA BOURGEOISE.

Nous mangerons doncques des œufs
Si ne treuue meilleur marché.

HAMELOT.

Madame a-elle bien cherché
Partout, auec son grand panier,
Offrant vn double ou vn denier
De ce qui en vaut plus de dix.
Il luy semble, à ouïr ses dits,
Qu'auiourd'huy maquereaux on donne

LA BOURGEOISE.

Vrayment voicy bonne besongne,
Da! n'oseroit-on marchander?
N'aussi bon marché demander?
Si ne voulez n'en faites rien.

COLECHON.

Et la, la, madame, on scait bien
Qui vous estes, destallez tost.

LA BOURGEOISE.

Qui suis-ie, dy, truande?

COLECHON.

Mot
Ie ne vous dy.

LA BOURGEOISE.

En male estraine
Eusse-tu la fieure quartaine,
Où est-ce que tu m'as trouuée?
Dy, he? Responds, grosse creuée,
Et tu connois ta male rage,
De ma main dessus ton visage
Auras pour t'apprendre à parler.

HAMELOT.

Souffrirai-ie sans m'en mesler
Que battiez ainsi ma voisine?

LA BOURGEOISE.

Et par la mère de Dieu digne
Comme elle aussi tu en auras,
Et vne autre fois ne seras
Si prompte à prendre sa querelle
En me blasonnant en ce point,
Et monstreray que ne suis point
Telle comme il vous est aduis.



Ces truandes tiennent deuis
Sans respect de nous preudes femmes
Comme si nous estions infames,
Et à cela toutes sont faictes,
Il leur semble que soyons bestes
Quand a elles nous marchandons,
Da ! si bon marché demandons
Faut-il pour ce nous dire iniure?
Celle bien simple qui l'endure,
Qui ne veut vendre si se taise.

HAMELOT.

He da ! madame la Bourgeoise
Le poisson n'est à si vil pris,
En quoy vous vous ay-ie mespris
Pour me donner de si lourds coups,
De par le Diable allez tout doux,
Sans les gens battre ny frapper,
S'vne fois vous peux attrapper,
Croyez qu'il vous en desplaira,
Donc desormais on nous battra,
Voire si le voulons souffrir.

COLECHON.

Ie choisirois plustost mourir
De male mort, ie vous promets

Que battre me laisser iamais
Quelque chose qui en aduienne,
Ha madame! qu'il vous souuienne
De cela que vous auez faict,
En rien ne vous ayans mesfaict :
Voyla, mesdames les Bourgeoises
Partout ou voudront feront noises,
Et portent à la boucherie,
A la halle et poissonnerie,
Paniers grands et profonds assez
Pour y estre tous biens mucez,
Toutes choses marchanderont
Et toutefois n'acheteront
Rien que pour neuf ou dix deniers,
De quoy seruent si grands paniers
Que pour monstre et abusion.

LA BOURGEOISE.

Tu parle sans sens ny raison
Ainsi qu'vn perroquet en cage,
Tay toi, et tu feras que sage.

HAMELOT.

Et quoy, ne vous vendrons-nous rien?

LA BOURGEOISE.

Quant est de moy ie sçay fort bien

Que rien de vous n'achepteray.

HAMELOT.

Ie vous en prie.

LA BOURGEOISE.

Non feray

Meshuy ne passeray-ie à tant.
Vous estes payées comptant
(Me semble) de vostre cacquet.
Et n'auez eu grand acquest
Ny proffit à parler ainsi.
Vous ayant monstré. Dieu mercy,
A parler mieux vne autre fois,
Sans accepter rien ie m'en vois.
Adieu, Adieu. Adieu vous dis.

COLECHON.

Et benoist Dieu de Paradis
Quel marchande auons-nous trouuée,
Sur nous a sa force esprouuée,
Mais si n'y eust eu qu'elle et moy
Monstré luy eusse sans esmoy
Qu'ainsi faire ne deuoit pas.

HAMELOT.

Son mary aura bon repas
Ayant attendu iusqu'à Nonne.

Vray Dieu, comment elle blasonne,
Elle en sçait bien plus que nous toutes.

COLECHON.

Si n'eust esté aucunes doubtes,
Par mon serment, elle en eust eu :
Mais viença n'as-tu point pris garde
A sa façon fiere et hagarde
Quand marchandoit nostre poisson !

HAMELOT.

Mais ie vous prie la façon
Nous battre sans dire combien,
Pour dire qu'on la cognoist bien,
Toutes deux sans cause et à tort.

COLECHON.

Si mon mary ne fust point mort,
I'en eusse eu la raison vrayment,
Si ne feray-ie appointement,
Iusqu'à tant que ie sois vangée.

HAMELOT.

Ie me fusse bien reuanchée
Si ie n'eusse craint autre qu'elle,
Et fust-elle cent fois plus belle
Senti eust que poisent mes poings.

COLECHON.

Nous n'en aurons pour meshuy moins,
Et n'aurons vendu ny donné,
L'Antechrist est né, l'Antechrist est né,
Le voicy venir le grand diable.

HAMELOT.

Ouy, ie le voy, ce n'est pas fable,
Fuyons. à luy n'y a nul ieu.

L'ANTECHRIST iettant leur poisson.

Morbieu, charbieu, et vertubieu,
Et qu'est cecy, vieilles putains,
Ostez, ostez tout de ce lieu,
Qu'on porte tout à l'hostel-Dieu,
Si en seront les pauures plains,
Morbieu, charbieu, et vertubieu,
Et qu'est cecy, vieilles putains.

HAMELOT battant l'Antechrist.

Si de mes griffes vous attains,
Et fussiez-vous sergent à masse,
Ie vous arracheray la face,
Apres allez où vous pourrez.

COLECHON le battant aussi.

Parbieu, vilain, vous en aurez,
Nostre poisson auez gasté,

Voilà pour vostre lascheté,
Tenez meschant, vilain, infame,
Oncques n'auiez este de femme
Mieux estrillé que vous serez.

L'ANTECHRIST.

Qu'est cecy? Vous ne cesserez
Ce croy-ie de frapper meshuy.

HAMELOT.

Perd-on ainsi le bien d'autruy,
Il ne vous a gueres cousté.

L'ANTECHRIST.

Sanbieu, ie suis bien accoustré.
Quels horions du premier sault.

COLECHON le battant encore.

Or tenez, apprendre il vous fault
A nostre denrée ietter,
Cher vous le ferons acheter.
Tenez, tenez, meschant paillard.

L'ANTECHRIST.

Le diable d'enfer y ait part
Aux macquereaux et macquerelles.
Maudit soit le iour, aussi l'heure
Que ie vins en ceste demeure.

Faut-il que sois ainsi battu,
Au moins si l'on s'est esbattu
A me battre, que ie m'en voise.

HAMELOT.

Par toy vient tout debat et noise,
Nous deurions icy t'assommer,
Destale tost et sans chommer
Ny faire desplaisir à ame,
Da ! et te semble-il qu'vne femme
N'ait courage aussi bien qu'vn homme?

L'ANTECHRIST.

Mieux vaudroit qu'eusse été à Rome
A l'heure que ie vins icy,
Colechon ie te prie, aussi
Toy Hamelot, qu'on ne le sache.

COLECHON.

Vuidez, vuidez de ceste place
Qu'on ne vous y voye iamais.

HAMELOT.

Par mon serment, ie te promets
Qu'il a eu tres-beau payement,
Voise s'en plaindre en iugement
Encore s'en mocquera-on.

COLECHON.

A propos où est mon poisson?
C'est cestuy-cy.

HAMELOT.

Non est.

COLECHON.

Si est.

HAMELOT.

Le mien auray sans nul arrest.

COLECHON.

Il n'est à toy faulce paillarde.

HAMELOT.

Que le feu sainct Antoine t'arde,
Tu as menty, vieille putain

COLECHON.

Plus qu'à toy i'ay le cœur hautain,
Ce n'est pas le tien, non, regarde.

HAMELOT.

Reprens ton poisson et le garde
Si tu veux, mais i'auray le mien.

COLECHON.

Ce coup de poing aussi, tien, tien,
Te le rendray tout maintenant.

HAMELOT.

Ce coup auras auparauant,
Pour sçauoir ce que ma main poise.
Tu commence tousiours la noise,
A chacun as hayne et rancune.

COLECHON.

Et va, va, tu es plus commune
Que ne sont celles du bordeau.

HAMELOT.

Si me taisois en champs si beau
On iugeroit que i'aurois tord,
Tu resueille le chat qui dort,
Laide yurongnesse que tu es,
Tu burois et auallerois
Paris, Tours, Lyon et Bordeaux,
S'ils estoient vin.

COLECHON.

Les maquereaux
Tu entretiens, si les vends.

HAMELOT.

Toy, tu burois, point ie ne ments,
Cela se iuge a tes yeux rouges,
Rome, Rouen, Gand, aussi Bourges,
Si muées estoient en vin.

COLECHON.

On sçait, sans aller au Deuin
Que tes habits en sont en gage.

HAMELOT.

Mes habits? et ils sont ta rage,
Tu as menty, ce sont les tiens,
Ie sçay bien la où sont les miens,
Va, va, desmesler tes fuzées.

COLECHON.

Mais sommes-nous pas abusées
De dire l'vne à l'autre iniure,
Et par mon serment ie te iure
Qu'envers toy ma paix faire veux.

HAMELOT.

En estre contente ne peux
Si ie n'ay ce qui m'appartient.

COLECHON.

Il est meslé, à moy ne tient.
Il le nous faut prendre en commun.

HAMELOT.

Ie le veux bien. ce m'est tout vn,
Et ne faisons plus tels debats.

COLECHON.

Ce n'est rien, ce ne sont qu'esbats,
Vn pot de vin quand tu voudras
Ie payray.

HAMELOT.

Tu m'accoleras
Tout maintenant en paix faisant.

COLECHON.

Rien n'est qui tant me soit plaisant,
Ie le veux bien, par mon serment.

HAMELOT.

Nous vous prions tres instamment
Qu'il vous plaise tous en gré prendre
Cestuy present esbattement,
Chacun soigne à l'hostel se rendre.

FIN.



FARCE
IOYEVSE
ET RECREATIVE
D'VNE FEMME qui demande les arrerages à son Mary.

A cinq personnages, c'est à sçauoir :

Le Mary.	Le Sergent.
La Femme.	Le Voisin.
La Chambrière.	

LE MARY commence en chantant.

Amie ay fait nouuellement,
Iolie et d'assez beau maintien,

Elle m'aime parfaictement,
Son petit cas tout bellement
Le mieux que ie peux i'entretien.
Amie ay fait nouuellement,
Iolie d'assez beau maintien.

LA FEMME parlant à sa chambrière.

Ne te le disois-ie pas bien
Qu'il ne me tiendroit pas promesse?

LA CHAMBRIÈRE.

Quante fois l'a-il fait, maistresse?

LA FEMME.

Quante fois? Il ne m'a fait rien.

LA CHAMBRIÈRE.

Pariure il est donc comme vn chien,
Hé! mon doux Sauveur! quel homme est-ce?

LA FEMME.

Ne te le disois-ie pas bien
Qu'il ne me tiendroit pas promesse?

LA CHAMBRIÈRE.

Iouer lui faut quelque finesse,
Pour le ranger à son deuoir.

LA FEMME.

Ouy, mais il te conuient sçauoir

Qu'il est homme si eshonté,
Qu'à peine sera-il dompté,
Si par rudesse on n'y opere.

LA CHAMBRIÈRE.

Pour le mieux, si me voulez croire,
Il le vous faut mettre en procés.
I'ay à vn procureur accés,
Qui le menera comme il faut :
Qu'il compare ou face defaut,
Ainsi le rendrez plus honteux,
Plus esbahy, plus marmiteux,
Qu'il fut oncques iour de sa vie.

LA FEMME.

Ouy, mais ie n'ay pas cette enuie
De plaider en la Cour d'Eglise.

LA CHAMBRIÈRE.

Et pourquoy?

LA FEMME.

Ils ont une guise,
Autant au soir comme au matin,
Qu'ils ne parlent rien que latin,
Où de ma part ie ne voy goutte.

LA CHAMBRIÈRE.

A vray parler, cela desgoute.



Neantmoins qu'ils soient gens de bien,
Mais au lieu où on n'entend rien
Les femmes n'y sçauroient que mordre :
En Cour laye il y a plus d'ordre,
Ie le dy sans blasmer nully
Il faut là qu'il soit assailly,
Auous pas sur vous sa scedule?

LA FEMME.

Ouy dea.

LA CHAMBRIÈRE.

Or donc sans faute nulle
Il le vous faut faire aiourner
A demain sans plus seiourner,
Seulement faites bonne mine,
Mais qu'il recognoisse son signe,
C'est vne suitte rigoureuse.

LA FEMME.

Mon Dieu, qu'vne femme est heureuse
Quand elle a mary à son gré.

LA CHAMBRIÈRE.

Elle est d'heur au plus haut degré.



LA FEMME.

Du mien ie n'en ay nulle ioye,
Et encor le pis que i'y voye
Est que n'oze en son lieu commettre.

LA CHAMBRIÈRE.

Par ma foy, i'ay seruy vn maistre
Qui se ioüoit tousiours sans cesse,
Ou à moy ou à ma maistresse,
En nous accollant à plaisir.

LA FEMME.

Las! ce seroit tout mon desir.

LA CHAMBRIÈRE.

Quand il venoit, du premier sault,
Il nous faisoit monter en hault,
Et puis s'esbastoit à loisir.

LA FEMME.

Las! ce seroit tout mon desir.

LA CHAMBRIÈRE.

Et si tant l'eust-on sçeu contraindre,
Ie ne l'ay ouy oncques se plaindre,
Rien ne prenoit à desplaisir.

LA FEMME.

Las! ce seroit tout mon desir,
Mais au mien ie donne reproche

Car quand faut que de moy s'approche
Manenda ie l'ose bien dire,
Il semble à le voir qu'on lui tire
Faucille du cul tous les coups.
I'en suis au mourir.

LA CHAMBRIÈRE.

Dictes vous?

LA FEMME.

Et s'il aduient que ie me serre
Pres de luy, il me fait la guerre,
En me repoussant en courroux,
I'en suis au mourir.

LA CHAMBRIÈRE.

Dictes vous?

LA FEMME.

Le cœur me fend lorsque i'y pense,
Et me prend telle defaillance
Que ne sent point mon amary,
Las! que i'ay vn mauuais mary.

LA CHAMBRIÈRE.

Mais qui parleroit à cet homme
(Ne me souuient comme on le nomme)
Qui passe souuent par ici,

Peut-estre que sans mais ny si
Allegeroit vostre martyre.

LA FEMME.

Ie sçay bien qui vous voulez dire,
C'est vn tres-honneste seigneur.

LA CHAMBRIÈRE.

Ie croy que c'est vn bon payeur,
A le voir marcher par la voye,
Il ne lui chaud à qui il paye,
Mais qu'il s'acquitte.

LA FEMME.

Mais Dieu non.

LA CHAMBRIÈRE.

Ce n'est pas vne morte-paye,
Mais vn bon payeur, ce dit-on,
Vostre mary ne luy resemble.

LA FEMME.

Pour ce avons-nous debat ensemble,
Estant vn tres-mauuais payeur.

LA CHAMBRIÈRE.

Afin de luy faire frayeur,
Enuoyez-luy moy vn sergent,
Il viendra vers vous diligent,
Sans dilayer ny contester,

Pour payer ou pour appointer,
Ainsi en aurez la raison.

LA FEMME.

Appointement nulle saison
Ne feray si ne suis payée,
Bien me souuient de la iournée
De nostre appointement dernier,
Car depuis, au lieu de payer,
Il ne m'a fait que bruit et noise.

LE SERGENT.

Dieu soit ceans, ne vous desplaise,
I'entre priuément.

LA FEMME.

Dieu vous gard,
Bien estes venu par hazard,
I'ai grandement de vous affaire,
Fustes-vous pas présent à faire
Nostre appointement tant confus ?

LE SERGENT.

Nenny, il ne m'en souuient plus
Si ne nommez les personnages.

LA FEMME.

C'est pour cinq années d'arrerages,
Que mon bon mary me deuoit

Du tribut que promis m'auoit
En présence de plus de trois.

LE SERGENT.

Ha! ouy dea, i'en fis les exploits,
Ie suis de ce bien souuenant,
Aux enseignes qu'en conuenant,
Vous luy remistes, par pitié,
De ce qu'il deuoit la moitié,
Par tel si qu'il vous payeroit,
Et sans cesser continueroit,
Tant aux iours ouurables qu'aux festes.

LA FEMME.

C'est cela, ma foy vous y estes,
Regardé auez le marché,
Ie vous ay tant de fois cherché,
Pour auoir conseil sur ce cas.

LE SERGENT.

Et comment? Depuis n'a-il pas
Satisfait en lieu et temps deu?

LA FEMME.

Non, ce ne fut que temps perdu.
I'en veux voir la fin, somme toute.

LE SERGENT.

N'a-il rien faict?

LA FEMME.

Pas une goutte.

LE SERGENT.

De cela ie m'esbahis fort.

LA CHAMBRIÈRE.

Ie vous promets qu'il a grand tort.

LA FEMME.

Si i'en approche, il me deboute,
Rechignant et baillant du coute,
Faictes m'en faire la raison.

LE SERGENT.

Mettre y conuient prouision
Briefue, sans faire long procés.
Autrement ne seroient grands frais
Et beaucoup de peine et de soing.

LA FEMME.

De ma part ie n'ay pas besoin
De langueur, cela me seroit grief.

LA CHAMBRIÈRE.

Mais si le premier pour le plus brief
Ainsi que feit vostre voisine?

LE SERGENT.

Comment?

LA CHAMBRIÈRE.

De nouuelle saisine,
Elle en eust expedition,
Et luy faut sans dilation
Adiuger la recreance.

LE SERGENT.

Icy n'eschet telle sentence,
Car si vous avez bien ouï
Madame vn seul iour n'a iouï
De son mary toute l'année,
Pour ce en vain seroit intentée,
La complainte en nouuel'eté
Qui n'a lieu quand on a esté
Vn an entier sans iouyssance,
Et tout ce qu'elle peut faire en ce,
Est d'intenter au petitoire,
Auquel obtenant, ait memoire
De ne souffrir jusqu'au mourir
Tel cessement à l'aduenir :
Autrement qu'elle fasse estat
De perdre ses droits tout à plat
Ie vous prie la negligence

Laisser vn an en surceance,
Ce qu'on doit payer tous les iours.

LA FEMME.

Mais quel moyen m'enseignez-vous
De rentrer en possession ?

LE SERGENT.

Rien n'y ferez par action.

LA FEMME.

Le moyen donc d'y paruenir ?

LE SERGENT.

Par douceur il y faut venir,
Car par rigeur ne l'aurez pas :
Si vous voulez tout de ce pas
L'iray trouuer.

LA FEMME.

Ie vous en prie.

LE SERGENT.

Auant qu'il soit heure et demie,
Entendre en pourrez des nouuelles.

LA FEMME.

Et Dieu vueille qu'elles soient telles
Que ie m'en doiue contenter.

LE SERGENT.

A Dieu, ie vas le guay tempter.

LE MARY et le VOISIN disent en chantant.

Celle à qui m'amour donneray,
Iamais ne l'abandonneray,
Feust-elle cent fois plus hautaine.

LE VOISIN.

Tu la laisseras.

LE MARY.

Non feray.

LE VOISIN.

La raison?

LE MARY.

Ie vous le diray,
Ie treuue plaisir en ma peine.

LE VOISIN.

Vous vous plaignez de teste saine,
Quand i'y pense, de vostre femme,
N'y ayant point meilleure Dame
Au monde si ne suis deceu.

LE MARY.

A quoy l'auez-vous apperceu?

LE VOISIN.

A ce, que quand elle appointa
Auec vous, elle vous quitta
Pour peu de chose, et vous feit grace,
Se monstrant enuers vous bonace.
Ie croy que de vostre costé
Vous estes aussi acquitté,
Accomplissant vostre promesse.

LE MARY.

Ma foy, voisin, ie vous confesse,
Ainsi qu'à mon ami parfait,
Que depuis ne luy ay rien fait;
Qu'elle ait, s'elle veut, patience.

LE VOISIN.

Sans ne faire autre conscience?
Compte en rendrez et reliqua,
Car Dieu mariage ordonna
Pour l'vn à l'autre en ce complaire.

LE MARY.

Si vous ne me voulez desplaire,
Ne me venez de ce prescher,
Quand ie m'en voudray empescher,

Ie tiens la clef et le moyen
Par lequel i'en cheuiray bien.

LE VOISIN.

S'elle en fait action ?

LE MARY.

Tost luy auray fait cession
Est-ce pas le dernier refuge ?

LE VOISIN.

Ouy, mais ie ne sçay si le iuge
A ce vous voudra receuoir.

LE MARY.

Pourquoy non ?

LE VOISIN.

Vous deuez sçavoir,
Quand cession est pretenduë
Pour vne debte qui est deuë,
Si la debte est priuilegée,
La matiere est fort abregée
Sans receuoir cession telle :
Aussi quand on y voit cautelle,
Comme il y a au cas present.

LE SERGENT.

Sans vous demander or n'argent,
C'est force que ie m'appareille,

De vous dire vn mot à l'oreille,
Et n'en deplaise à vostre bande.

LE MARY.

Parlez haut que chacun l'entende,
C'est de ma femme, ie m'en doute.

LE SERGENT.

Vous deuinez, c'est somme toute,
Que i'ay charge vous adiourner
De sa part, pour voir ordonner
Le contenu en ce libelle.

LE MARY.

O ho! ie vay parler à elle,
Voisin, allons-y vous et moy.
Et ie vous promets sur ma foy
Faire en sorte qu'elle s'appaise.

LE SERGENT.

Sa plainte est, qu'elle n'a que noise
De vous, au lieu du payement.

LE VOISIN.

Cause de ceste adiournement,
Et rien autre chose, ie gaige,
Or, voisin, si vous estes saige,

Et conscience vous remord,
Amander vous conuient ce tord,
Plus grand que ne pensez peut-estre.

LE MARY.

Voisin, vueillez vous entremettre
De faire enuers elle ma paix.

LE VOISIN.

Ie la feray volontiers, mais
Sans payement c'est temps perdu,
Car, à ce que i'ay entendu,
C'est tout le subiect de sa plainte,
Ayant esté comme contraincte
A faute de solution
Suiuant vostre conuention
Derniere, vous mettre en iustice.

LE MARY.

Elle a raison et seroit vice
A moy d'insister au contraire.

LE VOISIN.

Pour donner ordre à cest affaire,
Il nous conuient l'aller trouver,
Mais la voy-ie pas arriuer,
Collette aussi, sa chambriere?

Vsez vers elle de priere,
Filez doux et donnez du plat,
Sinon vous estes en hazart
De succomber.

LE MARY.

Il ne tiendra.
A parler doux tant qu'on voudra,
Qu'entre nous la paix ne se face.

LE VOISIN.

Il faut donc, sans plus long espace,
L'aller trouuer : Mais elle vient
Vers nous. Saluer la conuient ;
Madame, Dieu vous sauue et gard.

LE MARY.

Ma mie, sans auoir esgard,
Ni vous arrester nullement
A ce que trop nonchalemment
Me suis enuers vous comporté
Cy deuant, sans m'estre acquité
De ce que promis vous auois,
Et que par raison ie vous dois,
Ie vous prie me pardonner,
Et ie vous promets d'y donner
Meilleur ordres pour l'aduenir.

LA FEMME.

Tousiours promettre et rien tenir,
C'est vostre façon ordinaire,
Mais i'ay resolu ne plus croire
En parolles, faut de l'effect.

LE VOISIN.

Il fera mieux qu'il n'a pas faict,
M'ayant dit son intention,
Aussi sans simulation
Luy ay-ie donné mon aduis.

LE MARY.

Ie tiendray ce que i'ay promis.
Auec vous me veux resiouir.

LA FEMME.

Dieu vous en vueille bien ouïr.

LE VOISIN.

Outre il sera plus doux que miel.

LA CHAMBRIÈRE.

En Madame y a aucun fiel,
Il n'est femme meilleure qu'elle.

LE VOISIN.

Et quoy? faut-il que tu te mesle
Du discord d'entre l'homme et femme?

LA CHAMBRIÈRE.

A qui en veux-tu, hé, infame?
Faicts-ie mal louant ma maistresse?

LE VOISIN.

Tay-toy et appaiser les laisse,
Sinon tu t'en repentiras.

LA CHAMBRIÈRE.

Et qu'est-ce que tu me feras?
Me pense-tu espouuenter?

LE MARY.

Allons l'vn l'autre contenter,
Sans faire icy plus de demeure.

LA FEMME.

Comme il faut parler à ceste heure,
Allons, tout courrous mis arriere.

LE VOISIN.

Ils s'en sont allez là derriere,
Pensez, cheuiller leur accort,
Afin qu'il en tienne plus fort,
C'est ainsi qu'il faut appaiser
Les femmes quand veulent noiser.
Les voila ensemble remis.

LE SERGENT.

Il suffit, puisqu'ils sont amis,
Sans outre nous en empescher :
Mais ceste exemple veut toucher :
Qu'il faut payer les arrerages
Aux femmes en tous mariages.
De ce vous veuille souuenir,
Adieu iusques au reuenir.

FIN.

CHANSON

NOVVELLE.

Estant si lasche de courage,
Pour trauailler à mon ouurage,
Vous pourriez donner cent escus,
Ma foy vous ne m'y tenez plus.
Le meilleur vous manque :
I'ay tiré, tiré, i'ay tiré, i'ay tiré.
Mais c'est tousiours blanque.

Allez grand abbateur de quilles,
Vous estes donc de ces fendants
Qui deuoient déchirer ces filles,
A pein mettez vous dedans.
Le meilleur vous manque :
I'ay tiré, tiré.

Vous ressemblez au vent de bize,
Vous tenez du froid et du sec,
Ie vous presteray ma chemise,
Mais c'est pour vous torcher le bec.
I'ay tiré, tiré.

Pour me reprendre encore à l'heure
Il vous le falloit mieux garnir,
Ostez moy ces batteurs de beurre,
Qui ne le font iamais venir :
Le meilleur vous manque,
I'ay tiré, tiré.

Vous n'auez rien que des parolles,
Et moy je suis tout plein d'effect,
Vous auez mal ioué vos roolles
Cinq ou six coups ie lui ay faict :
Le meilleur vous manque
I'ay tiré, tiré, i'ay tiré, i'ay tiré.
Mais c'est tousiours blanque.

FIN.



FARCE

NOVVELLE

CONTENANT LE DEBAT

d'vn ieune moine & d'vn vieil gend'arme,
pardeuant le Dieu Cupidon,
pour vne fille

FORT PLAISANTE
& recreative.

A quatre personnages, c'est à sçauoir :

CVPIDON.	LE MOINE.
LA FILLE.	LE GEND'ARME.

CVPIDON.

A tous Amans mes seruiteurs loyaux,
Sçauoir ie faits de puissance royale

Qu'en ceste Cour supresme et principalle,
Ils comparoissent à peine des seaux,
Portans aux doigts verges, sinets, anneaux,
Rubis, Saphis, Turquoises, Diamans,
Chantans, dançans et disans mots nouueaux
Pour se monstrer ioyeux et triomphans :
Viennent à moy Bretons, Picards, Normans,
Arthésiens, Brabançons, Alemans,
Bref tous ceux la dessus lesquels redonde
Mon haut pouuoir en toutes parts du monde.

LA FILLE.

Or suis-ie seule demeurée
Sans estre pouruuë d'amy,
Ainsi n'ay bon iour ny demy,
Ains perds mon temps et ma ieunesse
Ce qui me fait gemir sans cesse,
Et croy, n'estoit l'ayde et support
Qu'attends de Cupidon le fort,
Qu'aurois pieça franchi le pas
De la mort : Mais le voy-ie pas
En son throsne assis, ie vas voir
S'à mon mal il voudra pouruoir
Me faisant de sa faueur part.
Sire Cupidon, Dieu vous gard.

CVPIDON.

Et vous pareillement, la belle.
Que voulez-vous?

LA FILLE.

Ie vous appelle
A ma grand tribulation.

CVPIDON.

Et demandez?

LA FILLE.

Prouision
D'amours, elle m'est necessaire,

CVPIDON.

Vous estes d'age pour ce faire,
Cointe, propre, miste, gentille,
Et me semblez, pour vne fille,
Assez mieure et deliberée,
Mais n'estes-vous point mariée?

LA FILLE.

Nenny encor, dont il me poise.

CVPIDON.

Ie vous mariray, ma bourgeoise,
Car pour l'estre auez assez d'age :

Mais les amours de mariage
Ne sont pas des plus excellents.

LA FILLE.

Le but principal où ie tends
Est à auoir contentement.

CVPIDON.

Vous pourrez auoir aisement
Quelque gros vallet pour mary;
Mais il y a danger parmy,
Que la ioye en soit tost passée,
Car c'est ainsi qu'vne rosée
Qui se passe quand vient le chault.

LA FILLE.

Comment cela?

CVPIDON.

Sçauoir vous faut,
Qu'on ne pense fors seulement
A s'esbattre au commencement
De mariage, c'est tout feu :
Mais cela passe peu à peu,
Et à la fin fasche et ennuie,
Mesmement quand on a megnie,
Adonc sont tous plaisirs finis,

Et si depuis qu'on s'y est mis,
On ne s'en sçauroit plus oster.

LA FILLE.

A ce que vous oy racompter,
Tel amour ne vaut vn formy.

CVPIDON.

Mais si vous prenez vn amy
Par amour, au iour la iournée,
Vous serez vestuë et ornée
Autant à l'endroict qu'à l'enuers,
Et s'il vous dit rien de trauers,
Adieu iusques au reuenir
Sans qu'il puisse vous retenir
Outre vostre consentement,
Qui plus est, de l'appointement
Amoureux dont auez enuie,
Tous en serez très-bien seruie
Tous les iours, face froid ou chaut.

LA FILLE.

C'est iustement ce qu'il me faut,
Auoir requiers telles plaisances.

CVPIDON.

Vous irez aux festes et dances,
Saillir, sauter, bondir en l'air,

Sans que nul en ose parler,
Brief tout ferez à vostre mode.

LA FILLE.

Cupidon, cela est commode.

CVPIDON.

Si vous estes en mariage,
Faudra prendre garde au mesnage,
Auoir des langes et des frettes,
Des berceaux et tant de souffrettes
Que cela sera grand pitié.

LA FILLE.

I'ayme (enda) donc mieux la moitié
Vn amy de bonne façon
Pour me fourrer ma pelisson,
Qu'vn mary lasche et paresseux.

CVPIDON.

Ne vous souciez, i'en sçay deux,
L'vn est moine, Augustin ou Carme,
Ou Iacobin, l'autre est gendarme,
Et sont à pouruoir ce me semble,
Vous les verrez tous deux ensemble,
Et puis apres vous choisirez.

LE MOINE.

Pauvres moines, gens separez
Du monde, et reclus çà et là,
Doiuent-ils estre pour cela,
Ainsi comme vils et infames
Privez totalement de femmes?
Ce seroit chose par trop dure,
Sambieu, ie vas à l'auenture
Vers Cupidon pour le prier
Qu'amie me veuille octroier
Aussi bien comme il faict aux autres.
Sire, les excellences vostres,
Aillent tousiours en s'augmentant.

CVPIDON.

Moine, de vous voir suis content,
Vous soyez le bien arriué :
Belle? Vous ay-ie pas trouué
A ce coup vn gentil fillault?

LE GENDARME.

A l'assaut, ribaut, à l'assaut,
C'est commencement de bataille,
Dieu gard, Cupidon, bien vous aille.

CVPIDON.

Gendarme, bien soiez venu,
A moy beaucoup estes tenu,
Car i'ay iustement vostre cas.

LE GENDARME.

Ie suis prest et ne fuiray pas,
S'il y a quelque ieu de bille.

CVPIDON.

Regardez ceste belle fille,
Est-rien?

LE GENDARME.

Ouy, par saincte Lame.

CVPIDON.

Que vous en semble? est-elle femme
Pour refuser vn combattant?
Ne vous en faut (ce croy-ie) tant,
Vous n'auez assez verte veine.

LE GENDARME.

Que demande ce maistre moine?

CVPIDON.

Il demande en auoir sa part.

LE GENDARME.

Vuidez d'icy, frere Frappart,
Vous appartient-il d'auoir femme?
Destalez tost, ou sur mon ame...

LE MOINE.

Pour vous d'icy ne partiray,
Ains malgré vous la fille auray,
Ie ne vous crains aucunement.

CVPIDON.

Tout beau, faites appointement
Sans tancer, ie vous le commande,
Ça, ma fille, ie vous demande
Lequel des deux voulez auoir?

LA FILLE.

Manenda, beau sire, à les voir
Ie ne puis pas trop bien comprendre
Lequel ie dois laisser ou prendre,
Car ils ont façon assez bonne.

LE GENDARME.

Vous serez à moy, ma mignonne,
Ie vous traitteray doucement.

LE MOINE.

Ie l'empesche formellement,
Elle sera plus à son aise
Avec moy.

CVPIDON.

A vous deux la noise,
Ne me chaut qui en soit seigneur.

LE GENDARME.

Est-ce à vous maistre moine honeur
De vouloir, en religion,
De femme auoir fruition,
Qu'est-cecy que vous sermonnés?

LE MOINE.

Quoy? moines et gens couronnés
Sont-ils de ce plaisir exclus
Ainsi que s'ils estoient perclus
De tous leurs membres, ou chastrez?

LE GENDARME.

Pour neant icy debatez,
Ie l'emmeneray hors ce lieu.

LE MOINE.

Non ferez, ie me donne à Dieu,
A cela ne vous attendez.

LA FILLE.

Pour Dieu, Cupidon, regardez
Vn peu à ma prouision,
Ie demande expedition,
N'ayant besoin de long proces.

CVPIDON.

C'est de tant contester exces,
Ne la tenez plus en esmoy.

LE GENDARME.

Venez vous en avecque moy.

LE MOINE.

Non ſera, da, ie m'y oppose.

CVPIDON.

Si ne voulez dire autre chose,
Empescherez la cour en vain.

LA FILLE.

Quant est de moy, tout mon dessein
Eet d'auoir un gentil gallois.

CVPIDON.

Qui ne soit iamais las, ainçois
Tousiours prest à courir la lance.

LA FILLE.

Enda, voila mots à plaisance,
Vous sçauez tout, et plus encor.

LE GENDARME.

Ie vous bailleray mon thresor
A manier, et mon auoir,
Et si me mettray en deuoir
En toutes choses vous complaire,
D'ailleurs ce n'est que l'ordinaire
De nous qui tenons les frontières
D'auoir auec nous chambrières,
Personne ne s'en scandalise.

LE MOINE.

Sambieu, s'elle s'y estoit mise.
Elle seroit femme perduë,
Mal habillée, morfonduë.
Menée par champs çà et là,
Et couchée auec tout cela
Le plus souuent dessus la terre,
Ou pour le mieux sur du fairre.
Et tousiours parmy galfretiers.
Et gens querellans volontiers;
Ou elle sera paise et aise
Auec moy sans debat ny noise,
Au monde ne sçauroit mieux estre.

LE GENDARME.

Quoy donc? moy qui me faicts paroistre

Iournellement deuant les Dames.
Ne doibs-ie pas auoir des femmes
Plustost que vous, à vostre aduis?

LA FILLE.

Vous m'ennuiez de vos deuis,
Ordonnez, sire, quelque chose.

LE MOINE.

Ie vous auray.

LE GENDARME.

Ie m'y oppose,
Car vous estes Moine et reclus,
Et partant à iamais exclus
D'auoir femme en possession.

LE MOINE.

A ce faits contradiction,
Et soit mis le proces en forme.

CVPIDON.

Dites, auant que ie m'informe
Dauantage, quelque chanson
Qui soit de nouuelle façon,
Et puis i'entendray vostre cas.

LA FILLE.

Si voulez que tienne le bas,
Sire, baillez moy bon dessus.

Qui pousse sans estre lassuz,
Et grignote ut re, mi fa sol.

LE GENDARME.

Ie ne chante que de bemol.

LE MOINE.

Et moy ie chante de beccare
Gros et roide comme une barre
Quand i'ay vn dessoubs de nature.

LE GENDARME.

Ie ne chante que de mesure,
Tout bellement sans me haster.

LA FILLE.

Si vous ne sçaurez gringoter
Dru et menu, roide et à poinct,
Auec vous ne chanteray point,
Car sur tout ie veux qu'on gringote.

LE GENDARME.

Ie bailleray note pour note
Sans dauantage m'efforcer,
Et si, ains que recommencer
Faudra que longtemps me repose.

LA FILLE.

Oncques chant auquel y a pause
Ne denote grande puissance.

LE MOINE.

Quant est d'instrumens à plaisance,
Gros et ouuers pour vn plein chant,
I'en suis fourni comme vn marchant.
Par ma foy il ne s'en faut rien.

LA FILLE.

Ie veux vn fol musicien
Pour assortir ma basse contre.

LE MOINE.

Depuis vne fois que rencontre
Vnisson en ma chanterie,
C'est une droite melodie
A quiconque veut m'escouter.

LE GENDARME.

Ie ne doute homme pour chanter
Chant de mesure et bien nombré.

LE MOINE.

Vn des vieux chantres de Cambray
Et vous, seriez bien assortis,
Et vos efforts sont si petits
Que ne sçauriez rien de bon faire.

LA FILLE.

Nous dirons vous et moy, beau pere.
Deux mots à la nouuelle guise.

Elle chante avec le Moine.

I'ay prins Amour pour ma deuise.

CVPIDON.

Sus, mettons fin à cest affaire.

LE GENDARME.

Pour mieux (Sire) entendre le faire
Remettez la cause à huictaine.

LA FILLE.

Me faut prouision soudaine.

LE GENDARME.

Ie demande dilation

LE MOINE.

Ce pendant en possession
Ie seray mis, entiere et pleine.

LA FILLE.

Dilation? Quel capitaine,
C'est folie à vous d'entreprendre
Chose où vous ne pouvez entendre
Pour estre ia vieil et cassé.

LE MOINE.

Son temps est désormais passé
Pour suiure les amoureux trains,
Et ne lui est le ieu des reins
Nullement duisant ny propice.



LE GENDARME.

Allez vous-en, petit Nouice,
De par le Diable, en vostre Eglise,
Pourtant si i'ay la barbe grise
Doibs-ie estre mis *a remotis ?*
Trop mieux que ieunes apprentifs
Les vieux sçauent d'amour les termes.

LE MOINE.

Quand vn homme n'a les reins fermes,
Pour iouster et courir la lance,
Ce n'est rien que de sa puissance
A l'encontre d'vn bon escu,
Car veu le temps qu'aués vescu,
Vous estes foible à mon aduis,
Et n'estes bille à moy pareille.

LE GENDARME.

Allez au Diable paternelle
Vous sentez la religion,
Mais par la digne passion
S'il vous aduient une fois d'estre
Auecques ce Moine en son cloistre,
Il vous en mesprenara du corps,

Et si vous en tireray hors
Soit par force, soit autrement.

CVPIDON.

Promenez raisonnablement
Sans vser de force ou mainmise.

LE GENDARME.

Et voulez-vous qu'elle soit mise,
Ie vous prie, auec ce cloistrier.

CVPIDON.

Ie considère le mestier
Qui est penible en ses ouurages,
Puis regarde vos personnages,
Ie voy que ceste Iouuencelle
Est en premier lieu gente et belle,
Aussi est le Religieux
Ieune, dispos et gratieux,
Et au mestier bien disposé,
En après, il a proposé
Que vous estes faible de reins.

LE MOINE.

Ce que i'ay dict ie le maintiens
Et le maintiendray par raison.

LE GENDARME.

Tout de mesme trotte grison
Et aussi bien comme moreau.

LA FILLE.

Vous ne dites rien de nouueau,
Nous ne parlons pas du pelage,
Mais de ce qu'estes vieil et d'aage.

LE GENDARME.

Vieil escu vaut mieux par vsage
Qu'vn neuf, pourueu qu'il soit de poids

LA FILLE.

Il n'est feu que de ieune bois.

LE GENDARME.

Il n'est aboy que de vieil chien,
Prenez-moy et vous ferez bien.

LA FILLE.

Amy ne veux de vostre sorte.

LE MOINE.

La cuidez-vous si peu accorte
(Ie vous prie) et si peu seruante
De vous prendre, elle qui est gente
Et qui a verds et riants yeux,
Et vous les auez chassieux
Ny plus ne moins qu'vn chat de may.

LE GENDARME.

Ha! Dieu d'Amour, secourez-moy,
En desespoir suis autrement.

CVPIDON.

Allez la prier doucement
Que son Amour elle vous donne.

LE GENDARME.

Hélas! ie vous pry, ma mignonne,
D'estre enuers moy douce et humaine,
Car si ce Moine vous emmene
Vous serez femme diffamée,
Vous serez de moy plus aymée
Qu'oncques Paris n'aima Heleine,
D'ailleurs estant auec le Moine
Vostre honneur sera desconfit.

LA FILLE.

Moins d'honneur et plus de proffit
Tout tel qu'il est il me suffit,
Et vous n'estes homme qui fist
Ce qu'il fera.

LE GENDARME.

Par aduanture,
Pour faire l'œuure de nature
Si ay-ie encore verte veine.

LE MOINE.

Vn coup (peut estre) par semaine
C'est où s'estend tout son pouuoir.

LA FILLE.

Ie ne le veux donc point auoir,
Ne s'y attende nullement,
Cupidon, donnez iugement,
A trauers, d'estoc, ou de taille.

CVPIDON.

I'en vas parler, vaille que vaille,
Le moyen d'appel reserué
A qui se sentira greué,
Pour autant donc que c'est l'entente
De ceste fille belle et gente
Pensant à son *De profundis,*
(Comme on peut iuger à ses dits)
D'estre d'vn vert gallant fournie
Qui tres-bien la traicte et manie,
Et que pour faire les efforts
D'Amour, faut auoir les reins forts,
Ie luy veux d'vn mignon pouruoir
Qui faire en puisse son debuoir
Sans que cela plus la soucie.

LA FILLE.

Cupidon, ie vous remercie.

CVPIDON.

Apres auoir considéré
Tout à loisir et meurement
Le faict cy-dessus declaré
Par deuant nous en iugement,
Après auoir pareillement
Considéré d'vne sequelle
Celuy qui pourra plainement
Et mieux fournir au plaisir d'elle,
Attendu que ce *Monachus*
Aussi ioura vn personnage
Qui vaudra plus de cent escus
(A ce qu'il dit) et fera rage
Et qu'outre cy, mesme au langage
Du soldat, sa force est faillie,
Le moine aura pour son partage
La fille, ainsi le sentencie.

LA FILLE.

Cupidon, ie vous remercie.

LE GENDARME.

Vous me faictes tres-grande iniure.

CVPIDON.

I'en ay dict à toute auanture,
Si prenez en gré ma sentence.

LE GENDARME.

Prendre me conuient patience
Combien qu'il ne me plaise pas.

LE MOINE.

Cupidon, voila deux ducats,
Pour vos peines et vos habits.

CVPIDON.

Grates vobis, grates vobis.

LA FILLE.

Quand en aucun debat serons,
Cupidon, nous vous manderons
Pour venir par deuers *nobis.*

CVPIDON.

Grates vobis, grates vobis.

LE GENDARME.

Pourtant si i'ay esté vaincu,
Vous aurez de moy cest escu
Pour entretenir vos habits.

CVPIDON.

Grates vobis, grates vobis.

FIN.

FARCE DU IEU

DU

PRINCE DES SOTZ

ET MERE SOTTE



Iouée aux Halles de Paris, le Mardy Gras. L'an mil cinq cens et vnze.



FARCE DU IEU

DU

PRINCE DES SOTZ
ET MERE SOTTE

Iouée aux Halles de Paris, le Mardy
Gras. L'an mil cinq cens
et vnze.

A six personnages, c'est à sçauoir :

RAOULLET PLOYARD.	DIRE.
DOUBLETTE, sa femme.	FAIRE.
MAUSECRET.	LE S[gr] DE BALLETREU.

RAOULLET PLOYARD. (Mary.)

Mon tendron, ma gorge frazée,
Mon petit teton, ma rosée,
Ma petite trongne, approchez

DOUBLETTE. (La Femme.)

Laissez m'en paix, vous me fachez.

RAOULLET.

Quant ie vous voy ie suis tant aise,
Belle Dame, que ie vous baise
Vng tantinet, ie vous en prie.

MAUSECRET.

Elle fait la rencherie
Pour ce que mon maistre est ia vieulx;
Par dieu, ie voy bien à ses yeulx
Qu'el' luy fera quelque finesse.

DOUBLETTE.

Mausecret!

MAUSECRET.

Quesse, ma maistresse?

DOUBLETTE.

Il ne fault point que ie le flate :
Par ma foy, ma vigne se gaste
Par deffaut de labourage.

RAOULLET.

Ie y ai besongné de courage
Autresfois.

DOUBLETTE.

Vous n'en pouez plus.

RAOULLET.

Si fais, dea!

MAUSECRET.

Sy est-il conclus
Qu'il y fault besongner, mon maistre,
Ou ma maistresse y fera mettre
D'autres ouvriers.

DOUBLETTE.

Raoullet Ployart,
Ie prens plaisir que tost ou tart
Labourer ma vigne on se ioue.

RAOULLET.

Et par mon ame quant ie y houe
Vne iournée, à motz expres,
Les rains m'en font trois iours apres
Tant de mal, Doublette ma femme.

MAUSECRET.

Mon maistre, c'est par nostre Dame,
Par deffault de bons ostilz.

DOUBLETTE.

Permettez que vostre apprentis
Y besongne.

MAUSECRET.

Ie feroye raige.

RAOULLET.

Qu'il besongnast à mon ouurage,
Iamais ie ne l'endureroye.

MAUSECRET.

Ah ! par Dieu, ie y besongneroye
Mieux que vous.

DOUBLETTE.

Quant la terre est seiche,
Et on n'a point de bonne besche,
On ne la fait que esgratiner.

MAUSECRET.

Qui me laisseroit prouuigner
En la vigne de ma maistresse,
La terre seroit bien espesse,
Se ma besche ne allait au fons.

DOUBLETTE.

Raoullet Ployart, ie vous repondz
Que ma vigne est quasi en frische.

RAOULLET.

Brief, point ne vueil que d'autre y fische
Eschallatz. C'est à moy à faire :
Qui esse qui va au contraire ?
Moy tout seul fischer les y doys.

MAUSECRET.

On y en fische aucunesfois
De quoy mon maistre ne sçait rien.

DOUBLETTE.

Te tairas-tu?

MAUSECRET.

Ie le sçay bien;
Aussi faictes vous, ma maistresse.

DOUBLETTE.

Par mon ame, ie prens lyesse,
Quant ie voy qu'on houe de bon cueur.

MAUSECRET.

Ma foy, il luy fault vng fouilleur
Qui renuerse souldain la terre,
Et cuidez-vous comme elle serre
La vendenge entre les iumelles;
Oncques ne veistes choses telles,
Quant le pressoir est bien estrainct.

DOUBLETTE.

Raoullet Ployart mon mary iainct
Comme vng pourceau dedans son tect,
Quant il a foullé vng tantet
La vendenge.

RAOULLET.

Qui la vouldroit

Seruir à gré, il luy fauldroit
Houer sa vigne iour et nuit.

DOUBLETTE.

Cuydez vous que prenne deduit
A vostre labourage? Non.

RAOULLET.

I'ay eu autresfois le renom
De si bien fouller la vendenge.

DOUBLETTE.

Et maintenant, quoy?

RAOULLET.

Ie me renge,
Me deultz et ne puis plus fouller.

MAUSECRET.

Vous ne pouez faire couller
La vendenge.

DOUBLETTE.

Par mon serment,
Il besongne si laschement,
Que souuent m'en treuue faschée.

MAUSECRET.

Vne belle terre gachée
Ne peult porter iamais bon fruict.

DOUBLETTE.

En effect, ma terre est en bruit.
Il ne fault que trouuer ouuriers
Qui y besongnent voulentiers,
Et qui aient des besches friandes.

FAIRE.

Voisin, les eaus seront bien grandes
Mais que les neiges soient fondues.

DIRE.

Sont point noz vignes morfondues
De ces gellées?

FAIRE.

Nenny, voisin :
I'ay espoir que quelque matin,
Ma vigne soit bien prouuignée.

DIRE.

Les vins sont bien vers cette année,
Dont il fait mal aux bons buueux.

FAIRE.

Ceulx qui ont gardé les vins vieulx
N'y perdront rien.

DIRE.

Si nous fault il
Labourer d'vng engin subtil;

Car, ainsi comme ie congnois,
Les vignes n'eurent si beau boys
Long temps y a.

FAIRE.

Loué soit Dieu !
Transporter nous fault quelque lieu
Et labourer de bon courage.

DOUBLETTE.

Vous estes tant lasche à l'ouurage,
Raoullet Ployart.

RAOULLET.

Ie m'y employe
De bon cœur; mais ma besche ploye.
Entendez-vous pas bien le terme?

DOUBLETTE.

Fy, fy, si vne besche n'est ferme,
Ie n'en donroye pas vng festu.

MAUSECRET.

Le procès est trop debatu;
Maistresse, laissez là mon maistre :
D'aultres ouuriers il y fault mettre,
Ou la vigne sera en frische.

DOUBLETTE.

C'est ton maistre qui est si chiche.

Qu'il ne veult point que autre que luy
Y besongne : par le iourd'huy
D'auoir de bons ouuriers me targe.

MAUSECRET.

Par Dieu vous n'estes que trop large,
Ma maistresse, chascun le dit,
Ie n'y metz point de contredit,
Trop vous ay veu habandonnée.

DOUBLETTE.

Il faut que à ceste apres disnée,
En ma vigne on besongne en tache.

MAUSECRET.

Voullez-vous que ie me destache,
Affin que ie ploye mieux les rains,
Ie vous coucheray les prouuains
Gentement, sans aller ailleurs.

FAIRE.

Vous faut-il point de laboureurs,
Madame?

DIRE.

Vecy des ouuriers
Qui laboureront voulentiers
En vostre vigne.

DOUBLETTE.

Il me semble

Que n'y pouez tous deux ensemble
Labourer.

MAUSECRET.

Vecy qu'on fera :
Tandis que l'vng labourera,
L'autre preparera sa besche :
Ie feray le guet à la bresche
De peur que mon maistre le voye.

DOUBLETTE.

S'il le sçauoit, ie m'en fuyroye,
Mausecret.

MAUSECRET.

Il n'en sçaura rien,
Maistresse, vous m'entendez bien.
Apres que labouré auront,
Il faudra, quant ilz s'en yront,
Que laboure vng peu après eulx :
Entendez-vous bien?

DOUBLETTE.

Ie le veux.

MAUSECRET.

Par ma foy ie feray merueille,

Tandis vais veoir si ma bouteille
Sent l'esuent.

DOUBLETTE.

C'est bien dit.

MAUSECRET.

Mon maistre
En aura tantost belle lettre,
On labourera bien sa terre.

DOUBLETTE.

Ça labourons : sans plus enquerre,
Labourez, il vous est permis.

DIRE.

Puisqu'à labourer suis commis
Vostre terre, ie feray rage.
Oncques ne veistes tel ouurage
Que ie y feray, ie vous prometz.

DOUBLETTE.

Sus, besongnez.

DIRE.

Iamais, iamais
Vng tel ouurier ne fut congneu.
Ie y besongne dru et menu,

De iour, de nuit songneusement;
C'est merueille.

DOUBLETTE.

Montrez comment
Vous besongnez, despeschez-vous.

DIRE.

Ie suis ouurier par dessus tous,
Maistre passé de la science.

DOUBLETTE.

Montrez donc par experience
Ce que sçauez, bon gré mon ame.

DIRE.

Ie cuyde qu'il n'y a, madame,
Tel ouurier au monde que moy.
Quant ie laboure, par ma foy,
C'est sucre.

DOUBLETTE.

Vous ne faictes rien.

DIRE.

Par ma foy, ie laboure bien,
Ame n'y sçauroit contredire.

DOUBLETTE.

Comment vous nommez-vous?

DIRE.

Dire.

DOUBLETTE.

Dire, nostre Dame, quel hoste!
Vuidez tost, iouez de la botte.
Dire ne sert rien en tel cas :
Sans rien faire vous estes las;
Quoy, vous n'estes que vng blasonneur.

DIRE.

Tenu suis pour bon laboureur,
I'ay en plusieurs terres renom.

MAUSECRET.

Et ma maistresse dit que non.

DOUBLETTE.

Tais toy, garçon, tu me fais rire.

MAUSECRET.

Bref, vous ne voullez point de Dire,
Ie le voy bien à vostre trongne.

FAIRE.

Si vous voullez que ie y besongne,
Dictes le moy.

DOUBLETTE.

La? hardiment.

MAUSECRET.

Comment... il y va asprement!
Il se congnoist en tel affaire.

DOUBLETTE.

Et vostre nom, mon amy?

FAIRE.

Faire.

MAUSECRET.

Par dieu, c'est vng merueilleux Sire.

DOUBLETTE.

I'ayme bien mieulx Faire que Dire,
Ie vueil bien que chascun le sache.

MAUSECRET.

Il en œuure comme de cire

DOUBLETTE.

I'ayme bien mieulx Faire que Dire.

MAUSECRET.

Dire sans faire il n'est rien pire.

DOUBLETTE.

Par ma foy, non, cela me fasche,
I'ayme bien mieux Faire que Dire,
Ie vueil bien que chascun le sache.

FAIRE.

Ay-ie pas bien tost fait ma tache?

DOUBLETTE.

Ouy, à toute diligence.

FAIRE.

Voullez-vous que ie recommence
De rechef?

DOUBLETTE.

Mais, ie vous en prie,
Point ne feray la rencherie,
Besongnez, ie vous ayderay.

FAIRE.

Et touchant quoy?

DOUBLETTE.

I'accolleray.
Mais houez ferme, entendez-vous,
Renuersez cen dessus dessoubz
La terre.

FAIRE.

Ne vous soucyez,
Mais que tres-bien seruye soyez,
Ie n'ay garde d'estre endormy.
Accolez.

DOUBLETTE.

La, la, mon amy,
Ie serre les bourions ensemble.

RAOULLET PLOYART.

Ie n'y entens ne fa ne my.

FAIRE.

Accolez.

DOUBLETTE.

La, la, mon amy.

RAOULLET.

Quesse là? bongré Sainct Remy!
Ce ieu pas trop beau ne me semble.

FAIRE.

Accolez.

DOUBLETTE.

La, la, mon amy,
Ie serre les bourions ensemble.

RAOULLET.

Il n'y a remede : ie tremble
De despit; ha! ie suis mutin,
Toutes fois ie vueil veoir la fin;
Et si en suis peu resiouy.

FAIRE.

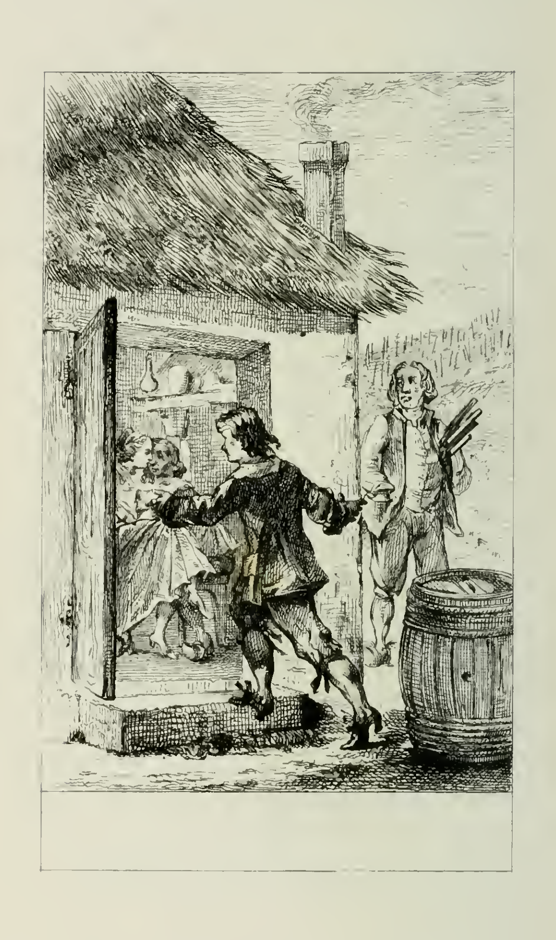
Voullez-vous que ie tierce?

DOUBLETTE.

Ouy,
Tandis que vous estes en cours.

FAIRE.

Accolez et serrez tousiours.



DOUBLETTE.

Si feray-ie, n'ayez soucy.

RAOULLET.

Ha! ha! quel laboureur vecy,
Saincte vertu bieu! quel mignon,
Quel maistre gallant! hon, hon, hon,
Vient-il labourer à mon estre?

MAUSECRET.

Ma maistresse, vecy mon maistre!

FAIRE.

Il me fault retirer à part.

(Il s'en fuit.)

DOUBLETTE.

Despeschez-vous : Raoullet Ployart,
Mon amy, mon plaisant dorlot,
Accollez moy.

RAOULLET.

Ne me dis mot.

DOUBLETTE.

Estes-vous courroucé à moy?

RAOULLET.

Voy-ie pas bien ce que ie voy?

DOUBLETTE.

Et que avez veu, dieu mercy?

RAOULLET.

Vng gallant qui se part d'icy,
Qui besongnoit en mon ouurage.

DOUBLETTE.

Ie n'ay pas si lasche courage,
Que vous cuidez, Raoullet Ployart.

MAUSECRET.

Il s'est retiré à l'escart
Si tost qu'il vous a veu, mon maistre.

DOUBLETTE.

Tay toy, Mausecret.

MAUSECRET.

Il peult estre
Qu'il ne le faisoit pour nul mal;
Car il est si trescordial,
Qu'on ne vit onc de meilleur homme.

DOUBLETTE.

I'aymeroye plus cher estre à Romme
Que vous auoir fait quelque tort.

MAUSECRET.

Ils labouroient eulx deux d'accord
Quant faire binet et tiercet;
Ma maistresse accolloit, serroit,
C'estoit merueille que d'y estre.

RAOULLET.

Ie donray le cas à congnoistre
Au Prince des Sotz.

DOUBLETTE.

Touchant quoy?

RAOULLET.

Ha, i'auray vengence de toy
Tout maintenant; ie sçay ton cas.

MAUSECRET.

Le Prince des Sotz n'y est pas.

RAOULLET.

Quelqu'vng a pour ce cas commis.

LE SEIGNEUR DE BALLETREU.

Quesse qu'il y a, mes amis?

RAOULLET.

Nous ne venons pas pour vng peu.

MAUSECRET.

Ma foy, Monseigneur de Balletreu,
Ils sont soubz vostre seigneurie.

LE SEIGNEUR DE BALLETREU.

Dictes moy qu'il y a mamye,
Despeschez, serez à deux coups.

DOUBLETTE.

C'est mon mary qui est ialoux.

RAOULLET.

Par dieu, ie n'ay pas tort de l'estre.

MAUSECRET.

El' est bonne femme, mon maistre.
Et aussi vous estes bon homme.

LE SEIGNEUR DE BALLETREU.

Or ça, ça que ie saiche comme
Vostre discord est aduenu.

RAOULLET.

Il est vray que ie suis venu
En ma vigne pour prouigner.
Doublette y faisoit besongner
Des autres. Ayez y regard.

LE SEIGNEUR.

Que en dictes-vous?

DOUBLETTE.

Raoullet Ployart
Tousiours tence, riotte ou grongne;
Et est si lasche à la besongne,
Monseigneur de Balletreu, qu'il laisse
Ma vigne en frische.

MAUSECRET.

Ma maistresse
Dit verité : il n'y sçait rien,

Et les autres besongnent bien,
Entendez vous, c'est pour empreu.

DOUBLETTE.

La Seigneurie de Balletreu
Entretiens au mieulx que ie puis.

LE SEIGNEUR.

Quant à moy d'oppinion suis,
Puisque dictes qu'il est si lasche,
Que y faus besongner en tasche;
Et si le dis par iugement.

RAOULLET.

Monseigneur de Balletreu comment
L'entendez-vous? ie lui prometz
La labourer bien desormais,
Tant qu'il n'y aura que redire.

MAUSECRET.

El' ayme mieulx Faire que Dire :
Ne faictes pas donc, ma maistresse.

DOUBLETTE.

Ouy, par ma foy.

LE SEIGNEUR.

C'est simplesse
D'en debatre : sans plus enquerre,
Faictes labourer votre terre
Hardiment, car ce n'est que ieu.

DOUBLETTE.

Certes, Monseigneur de Balletreu,
Ie congnois que à vous suis subjette.

RAOULLET.

Monseigneur de Balletreu. i'en iette
Vng appel.

LE SEIGNEUR.

Il se videra:
Et toutesfois on conclura
Que les femmes, sans contredire,
Ayment trop mieulx Faire que Dire.

FINIS

☞ *Fin de la Farce, composée*
par Pierre Gringoire,
dit Mere Sotte, et
imprimée pour
iceluy.

FARCE
IOYEUSE
ET RECREATIVE
DV GALANT
Qui a faict le coup.

A QUATRE PERSONNAGES.



A PARIS.

1610.



FARCE IOYEUSE ET RECREATIVE DU GALANT *Qui a faict le coup.*

A quatre personnages, c'est à sçauoir :

Le Medecin.

Le Badin.	*Oudin.*
La Femme.	*Crespinete.*
La Chambrière.	*Malaperte.*

LA CHAMBRIÈRE commence.

Il estoit une fillette
Coincte et ioliette
Qui vouloyt sçavoir le ieu d'amours

Vng iour qu'el' estoyt seulette
De venus en sa chambrette
Ie luy en aprins deulx ou trois coups:
Apres auoir sentu du cours,
Elle m'a dict, en s'ecriant,
Les premiers coups m'y sembloyent lours;
Mais la fin m'y sembloit friant.
Il m'empongne, il m'enbrasse,
Il me baisit fort.

LE BADIN.

Me donras-tu point reconfort.
De ce que i'ay necessité?

LA CHAMBRIÈRE.

De quoy, mon maistre?

LE BADIN.

En la Cisté
De Rouen ne de Houpeuille
Il n'y a fille aussi habille
Pour servir vng maistre que toy,
Et sy ie te promais ma foy,
Quant ie contemple ta personne,
Ie n'ay membre qui ne frissonne;
Ton cœur vient le mien inspirer.

LA CHAMBRIÈRE chante.

Franc cœur, qu'as-tu à soupirer,
Es-tu poinct bien en ta plaisance?
Prens en moi ton esiouissance,
Ainsi qu'vn amoureulx doit auoir.

LE BADIN.

Tu me faictz le sang esmouuoir,
Foy que ie doy à Nostre Dame.
Vien-ça, preste moy vne drame
De son service corporel.

LA CHAMBRIÈRE.

Ce n'est pas le droict naturel
A fille de s'abandonner.

LE BADIN.

Il te fauldra bien gouuerner
De ce qu'auras necessité.

LA CHAMBRIÈRE.

Et voyere : mais sy recité
Estoit, mon maistre, à ma maistresse,
Vous congnoissés qu'en ma vieillesse
A iamais seroys diffamée.

LE BADIN.

Testoy, testoy : ta renommée
Te sera gardée, par ma foy.
Touche là : ie te faictz octroy
De te donner vng chaperon.

LA CHAMBRIÈRE.

Vous estes vng bon aulteron,
Voyere ; mais si vostre esperon
Faysoit tant que la pance dresse.
Ie veulx que me faciés promesse
Que me garderez mon honneur.

LE BADIN.

Ne doubtes pas le deshonneur :
S'il aduient que ce on congnoisse,
Par subtilité ou finesse,
Ton honneur te sera gardé.

LA CHAMBRIÈRE.

Or bien donc quy soit regardé
De moy à vostre voulloir faire,
Et quy n'en soit plus rien fardé :
Qu'on face tout ce qu'on doit faire.

LE BADIN.

Or me baise et que ie t'accole,
Et puis tout sera accomply.

CRESPINETE (femme du Badin) *entre.*

Mectre ie ne puis en oubly
Les bonnes gens de ma maison.
Il y a ià longue saison
Que i'en partis, graces à Dieu.
Mais ie serai tantost au lieu
Si veoyt mon aparision
De là où i'ai affection.
Chascun d'eulx se resiouira :
Oudin en fera mention,
En toute place où il yra
Viuement Malaperte rira
Si vne fois arriuée ie suys :
Certainement elle ira.
A grans et petis d'huys en huys.
I'iray iusques là sy ie puys.
Dieu m'y veuil conduyre à ioyes.

LA CHAMBRIÈRE.

Enda, bien folle i'estoyes
De fere de vostre conseil.
Vous estes homme nompareil,
On ne s'en pourroit escombattre.

LE BADIN.

C'est vne ioye que de bastre

Les fessottes de ses filletes
Qui sont ioinctes comme poulletes
Qui n'urent iamais de poucins :
On ne peut dormir aupres d'eux.

LA CHAMBRIÈRE.

Et si, par vos faictz vertueux,
M'auiés faict vn enfant au ventre,
I'aroyes des courroux plus de trente
Que ma maistresse sçeust le faict.

LE BADIN.

Par ma foy, ma mye, il est faict,
N'en soyes à deulx aduenir.

LA CHAMBRIÈRE.

O maleureuse! qu'ai-ge faict?

LE BADIN.

Par ma foy, ma mye, il est faict.

LA CHAMBRIÈRE.

Par vous i'ay commis le forfaict,
Las! que puissai-ge deuenir?

LE BADIN.

Par ma foy, ma mye, il est faict,
N'en soyes à deulx aduenir.

LA CHAMBRIÈRE.

Mon Dieu, ie puis bien soustenir
Que fille suys deshonnorée :
Aller m'en faut sans reuenir,
Puisque pour lors suys defflorée.
Vierge, sur toutes descorée,
Veuille toy de moy souuenir.
Fille ie suys deshonnorée.
Aler m'en fault sans reuenir.

LE BADIN.

Foy de mon corps, voecy venir
Nostre sage et notable femme.
Ah ! la voecy, par Nostre Dame !
Le Diable l'a bien ramenée.

LA CHAMBRIÈRE.

A Dieu commant ma renommée;
Mon maistre, il m'en faut aler.

LE BADIN.

Tu n'es pas encor diffamée.

LA CHAMBRIERE.

A Dieu commant ma renommée.

LE BADIN.

Tu n'en seras que mieulx aymée,
Laisse moy aler et parler.

LA CHAMBRIÈRE.

A Dieu commant ma renommée :
Mon maistre y m'en fault aler.

LE BADIN.

Tout beau m'en vois, sans bauoler,
Cheulz mon compere le Surgien,
Qui en sçauoir est diligent :
Et quant aupres de lui seray,
Veu le cas que luy conteray,
Nuly n'en sera abusé

LA CHAMBRIÈRE.

Tant vous estes fin et rusé.
Si n'eussiés poinct tant amusé
Vostre ventre contre le myen,
Ie pense que n'y eust eu rien,
Et maintenant ie suys destruicte.

LE BADIN.

Ie m'y en voys toute la suicte,
Ie te suply ne pleure plus.
Voilà mon compere à son hus,
Compter ie luy voy mon affaire.
Honneur, Dieu vous gard. mon compere.
Dictes, comment vous portés vous?

LE MEDECIN entre.

Il m'est bien, graces à Dieu le pere,

LE BADIN.

Honneur! Dieu vous gard, mon compere.

LE MEDECIN.

Es-tu pour lors en ce repere?
Qui te meust de venir cheulx nous?

LE BADIN.

Honneur! Dieu vous gard, mon compere,
Dictes, comment vous portés vous?
Sy secouru ne suys de vous,
Diffamé suys à tout iamais.

LE MEDECIN.

Dy moy les causes?

LE BADIN.

Voiere : mais
Y faut tenir cela secret.

LE MEDECIN.

Ton heritage par decret
Est-il passé?

LE BADIN.

Nennin, nennin.

LE MEDECIN.

As-tu sur le corps vn venin
Qui cause à ton cœur douleance?

LE BADIN.

Non, non : i'ay bien d'aultre alegeance
Que ie cherche auoir de toy.

LE MEDECIN.

Et quesse? subit dy le moy.
As-tu nauré aucun à mort?

LE BADIN.

Par la mort Dieu de Montfort
Ie te diray la verité.
Vn iour fut que ie fus tenté
Sans viser à gaigne ne perte,
Lors ie vins trouuer Malaperte,
La chambriere de ma femme :
En me iouant, par Nostre Dame,
Je lui ay forgé vn enfant.

LE MEDECIN.

Il est forgé.

LE BADIN.

Il est tout grand,
Elle est panchue comme vne vache;

Sy de par toy ie n'ay relache,
Tous mes plaisirs sont desconfis.

LE MEDECIN.

Quel iour fusse que tu luy fis?
Dis lay, que i'en soys bien asseur.

LE BADIN.

Se iour, i'estois tout en sueur;
Il estoit dimanche ou lundy.

LE MEDECIN.

Vn homme me semble estourdy
D'aler briser son mariage.

LE BADIN.

Ma femme estoit en pelerinage,
Plus ie n'en pouuois endurer.

LE MEDECIN.

Cela est à considerer.

LE BADIN.

Secourez moy de vostre grace.

LE MEDECIN.

Mais qu'el reueigne, et qu'el' t'embrasse
Ainsi comme vne Pelerine,
Incontinent la poueterine

Tu criras et aussi le ventre,
Faignant que ton cœur en pleur entre,
En te chaboulant comme vn veau.
Lors te feras faire ton eau.
Qu'el m'aportera, et sans fable
Ie me montrerai tant afable
Que tu feras se que vouldras.

LE BADIN.

Nous burons gros comme le bras
Se vne fois i'en suis deliuré.

LE MEDECIN.

Va t'en et ne sois pas yvré,
Aultrement seroys miserable.

LE BADIN.

Ie criray comme le Deable;
Compere, adieu iusques au reuoir.

CRESPINETE.

Dieu mercy, tantost pouray veoir
Mon bon mary et ma mequine
Dieu veuille sçauoir quel' cuisine
Ilz ont faict à la bien venue.

LA CHAMBRIÈRE.

Helas, ie suis fille perdue!
Mon maistre, voecy ma maistresse.

Diffamée suys sus ma vieillesse.
Au monde il n'y a mon pareil.

LE BADIN.

Ie luy brasse vn bel apareil.
Tay toy, ne pleure iamais iour;
Car tu voueras le plus fin tour
Iouer conques iamais vist femme.

CRESPINETE.

Dieu soyt ceans et Nostre Dame.
Dieu vous enuoyt ioye et soulas.

LA CHAMBRIÈRE.

C'est ma maistresse, par mon ame.

CRESPINETE.

Dieu soyt ceans et Nostre Dame.

LE BADIN.

Estes-vous ariuée, ma femme,
Vostre corps est-il poinct bien las?

CRESPINETE.

Dieu soyt ceans et Nostre Dame,
Dieu vous envoyt ioye et soulas.

LA CHAMBRIÈRE.

Ma maistresse siechés vous bas.
Que votre corps se repose.

CRESPINETE.

Et vous, estes-vous dispose
De sancté, depuys ma departye?

LE BADIN.

Et ma tres loyable partye
Bien soyés venue en ce lieu.
Or sa, monstré moy, de par Dieu,
Que c'est que m'aués aporté.

CRESPINETE.

Ie n'ay à vous rien transporté.
Voecy pour vous.

LE BADIN.

Quoy! des images :
Et que voecy de beaulx bagages;
Et acolés moy fermement,
Mere de Dieu!

CRESPINETE.

Du firmament!
Qu'esse là qui vous vient de prendre?

LA CHAMBRIÈRE.

C'est la mort qui le vient surprendre.
Soudain que on ayt du vin aigre.

CRESPINETE.

Que ce couroult me sera aigre,
Mon amy, estes-vous passé?

LA CHAMBRIÈRE.

C'est faict : voye le là trespassé.
Il est aussi royde cun ais.

CRESPINETE.

Hélas! monseigneur sainct Seruais
Luy renuoye sa parole brefue.

LE BADIN.

Madame sainte Geuneuiefue,
Sainct Blaise, sainct Roq, sainct Hubert,
Sainct Michel et sainct Tyteuert,
Me veuille ayder en se passage.

CRESPINETE.

Mon amy, vous n'estes pas sage.
Pensés que Dieu vous a formé,
Et de son sang bien reformé,
Et faict en sa propre semblance.

LE BADIN.

Et vertu de moy, Dieu! la panche,
Et le ventre, bieu! que feray ge!

Ma femme, et ma mye, mourai ge
En ce lieu, sans estre guary?

CRESPINETE.

Le cœur de moy est si mary
Que ie ne sçay que ie doy fere.
Malaperte, faictes luy faire
Son eau dedans ceste fiole,
Et ainsi cun oyseau qui volle,
G'iray sçauoir qu'on me dira
A ce point, on remedira
A ceste douleur sy expresse.

LE BADIN.

Et que ie souffre de detresse,
Le ventre! la panche! les rains!
Ie cry mercy à mes parains,
A mon pere et à ma mere.

LA CHAMBRIÈRE.

Courage! encor vous faut il faire
Eau pour porter au medecin.

CRESPINETE.

Helas! quel merveilleux brasin
Nuict et iour le pauure homme endure.

LE BADIN.

Pour Dieu portés à l'aduenture
Mon vrine à mon compere.
Dictes luy que plus ie n'espoyre
Que la mort du Dieu de nature.

CRESPINETE.

O mon Seigneur! la creasture,
Plus ne la voueray viuante.

LE BADIN.

Est-el' partye?

LA CHAMBRIÈRE.

Ouy.

LE BADIN.

A! ie m'en vante,
Que nous rirons plusieurs foys.

LA CHAMBRIÈRE.

Vous estes des rusés le choys,
Tant en finesse qu'en malice.

LE BADIN.

Taisés vous, taisés, orelle lisse,
De bref entendrés ma sentence.

CRESPINETE.

Compere, le dieu Clemence

Vous veuile garder de fortune.
I'ay vne douleur oportune
Qui me tourmente en mon esprit.

LE MEDECIN.

Ie vous donray en bref escrit
Recepisse, laissés moy faire.
Baillés moy vostre eau.

CRESPINETE.

A! mon compere,
C'est l'eau d'Oudin, mon bon espoulx,
Au Jesus! Jesus!

LE MEDECIN.

Taisés vous :
Ce iour le mectray hors de peine.
Par la benoiste Madeleine!
Ma comere, voicy grand chose!

CRESPINETE.

Vray Dieu! et quesse?

LE MEDECIN.

Dire ne l'ose

CRESPINETE.

Et, mon amy, dictes le moy

LE MEDECIN.

Ma comere, par le vray Roy,
Puisqu'il fault que ie le vous dye.
Cestuy qui porte maladye
Est enchainct d'vn enfant tout vif.

CRESPINETE.

Nostre Dame!

LE MEDECIN.

Par le Dieu vif,
La chose est toute veritable.

CRESPINETE.

Et non est : à l'heure du Deable
Qui lui a faict?

LE MEDECIN.

Se auės vous faict;
Car quand vous fustes ariuée
Du voyage où estiés allée,
Vous l'acolites,
Et à l'eure le resiouites
Si tres auant,
Qu'alors proceda vn enfant.

CRESPINETE.

Vray Dieu! i'ey tort
Et Nostre Dame de Montfort,

Sainct Seruais, pardonnés le moy.

LE MEDECIN.

Pacience : ie vous diray
Comment vostre honneur garderés.

CRESPINETE.

Helas! comment?

LE MEDECIN.

Vous lui dirés
Qu'i tienne fason et maniere
Qu'i couche auec la chambriere
De vostre hostel, s'il est possible.

CRESPINETE.

Helas! el' n'en vouldra rien faire,
L'engoisse luy sera possible.

LE MEDECIN.

Promectés luy tout le possible
Afin qu'elle se laisse faire.

CRESPINETE.

A Dieu, compere.

LE MEDECIN.

A Dieu, comere, adieu, ma mye.

LE BADIN.

Et le ventre! Vierge Marie!
Que feray ge! doulx Iesuschrist.

Ie ne croys poinct que l'entechrist
Ne soit dans mon ventre bendé.

CRESPINETE.

Ne vous est il poinct amendé?

LA CHAMBRIÈRE.

Il luy empire tous les iours.

CRESPINETE.

Qu'en secret ie parles à vous.

LA CHAMBRIÈRE.

Ouy, du bon cœur, ma metresse.

CRESPINETE.

Quant est à moy de ma richesse,
Et des biens que Dieu m'a donnés,
A toy seront habandonnés.
Se tu me veulx faire vn seruice.

LA CHAMBRIÈRE.

Il n'est plaisir qui ne vous fisse.
Ma chere dame, par ma foy.

CRESPINETE.

Que ton maistre couche auec toy
Deulx ou trois heures seulement.

LA CHAMBRIÈRE.

Certes, de cela seulement;
Iamais ie ne seroys d'acord.

CRESPINETE.

Vrayment ie te faictz cest accord,
Que sy tu me faictz ce seruice,
Ne doubte pas que tu perisse
En ton viuant, ie t'en asseure.

LA CHAMBRIÈRE.

Comment, ie feroys vne iniure
Entierement à mes amys?

CRESPINETE.

Tu os ce que ie t'ay promis :
Pren du bien à mon aduis
Pendant le bien qui te vient.

LA CHAMBRIÈRE.

Mere de Iesus, sy conuient,
Ma maistresse, que ie soys grosse,
Au moins vous en erés l'endosse.

CRESPINETE.

L'endosse, a ! n'en faictz doubte :
S'il est humain qui te deboute.
Croit qu'on luy fera sembler bon.
Allons par accord voir le bon

Oudinet et le secourir,
Et puys vous lerés vous mourir.
Comment se porte le courage?

LE BADIN.

Ie ne croy pas que ie n'arage,
I'ey le ventre en Deable fouré.

CRESPINETE.

Vostre compere a labouré
A ceste vrine qu'auiés faicte.

LE BADIN.

A vous faict lire la recepte,
Quesse qu'il a naré dedans?

CRESPINETE.

Y vous fauldra coucher à dens
Dessus le ventre à Malaperte;
Aussi la pauure fille honneste
Aura s'il luy plaist pacience.

LA CHAMBRIÈRE.

Helas! fault-il que ie comence
A faire ce qu'onques ne fis.

LE BADIN.

Ne doubtes pas que tes profis
Ne te valent vn gros argent.

CRESPINETE.

De vous coucher soyés diligent,
Ie m'en voys prier Dieu pour vous.

LE BADIN.

Adieu, ma femme.

LA CHAMBRIÈRE.

Nous lairés-vous?

CRESPINETE.

Oui, le troisieme n'y vault rien.

LE BADIN.

Mamye, quant reuiendrés-vous?
Adieu, ma femme.

LA CHAMBRIÈRE.

Nous lairés-vous?

CRESPINETE.

Gardés le secret entre vous,
Fille, ie vous feray du bien.

LE BADIN.

Adieu, ma femme.

LA CHAMBRIÈRE.

Nous lairés-vous?

CRESPINETE.

Oui : le troisieme n'y vault rien.

LE BADIN.

Pour conclusion, ie soutien
Qui n'est finesse qu'on ne face,
Mais qu'on ayt grace et maintien,
Sans muer couleur en la face.
Ie suplys Iesus de sa grace
Que nous decepuons l'anemy
Qui est sy remply de falace,
Que nul ne pregne en luy ennuy.
En prenant congé de ce lieu,
Vne chanson pour dire adieu.

CHANSON NOVVELLE

Amour m'a fait voir ma belle,
Où i'ai prins tous mes esbats,
Mon cher Adon, disoit-elle,
Suportez vous sur vos bras :
Hé vous me foulez, hé vous me
foulez, hé vous me foulez
Le ventre.

Vne ieune Damoiselle
Vn compagnon embrassoit,
Tandis qu'il estoit sur elle.
Sans cesse elle luy disoit,
Hé vous.

Sur vne fille de chambre
Ie trauaillois tout vestu,
Qui disoit mon ventre est d'ambre.
Il tirera ton festu.
Hé vous.

I'estois lors bien à mon aise
Si personne ne m'eust veu,
Car i'amortissois ma braise.
Mais vn bruit est suruenu.
Hé vous.

Ceste belle tauerniere,
On sçait bien ce qu'il luy faut,
En luy serrant le derriere
Ne deuoit crier si haut :
Hé vous.

Vous ieunes hommes habilles.
Il vous faut approprier
Auecques ces ieunes filles,
Les empeschant de crier :
Hé vous me foulez, hé vous me
foulez, hé vous me foulez
Le ventre.

FIN.

LA FARCE
DE LA QUERELLE
DE
GAULTIER-GARGUILLE
& de Perrine sa femme

Auec la sentence de separation entre eux rendue.



A VAVGIRARD,
Par a e i o u,
A l'enseigne des trois raues.



LA QUERELLE

de Gaultier-Garguille, & de Perrine, auec la sentence de separation entr'eux rendue.

Comme il n'y a rien de si chatouilleux au bas du ventre d'vne femme, ny qui puisse mieux luy faire fretiller les mentibulles de la matrice qu'vn demy pied de la vive resemblance du Laboureur de nature, de mesme Gaultier-Garguille, homme de respect, *In vtroque iure, scilicet*, d'yurognerie, de gausserie, *et sic de cœteris*, n'ayant plus pour obiect ny pour rebut qu'vn demy grain

d'honneur dans l'antichambre de sa conscience, considerant que la fortune des Putains est semblable aux exhalaisons de la terre qui s'aneantisent par les moindres rosées, enfin touché de ce vif esperon, voyant que Perine sa femme n'aquestait rien en son mestier que des heritages, dont les lots et ventes se payoient aux chirurgiens, et qu'au bout de l'an il ne se trouuoit au poulailler que bestes à fourage, comme Poulains, Foüaines, et autres dont la nourriture enuoye son possesseur à l'hospital, il fut resolu de luy faire vne leçon en trempant ses soupes, portant ces mots, Ma mie, ma fille, Perine, foi de Corporal ie suis homme d'honneur, ie suis le dernier et le premier fils de Putain de ma race, vous estes du mestier il y a plus de trois sepmaines, vous sçauez que i'en ay le courage offencé iusques au creué, croyez moy ie vous en prie, i'ayme mieux accroistre l'ordinaire de demy septier de citre, que de plus vous voir ainsi roder tantost d'vn costé, tantost de l'autre, vous sçauez quel proffit vous auez eu chez mon compere Bona-

uenture, vous sçauez quel honneur i'ay receu depuis que vous couchastes chez le Borgne, la Balaffrée vous dit bien ce qui en estoit. la petite Gasconne n'auoit garde (veu l'amitié qu'elle me portait) de vous retirer en son logis : pour le marchand elle est trop fine de par le diable, pour laisser culter plus haut d'vne heure en sa chambre, si cestoit Oliue à la verité partant que son drolle en eust iusques au gozier. elle aymeroit mieux rompre la table, affin que l'on fist la collation sur la couchette : vous voyez ma fille comme ie cognois toutes ces personnes là, hé! de par Dieu, ie sçay bien qu'en vaut l'aulne, en l'année mil six cens treize, pour auoir descouché d'auprès de vos costés, ie m'en allay au logis de la Culotte où ie fis vne merueilleuse rencontre. Premierement i'y trouuay le mari qui faisoit assés de l'entendu pour vn maquereau, il se rondinoit, il fertilloit dessus son lict, il n'auoit point d'esgard à ma qualité, il se grattoit tousiours pour se faire rire, et à la fin quand il eust consideré les traits de mon visage par les plis de mon haut de chausse. il

commença de dire à vne Damoiselle coiffée de nuict, retirés vous auec Monsieur, ce qu'entendant et ne desirant de perdre temps, ie l'empoignay et la conduits en vne Garderobe, où il y auoit plus de poux, de puces et de punaises, qu'il n'y a de iours en l'an.

Ie croy, ma fille, quand vous sortez de ceans pour aller coucher en ville, que vous n'auez gueres de plaisir dauantage : car si d'vn costé vous remuez le cul (ainsi que si vous y auiez vn plein pannier de fourmis) d'autre ce vous est vn grand mescontentement d'estre attaquée deuant, derriere, dessus, dessous, à droite, à gauche, et au hazard encores du guet..

Ces remonstrances, Perrine, sont maritales, i'ay plus de deux heures d'aage que vous, cedez à la vieillesse et au respect que vous me debuez : ce n'est point que ie sois ialoux que vous passiez le temps ioyeusement, mais il me desplaist de vous voir tantost vne entrape icy, vne melaudie là, et subiette enfin aux *Fratres de l'Espature*, et en outre de ce qu'on me salue auec deux doigts, comme si ie portois vne aigrette à double branche.

P. Mercy Dieu, vieil Cornard, est-il temps de fermer la porte quand les cheuaux sont eschappez. Le premier iour de nos nopces, quand ie te demanday conseil, comment ie debuois me gouuerner, tu me dis, à ma volonté, et maintenant tu me renuoye de Cayphe à Pilate, tu me conte des fagots pour des cotrets : Va, va, de par le Diable, va t'en au vin, tandis que ie mangeray mon potage, tout ce que tu me contes, vois-tu, passe par vne oreille et sort par l'autre. Si ces vieux courtiers d'amour (dont tu me parles) ne sont point de mes amis, i'ay ma commere Dorizy, aux Marests du Temple, qui ne s'enqueste de rien, elle tient logis pour les filles à part, et quand elle en cognoist quelqu'vne qui a le cœur doux comme vne liure de beurre de Vanue, elle luy faict du plaisir et de la courtoisie : d'autre part, si elle n'auoit besoin que de mon ouurage et qu'elle eust trop de moissonneuses, Madame de la Croix ne faut ne manque.

Gaut.-Garg. Foy de Corporal, tu es vne grande sotte. Ie voy bien que tu abuses bien

de ma bonté. Hé de par Dieu, si ie t'ay lasché la bride sur le col, ce n'estoit point pour te faire dire la femme de Gautier-Garguille, c'estoit seulement pour te faire rafraischir le sang.

P. Vrayment tu me la baille belle, vois-tu, Gautier-Garguille, depuis qu'vne fille ou vne femme a laissé aller le chat au fromage, il n'y a moyen de retenir la pelure.

Gaut.-Garg. Comment, Perrine, tu veux donc estre tousiours putain?

P. Puisque ie ne sçay point de meilleur mestier, ie suis d'aduis de m'y tenir; car au changement (comme l'on m'a dict) on ne gaigne guere d'ordinaire; demandés ce qui en est à ceste petite noire du quartier des Carmeaux, qui fit venir ses mois sur vne botte de foin à deux lieues d'icy, ie m'asseure qu'elle dira que le goust en est bon.

Gaut.-Garg. Ie sçay bien, Perrine, qu'elle est assez effrontée pour m'asseurer que la liberté est requise aux filles, mais néantmoins sa mere s'en plaint fort.

P. Tu te plains aussi de moy, et si ie ne

m'en soucie gueres, car il y a plus d'apparence à luy faire manger du pain bis, qu'à moy de faire boire de l'eau.

Gaut.-Garg. Ce n'est pas de cela que ie parle; ie dis, en vn mot, que ie veux et entens que tu sois d'oresnauant femme de bien.

P. Pauure Badin, tous les commencemens sont rudes, et qui plus est, ie ne veux iamais changer.

Sur cela Gautier-Garguille enfla la gibeciere de son courroux, et soupçonnant que Perrine, pendant cest entretien, luy auroit ioué quelque tour de Gonin, il ietta, pot, plats, potages et escuelles sur le plancher, cassa les verres, et print vn baston pour la frotter; à quoy il eut longuement travaillé, sans la Renaud qui mist la teste à la fenestre, et qui en mesme temps vint au secours, portant un pistolet tout amorcé, dont un Gentilhomme fut blessé pour lors.

C'estoit un grand creue-cœur à Perrine de se veoir ainsi traitter, apres un si longtemps qu'elle fréquentoit le bordel sous les auspices de son mary : aussi, ne voulant permettre

qu'un tel affront tint lieu de Loy, pour ceux qui consentent d'ordinaire la desbauche de leurs femmes, elle fit assembler les plus fameuses au fait de culetage, leur conta et raconta leurs différens, et sa resolution la portant du tout au divorce, elle les embroucha avec tant d'animosité que quand il fut question de comparoir deuant le Iuge, le pauvre Gautier-Garguille demeura auec vn pied de nez et deux et demy de cornes. Tellement qu'apres toutes leurs remonstrances de part et d'autre, interrogatoires secrettes à ce subiect, recollemens et confrontations des tesmoins produits de la part de Perrine, conclusions par elle fournies, deffenses au contraire de Gautier-Garguille, et le tout veu et considéré : il fut dit, attendu l'vsage, longue iouissance et droits de seruitudes prescripts, pour les bons et agréables seruices rendus à quelques desbauchez Citoyens de la République, joinct la licence presqu'immemoriale, concedée gratuitement par Gautier-Garguille à Perrine sa femme, ladite Perrine jouyra plainement et paisiblement des fruicts, reuenus et esmo-

lumens de son deuant, sans qu'aucun la puisse inquieter par cy apres, à peine de l'amende tant en demandant qu'en defendant. Defendons audit Gaultier-Garguille de la hanter ny frequenter, si ce n'est auec tout respect et obéissance, comme de valet à maistre. Et pour l'impudence et les excez par luy commis, l'auons separé et separons d'avec ladite Perrine sa femme, de corps et de biens comme incapable d'entretenir le faict de conardise : et outre l'auons condamné ès despens de la presente instance. Ce qui fut prononcé et publié le 1. iour d'Aoust dernier, tandis que le Sauetiers prenoient leur bouillon.

FIN.

NOVVELLE
MORALITÉ
D'VNE
PAVVRE FILLE VILLAGEOISE
laquelle ayma mieux auoir
la teste couppée par son
pere, que d'estre violée
par son Seigneur.

Faicte à la louange et honneur des chastes et honnestes filles.

A QUATRE PERSONNAGES.



A PARIS.
Chez Simon Caluarin, rue S. Jacques,
à la rose blanche couronnée.



NOVVELLE MORALITÉ

D'VNE

PAVVRE FILLE VILLAGEOISE

laquelle ayma mieux auoir la teste couppée par son pere, que d'estre violée par son Seigneur.

A quatre Personnages.

LE PERE.	LE SEIGNEUR.
LA FILLE.	LE VALET.

LE PERE commence.

Ma fille!

LA FILLE.

Que vous plaist, mon pere?

LE PERE.

Que fais-tu?

LA FILLE.

Ie cuis le potage.

LE PERE.

Ha! Dieu ait l'ame de ta mere.
Ma fille!

LA FILLE.

Que vous plaist, mon pere?

LE PERE.

Ne m'est-ce pas douleur amere
Que mort m'a deffait mon mesnage.
Ma fille!

LA FILLE.

Que vous plaist, mon pere?

LE PERE.

Que fais-tu?

LA FILLE.

Ie cuis le potage.

LE PERE.

Mort infidelle, lien de rage,
Qui te meut d'estre si hardie
De moy auoir osté l'image

De mon espouse et chere amie :
Mort detestable et fort haïe,
Ton rude dard m'a fait grand tort
Quand m'a rauy ma compagnie.

LA FILLE.

Pere, cessez ce desconfort,
Ne vous plaignez tant de la mort.

LE PERE.

Fille, mort n'est point droicturiere,

LA FILLE.

A elle est le foible et le fort.

LE PERE.

Si est : mais quant ceste archere
Trait sur vne personne chere
Deuant fin d'aage naturel,
Mourir le fait et mettre en biere,
A tort sans pouuoir faire appel.

LA FILLE.

Ie concede assez qu'il soit tel :
Mais la mort assault genre humain,
Et occit de son dard mortel
Tant le gentil que le vilain.
Nul n'est huy seur d'estre demain.

Pourtant, mon pere et mon facteur,
Seruir ie vous veux pour certain
Tant qu'il plaira au Createur.

LE PERE.

Fille, tu m'esiouys le cueur
Quand i'entends ta douce loquence.
Ta bonté passe ma douleur,
Tu restaures mon impuissance.
Dieu triumphant en digne essence,
Soit de nous hautement loué,
Quand il nous donne la sçience
De patience en pauureté.

LA FILLE.

Pauureté en cueur prinse en gré
Est au bon Dieu tant aggreable
Pauureté est le seul degré
De haute gloire inenarrable :
La puissance inestimable
Nous doint en pauureté regner,
Si bien qn'en ioye perdurable
Soyons receuz au deffiner.

LA FILLE.

Mon pere, il est temps de disner.
Vous plaist-il ceste buche fendre

Affin que mieux puisse haster
Le feu que ie ne puis esprendre.

LE PERE.

Ie m'envoys ma cognée prendre,
Et mes coingz approche les ça.
De fendre ne me faut apprendre.

LA FILLE.

Tenez, mon pere, voy les là

LE PERE.

Par le sens que Dieu me donna,
Quelle buschaille! qu'elle est dure!
Fille, mamye, entendez ça,
Car vous estes ma nourriture :
Ma vie me seroit trop dure
Si vous me laissiez, mon enfant.

LA FILLE.

Ie contreuiendrois à nature
De vous laisser en mon viuant.
Non, non, i'ay le cueur desirant
Seruir soubz vostre discipline.
Mon pere, ie le dis pourtant
Que l'enfant qui bien s'enracine,
Son propre sens le morigine
Tant naturel comme l'acquis.

N'ay-ie donc droit se determine
D'estre auecques vous comme ie dis.

LE PERE.

Louange à Dieu de Paradis
Soit de tous les biens qu'il m'enuoye.

LE SEIGNEUR.

Mon valet, ay-ie beaux habis?
Qu'en dit-on quand ie vas par voye?

LE VALET.

On dit que d'icy en Sauoie
N'y en a point vn aussi net,
Soit en ville ou soit en voye.

LE SEIGNEUR.

Ha! que tu es un bon valet.
Pourtant te veux dire mon fait :
Ie sens amoureuse ieunesse
Qui m'a nauré d'vn soudain trait,
Pretendant de ujure en liesse,
Et puisqu'il plaist à sa noblesse
Qu'amoureux soye, ie l'accorde :
Se tu sçais fille ne princesse,
Pour m'esbastre, si la recorde.

LE VALET.

I'en sçay vne où beauté s'accorde;
Mais bonté la tient en sa riue.

Son chaste cueur homme n'abborde,
Trop est à honneur ententiue.

LE SEIGNEUR.

Plaise à Amour que i'y arrive,
Par ma foy i'en suis ià feru :
Qui est-elle? qu'on la poursuyue.

LE VALET.

La fille au pauure Groux-Moulu,
Esglentine au beau corps menu,
La plus belle qu'on peut requerre.

LE SEIGNEUR.

Son pere est à moy tenu,
C'est vn des hommes de ma terre
Et mon subiect. Va tost t'enquerre
Si d'elle on pourroit fixer :
Dy luy s'elle vient en ma serre,
Qu'apres la feray marier
Si bien, qu'elle pourra porter
Sainture d'or, robbe fourrée,
Et tousiours grand estat mener.

LE VALET.

De moy sera bien escroullée
Vous en aurez vne accollée
Se ie ne faulx à bien blandir.

LE PERE.

Ha! a! i'ay l'eschine lassée
De ceste buche en deux partiı.

LE VALET.

Belle, où tous biens sont sans partir,
Dieu vous doint ioye souueraine.

LA FILLE.

D'honneur ne puissiés departir.
Validire, qui vous ameine?

LE VALET.

Gracieuse gente et humaine,
Salut vous fais pour mon Seigneur :
Car vostre amour tant le pourmeine
Qu'exprimer ne puis sa douleur.

LA FILLE.

Sa douleur! Divin Redempteur,
A il pour moi douleur ainsi?

LE VALET.

Ouy par ma foy, belle soeur,
Vostre beauté son cueur transi.

LA FILLE.

Femme n'y a pour luy icy.
N'en parlez plus, vous me tannez.

LE VALET.

Si de luy vous n'auez mercy
Sans coup ferir vous l'occirez.

LA FILLE.

Or s'il a froit, si le couurez :
Ie ne vous sçaurois plus que dire.

LE VALET.

Mieux vaut que vous vous moderez
Que si fierement l'esconduire.
On ne doit point pour vn peu d'yre
Perdre vn bien s'on le peut auoir.

LA FILLE.

Ha! c'est bien soufflé. Validire,
Vous me cuidez trop decepuoir ;
Mais pour vous dire tout le veoir,
I'entens assez bien vos attaintes.
Ie n'ay cure de vostre auoir :
Amour en fait deceuoir maintes.
Maintes en ont esté restraintes,
Lesquelles ont regné peu d'espace :
Car quand leurs couleurs sont estaintes,
Soudain sont mises hors de grace.

LE VALET.

Sur toutes belles l'outrepasse,
Monsieur ne m'a fait cy venir
Que pour vous honorer.

LA FILLE.

Passe
Touret, laisse le mentir.

LE VALET.

Au moins, pour faire vn plaisir
A Monseigneur qu'on doit aymer,
Venez vous en pour l'esiouyr
Deux motz (sans plus) à luy parler.

LA FILLE.

Escoutez, ie ne puis aller,
Par ma foy, mon amy, ie cloche :
Vne langue y pourriez user
Plus dure qu'vn batail de cloche.

LE VALET.

Il n'y a d'icy en Escosse
De respondre si aduisée.

LA FILLE.

L'archer qui tient l'arc mal encoche
Tire bien souuent sans visée.

LE VALET.

Vous vous estes trop diuisée,
Contre moy vos motz sont poignans.

LA FILLE.

Point ne veux estre rauisée,
Partez de moy, il en est temps.

LE VALET.

A Dieu, bien estes ieune dans.

LA FILLE.

A Dieu, plus fort qu'vne massue.

LE VALET.

Tirez, tirez, il est dedans,
Nous sommes bien, madame sue.

LE PERE.

Ma busche est presque fendue.

LE SEIGNEUR.

Que tu as long temps demouré.

LE VALET.

Si ay-ie ma peine perdue.

LE SEIGNEUR.

C'est assez mal labouré.

LE VALET.

Certes vous estes malheuré

LE SEIGNEUR.

Ces motz me donnent peu de ioye.

LE VALET.

Vostre congé est asseuré.

LE SEIGNEUR.

A quoy tient-il au moins qu'on l'oye.

LE VALET.

Elle est ceinte d'vne courroye,
Que pour cent mille marcz d'argent
N'en finiriez n'en champ n en voye.

LE SEIGNEUR.

Retourne y hastiuement,
Et luy dy tout pleinement,
Comment qu'il soit, que ie l'auray
Soit par force ou autrement.

LE VALET.

Tres volontiers ie le feray.

LE SEIGNEUR.

S'elle fait bruit, ie te diray,
Voyant refuser ma demande,
Vne autre voye t'addresseray,
A son pere me recommande,
Et luy dy que ie luy commande
Qu'il me convient auoir sa fille,

Ou vaillant vne vieille mande
Ne luy restera, par sainct Gille.

LE VALET.

Mais s'il me donnoit de l'estrille
Qui s'appelle le boys au dos?

LE SEIGNEUR.

Pendu seroit à hart de tille,
Ou bruslé entre cent fagotz.

LE VALET.

Sainct-Iean ! voicy de beaux ergotz,
Bien, i'y reuois encor vn coup.

LE SEIGNEUR.

S'on te refuse, tranche propos,
Car longue attente m'ennuye trop.

LE PERE.

Ie suis aussi pauure que Iob,
Mais toutes fois i'ay suffisance,
Mon Dieu cy a des biens beaucoup
Plus qu'il n'en faut pour ma substance.
Puisque ma fille en patience
Me tient loyale compagnie,
I'espere honneste plaisance
Auoir tous les iours de ma vie.

LA FILLE.

Douce mere du fruit de vie
Regnant en gloire triumphante
Dessus la haute Gerarchie
Des Anges, où chascun d'eux chante
En vous louant, Vierge puissante,
Par les doux chants tres amoureux,
Preseruez vos pauures seruantes,
Par grace, de faitz vicieux.

LE VALET.

Fille au corps gent et gracieux,
Pour Dieu mercy, ne vous desplaise,
Ie vous reuiens vn mot ou deux
Dire, mais que bien il vous plaise.

LA FILLE.

Ie seroye par trop mauuaise,
Si ie ne vous pouuois ouyr,
Ce ne m'est aise, ne malaise.

LE VALET.

Maintenant vous en faut venir
Plus ne pouuez desobeyr,
Par ma foy, comment qu'il en soit.

LA FILLE.

Et qui y voudroit conuenir,
Où seroit qu'on se trouueroit?

LE VALET.

Ha! Monseigneur, si vous voudroit
Tenir en nuit en sa chambrette
Pour fournir l'amoureux exploict.

LA FILLE.

Allez à Dieu, l'aumosne est faicte.

LE VALET.

Esglentine, gente gorgette,
Rien n'y vaut vostre refuser,
Venez devant ains qu'on vous traicte
Par force ou par rude parler.

LA FILLE.

Me cuydez vous ainsi mener :
C'est trop haut compte sans rabatre,
Ie me feray devant tuer.

LE VALET.

Par Sainct-Mort, vous vous ferez batre.

LA FILLE.

Telz motz ne me peuuent abbatre.

LE VALET.

Vostre excusance n'y vaut riens.

LA FILLE.

Si mon pere vous oyt debattre,
Vous auriez l'office Damiens.

LE VALET.

Voulez vous perdre tant de biens
Que Monseigneur vous fait promettre?
Pensez y.

LA FILLE.

Ce n'est que fiens
Des biens mondains ce dit la Lettre.
Pour eux ne veux péché commettre.
Fol est qui à eux trop s'attend.

LE VALET.

Certes, fille, s'il vous plaist estre
Amye à celuy qui attend,
Vous aurez or, argent content,
Habitz fourrez, ioyaux, ceincture,
Pour vous marier richement.

LA FILLE.

Ce seroit tresbelle parure;
Mais mon corps ne serait qu'ordure.



LE VALET.

Escoutez ce que ie diray.

LA FILLE.

Ie vous dy à plate cousture
Que pour mourir rien n'en feray.

LE VALET.

Par force donc ie vous auray.

LA FILLE.

Pere, venez moy secourir!

LE PERE.

Ha! faux loudier, ie te tueray :
Mais qui t'a faict tant enhardir?

LE VALET.

Vous me faictes le sang bouillir,
Ie suis au Seigneur de la ville.

LE PERE.

Mais qui te faict icy venir?

LE VALET.

Vous me faictes le sang bouillir.

LE PERE.

Ie te feray d'icy partir,
Que veux tu à ma fille? dy le.

LE VALET.

Vous me faictes le sang bouillir,
Ie suis au Seigneur de la ville,
Son messager le plus habile,
Regardez à qui vous iouez.

LA FILLE.

Il en est assez de sa stille.
Pour Dieu ne luy touchez.
Vous en seriez enfin tuez,
Et moy à honte diffamée :
Mais ce qu'il veut luy demandez.

LE PERE.

Tres volontiers, ma bien aymée,
Vien ça : (à peu que ne maugrée,)
Mais que viens tu icy querir?

LE VALET.

Vostre fille tant desirée
Pour Monseigneur viens requerir
Son amour le fera mourir.

LE PERE.

La veut-il prendre en mariage?

LE VALET.

Nenny : mais c'est pour s'en seruir.

LE PERE.

I'entends, auoir son pucellage.

LE VALET.

Voylà le poinct : mais heritage
Luy donnera, et beaux habis,
Tous les ans aura dauantage
Deux cens liures de parisis.

LE PERE.

I'ayme mieux que mourions chetifz :
Il n'est auoir qui vaille honneur :
Qu'en dis-tu fille?

LA FILLE.

Que i'en dis?
Foi que doy à Nostre Seigneur
Iesus-Christ, ie le dis de cueur,
Mieux aymeroye estre bruslée.

LE PERE.

Dieu te tienne en ceste valeur,
Plustost voir la teste couppée,
Que ta bonté fust diffamée
De si vile immundicité.

LA FILLE.

Point ne veux estre abandonnée
D'endurer impudicité.
Ne la chair par sa fragilité,
Ne promesse, ne courtoisie
Ne m'osteront la chasteté.
Fy? serois-ie en si bas lieu mise?
Nenny : pour tout l'or de Venise,
A Dieu le prometz de ma foy.

LE VALET.

Vous n'entendez point la deuise,
Pauure sotte, à ce que ie voy.

LE PERE.

Validire, sçauez-vous quoy
Cuidez? pensez desloger,
Ou vous en aurez, par ma foy,
Se ie vois ma cognée charger.

LE VALET.

Icy plus ie ne veux songer,
Maudit soit qui plus y sera.

LE PERE.

Voyez, fille, quel messager.

LA FILLE.

Ie croy que plus ne reuiendra.

LE VALET.

Par le sang que Dieu me donna,
Le Groux-Moulu est tout desué.

LE SEIGNEUR.

Or ça, mon valet, comment va?
Tu me semble fort eschauffé.

LE VALET.

A peu que n'ay esté tué.

LE SEIGNEUR.

Tué! Nostre Dame! et de qui?

LE VALET.

Du Groux-Moulu où i'ay esté
Tirant sa fille m'a ouy.

LE SEIGNEUR.

Comment! n'a el' point obey?

LE VALET.

Pas ne l'aurez de vostre vie.

LE SEIGNEUR.

Non : de par Dieu? à qui tient-il?

LE VALET.

A sa bonté qui y obuie,
Et son pere qui la chastie,
Et m'a dit vn mot absolu,

Que ie mourray de sa cognée,
S'il m'y trouue plus : mot conclu.

LE SEIGNEUR.

Comment! ce vilain malostru,
Lui faut-il mon vouloir briser?
Tien, prens ce vouge esmoulu,
Ie porteray mon branc d'acier;
Foy que ie doy à Sainct Richier,
Il aura des coups plus de cent.

LE VALET.

Ie me veux bien de luy venger.
Monseigneur, allons maintenant.

LE SEIGNEUR.

Vilain de rude entendement,
Qui te meut d'estre si hardy
D'offenser mon commandement?

LE VALET.

Vilain de rude entendement,

LE SEIGNEUR.

Batu seras presentement. *Tien.*

LE VALET.

Ta cognée n'est pas icy.

LE SEIGNEUR.

Vilain de rude entendement.
Qui te meut d'estre si hardy?

LE PERE.

Ha! Monseigneur, pour Dieu, mercy!

LE SEIGNEUR.

Mercy! coquin, vous y mourrez,
De coups aurez le corps noircy.

LA FILLE.

Ha! Monseigneur, pour Dieu, mercy!

LE SEIGNEUR.

Par Bieu vous en aurez aussi,
Fausse garce, ou vous passerez.

LE PERE.

Hé! Monseigneur, pour Dieu, mercy!

LE SEIGNEUR.

Mercy! coquin, vous y mourrez.

LE PERE.

Mon cher Sire, vous me tuez.

LE SEIGNEUR.

I'emmeneray ta fille, par bieu.

LE PERE.

Tout votre plaisir en ferez.
Où force regne, droict n'a lieu.

LA FILLE.

O Iesus-Christ, souuerain Dieu
De pitié et misericorde,
Ie te supplie en ce bas lieu
Mon pere à Monseigneur accorde.

LE SEIGNEUR.

Liée seras d'vne corde,
Se ne t'en viens en ma maison.

LA FILLE.

Helas! faut-il que ie l'accorde.

LE VALET.

Liée seras d'vne corde.

LE PERE.

Telle pitié nul ne recorde,
Droict va par force à reculon.

LE VALET.

Liée seras d'vne corde
Se ne viens en nostre maison.

LE SEIGNEUR.

Venir il vous faut à raison,
Sus tout sera vostre proffit.

LA FILLE.

Seigneur, ie vous requiers vn don,
Pour Dieu qu'il ne soit contredit.

LE SEIGNEUR.

Quel don?

LA FILLE.

Vne heure de respit.

LE SEIGNEUR.

Cela, et que vous peut-il faire?

LA FILLE.

Ie vueil à mon pere vn petit
En secret conter mon affaire.

LE SEIGNEUR.

Point ne vueil vostre gré deffaire,
Ie suis content de l'accorder;
Mais gardez d'enuers moy meffaire,

LA FILLE.

De cela ne vous faut douter,
Car ie suis contente d'aller
Apres là où il vous plaira.

LE SEIGNEUR.

Ie vous en croy bien sans iurer,
Car vostre proffit y sera.

LA FILLE.

Maudit soit qui vous en faudra,
Si ie ne meurs ie seray preste.

LE SEIGNEUR.

Il suffit : mon valet, vien ça,
Laisse luy faire son appreste.

LA FILLE.

Las ! de malheure fus-ie extraicte,
Pour venir à tel deshonneur.
O Mort ! et où est ta retraicte?
Viens tost m'oster de ce malheur.
Faut-il que ie perde ma fleur !
Faulce fortune, c'est par toy.
Faut-il par force de Seigneur
Mon corps estre mis en desroy?
O vray Dieu, dont vient cest effroy :
Helas ! c'est par toi, ma ieunesse.
Vien ça, beauté, or parle à moy,
Tu es cause de ma tristesse.
Gentillesse, où est ta noblesse?
Noblesse on te doit bien blasmer,
Quant par ton cruel effort blesse
Ce que noblesse doit garder.

LE PERE.

Ie sens mon cueur prest d'entamer
D'ouyr telz plaintz de mon enfant.

LA FILLE.

Las! mon pere, il m'en faut aller.

LE PERE.

O Mort! vient querre ce meschant.

LE SEIGNEUR.

Ne sçay pourquoy demoure tant
Esglentine à soy demonstrer,
Allons vn peu icy deuant,
Pres de l'hostel pour escouter
Qui la fait tant demourer.

LE VALET.

Monseigneur, à vostre plaisir.

LE SEIGNEUR.

Ie les oy fort haut deuiser.
Escoutons cy tout à loysir.

LE PERE.

Las! pourquoi ne puis-ie mourir
Quand voir me faut tel desraison
De mon propre enfant, souffrir
Qu'il me soit osté sans raison.

LA FILLE.

Pere, au partir de la maison,
Pour vous payer ma bien allée,
A genoux vous requiers vn don.

LE PERE.

Fille, vostre plaisir m'aggrée,
Vostre demande est accordée,
Demandez ce que aymez plus cher.

LA FILLE.

Tenez, mon pere, cest epée,
Et me venez le chef trancher :
Ie me vois cy agenouiller,
Ma mort vous pardonne humblement.

LE PERE.

Vous me faictes esmerueiller,
Chere fille. Par mon serment,
Dont me viendroit le hardiment,
Las! ma fille, de vous occire.

LA FILLE.

Pere, voicy la cause et comment
Le pouuez faire. Pour vous dire,
Mon vouloir tellement m'attire
A mourir que ie me tueray
Deuant qu'homme mortel me tire
Au faict qu'à force promis ay :
Or vous sçauez, et il est vray,

Si m'occis, c'est desesperance,
Dont à touiours me damneray :
Gardez moy de telle meschance.
Extraicte suis de vostre branche,
Vostre fille suis naturelle,
Vostre sang, donc a telle instance
Gardez moy de peine eternelle.

LE PERE.

Fut-il oncques parolle telle!
Qu'en pourroit-il sembler aux gens.
Helas! quel' angoisse mortelle
Me faict la douleur que ie sens.
Douleur plonge mon cueur dedans
Le puis de sa gouffre parfonde,
Dont i'ay peur de perdre le sens,
Ou que de deuil mort me confonde.

LA FILLE.

Pere, le texte où ie me fonde,
C'est que ie sois decollée.
Ie prie à Dieu qu'il me confonde,
Si ie souffre estre violée.
Par vous soit donc ma mort hastée,
Pour empescher ce faict infame;

Car si n'étois à mort naurée,
I'y perderois et corps et ame.

LE PERE.

Voicy bien rengreger ma flamme :
Qui me renforceroit nature,
Quand d'y penser le cueur me pasme.
Que ie misse à mort ma facture,
Mon cher enfant, ma geniture,
La chair de mon corps engendré,
Possible n'est à creature
Humaine. Tenez vostre espée :
Ceste chose tant déguisée,
Qu'elle surmonte le genre humain.

LA FILLE.

Si par vous, pere, suis damnée,
Ie proteste m'en plaindre à plain
Deuant le Iuge souuerain :
Car ie le dis de temps et d'heure,
Auant ie mourray de ma main
Qu'en mon honneur souffre blesseure.

LE PERE.

Mon cœur se rit et mon œil pleure,
D'vn costé deuil, de l'autre ioye.

Ta bonté en ioye m'asseure,
Mais griefue fin en deuil m'enuoye.
Par ma foy bien mourir voudroye,
Car de larmes l'œil me degoute,
Ie ne sçay comment l'occiroye :
Fille, ma chair en fremit toutte.

LE SEIGNEUR.

Ie suis icy pres à l'escoute,
Mais i'ay de ce que i'oy pitié.

LE PERE.

Pour vray en force n'a que doubte
Ie treuue petite amitié
En Monseigneur moins de moitié
Que n'ay creu, et veut emmener
Mon enfant par inimitié
Pour à honte la violer.

LA FILLE.

Pere, il est sur le retourner,
Hastez ma mort, ie vous en prie.
Ie ne puis mon ame sauluer,
Et souffrir qu'elle soit sallie
Du péché de la chair pourrie,
Qui enfin ne sera que cendre :

Ie me commande au filz Marie,
Frappez, ie vas le col estendre.

LE PERE.

Fortune ! que ne fais tu fendre
La terre pout moy engloutir,
Quand il conuient mon enfant tendre
De mes deux mains ainsi meurtrir.

LA FILLE.

Las ! vous me faictes trop languir,
Mon don requiers, qu'il soit tenu.

LE PERE.

Promis vous ay de l'accomplir,
Va, de par Dieu.

LE SEIGNEUR.

Que feras tu ?
Meschant ! tu en seras pendu.

LE PERE.

Ha ! mon bon Seigneur, ie suis mort.

LE SEIGNEUR.

Dont t'est ce conseil cy venu ?

LA FILLE.

Ha ! Monseigneur, vous auez tort,
Vous rengregez mon desconfort.

LE SEIGNEUR.

Pourquoy, mamye, que vous tay-ie?

LA FILLE.

Vous me voulez par vostre effort,
Violer mon pucellage,
Et il n'est point en mon courage
D'ainsi le pouuoir endurer :
I'ay requis en piteux langage
Mon pere de moy decoller.
Cher Seigneur, vous deuez garder
Vos subiectz par vostre prouesse,
Et vous me voulez diffamer
Pour vn peu de folle ieunesse :
Parquoy desconfort tant me blesse,
Que i'ayme mieux mon temps conclure,
Maintenant honneur et sagesse,
Qu'estre addonée à telle ordure.

LE SEIGNEUR.

O venerable creature!
Sur toutes bonnes la regente,
Ie renonce à ma folle cure,
Pardonnez moy, pucelle gente.
Leuez vous sus tost, excellente

En vertu, la source et fontaine,
De chasteté la fleur regnante
Est en vous d'odeur souueraine,
Ma fresle ieunesse humaine
En cherchoit defloration,
Mais vostre constance certaine
M'en faict auoir compassion.

Il prend vne couronne ou chappeau de fleurs, et luy met sur la teste, disant :

Or vous aurez pour decoration
De chasteté ceste noble couronne
Sur vostre chef, pour compensation
Treshautement icy vous en couronne

LE VALET.

Bien va à qui à bien s'addonne :
Pucellettes, regardez y.

LE SEIGNEUR.

En outre, mon vouloir ordonne
Vostre pere estre enrichy.
I'en fais mon maistre et mon amy.
De mes biens sera gouuerneur.
Plus ne feray que de par luy.

LE PERE.

Vostre mercy, mon cher Seigneur.

LE SEIGNEUR.

Mettez vous en habitz d'honneur,
Il affiert à vostre bonté.

LA FILLE.

De Dieu, mon iuge redempteur,
Vous soyez hautement bouté.

LE PERE.

Dieu tout puissant et redoubté,
Ie loue ta perfection,
Quand ie me voy de pauureté,
De Monseigneur, auec pardon,
Releué par singulier don.

LE SEIGNEUR.

Or, fille, par bonté paisible,
Vostre honneur merite guerdon.
Vostre chasteté inuincible
Font que d'autant qu'il m'est loisible
Vous affranchis de seruitude.

LA FILLE.

Monseigneur, tant qu'il m'est possible,
Ie mercie vostre Altitude.

LE PERE.

Prenez en gré la simple estude
De ces motz simplement touchez ;
La matiere est similitude
Pour bonnes filles, et sçachez
Si les motz ne sont bien couchez,
Nous prierons le doux Examen
Que nous soyons tous mieux logez
En Paradis. Dites Amen.

FIN

CHUTE
DE LA
MEDECINE
ET
CHIRURGIE

Ou le Monde revenu dans son premier Age.

Traduit du Chinois par le Bonze

LUC-ESIAB.



A EMELUOGNA.

La présente année
ooooooooo.



CHUTE DE LA MEDECINE

De tous les secrets que l'Art a mis au jour, depuis nombre de siècles, il n'en fut jamais de comparables à celui dont le célèbre Docteur Reihc-a-Top, Médecin du grand Luc-Ecus, vient d'enrichir le genre humain.

Si quelque chose sur la terre est cher à l'homme, c'est sans doute la durée de ses jours. Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à cet habile Chymiste qui nous a découvert le moyen de vivre trois cents ans, sans être sujets a aucunes infirmités; il ne faut que prendre le spécifique suivant, on en verra l'effet immanquable; il est fort aisé à faire.

Voici la recette, telle que nous l'a donnée cet homme admirable qui l'a rédigée lui-même.

Moi, L. F. Reihc-a-Top, Médecin du très-illustre, très-puissant et très-souverain Empereur Luc-Ecus, à présent régnant,

A tous ceux qui ont envie de conserver leur santé, et de reculer la mort.

Je viens de découvrir, par le secours de plusieurs Simples, l'Art de prolonger jusqu'à trois cents ans au moins la vie humaine ; et comme j'ai en vue le bien de tous les hommes, j'ai résolu de vous donner connaissance de mon secret, afin que vous l'enseigniez à tous ceux qui voudront le mettre en pratique, et, pour que vous soyez sûr de ce que j'avance, je joins à la suite de ma Recette les noms et signatures des plus fameux Médecins de divers Royaumes où l'on en a déjà fait l'essai et les louanges.

SECRET.

Les noms des Drogues sont en différentes langues, mais on en trouvera la traduction à la fin.

Prenez Essius-ed-Norte, *un gros,* croquez-le sous la dent pour en connaître la qualité ; ajoutez-y, Etomram-ed-Eriof, *deux onces*, et de Neihc-ed-Edrem, *quatre onces,* mêlez bien le tout dans une pinte de Ellieiv-ed-Tassip, que vous réduirez à chopine, et l'avalez promptement.

Cela forme un spécifique admirable pour la prolongation de la vie ; la gloire de cette découverte n'est due qu'au célèbre Docteur *Reihc-à-Top.*

C'est ce que nous reconnaissons tous; en foi de quoi nous avons signé le présent.

Les Docteurs	*Les Médecins*
ERIOFEHCEL.	LUCNEELFFUOS.
NARB-ELUOGNE.	NORTE-EBOG
ESSEV-EMUH.	TUOT-ZELAVA.

Au-dessous, *Signé,*

L. F. REIHC-A-TOP,

Premier Médecin de S. E.

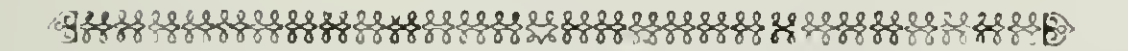
Et plus bas. SARG-YDRAM.

Comme l'on a promis la traduction des mots inintelligibles, on est averti qu'il suffit de les lire à rebours, pour en comprendre le sens.

CHANSON NOUVELLE

Sur l'Air, Ça n'dur'ra pas toujours.

Il semble que l'on perde
Ces jours-ci le bon sens,
L'on ne parle que de Merde
Sans cesse au nez des gens.
Ça n' dur'ra pas toujours. etc.



AUTRE.

Sur l'Air, M. le Prévôt des Marchands.

L'autre jour un gros Papillon
Voltigeait dessus un Etron,
Il vint une mouche en colère
Qui lui dit d'un ton de fureur.
Va-t'en chasser dessus ta terre
Prends-tu ceci pour une Fleur.



AUTRE.

Sur le même Air.

Un jour un honnête Bourgeois
Torcha son Cul avec ses doigts;
Voulant secouer la matière,
Contre une pierre il s'est blessé.
Et dans cette douleur amère,
Pour se guérir il l'a sucé.

Un poëte fort soucieux
Grattait son front, frottait ses yeux,
Cherchant la rime du mot *Perde ;*
Sa raison, sa rime en combat,
Il ne lui vint que *de la Merde*
Que notre poëte goba.

FIN.

LES

CHANSONS

FOLASTRES

DES COMEDIENS

RECVEILLIES PAR VN D'EUX

Et mises au iour en faveur des
Enfans de la Bande Ioyeuse,
pour leur seruir de remede
preseruatif contre
les tristes
ditz

MELANCHOLICOMORBOAFFLATOS.

A PARIS

Chez Gvillot-Goriv, aux Halles, pres
le pont Alais, à l'enseigne des
trois Amys.

1637.

LE GROS GVILLAVME.

Gros Guillaume qui chez les morts
Farce encor, fit voir en sa vie
Qu'il n'eust pas pour la raillerie
L'esprit aussy gros que son corps.



LES

CHANSONS

FOLASTRES

DES COMEDIENS

CHANSON PREMIÈRE

Iean de Niuelle a trois enfants,
Iean de Niuelle a trois enfants,
Dont il y en a deux marchands,
Dont il y en a deux marchands,
L'autr' escure la vaisselle :
Hay auant Iean de Nivelle :
Hay hay hay auant,
Iean de Niuelle est vn galant.

Iean de Niuelle a trois cheuaux, *bis*.
Deux sont par monts et par vaux, *bis*.
Et l'autre n'a point de selle :
Hay auant Iean de Niuelle,
Hay hay.

Iean de Niuelle a trois beaux chiens, *bis*.
Il y en a deux vaut-riens, *bis*.
L'autre fuit quand on l'appelle.
Hay auant Iean de Niuelle,
Hay hay.

Iean de Niuelle a trois gros chats, *bis*.
L'vn prend souris, l'autre rats, *bis*.
L'autre mange la chandelle,
Hay hay.

Iean de Niuelle a un vallet, *bis*.
S'il n'est beau il n'est pas laid, *bis*.
Il accoste une pucelle.
Hay auant Iean de Niuelle.
Hay hay hay auant.
Iean de Niuelle est triomphant.

II

L'Angelote en vn iour s'en allant promener,
Me dit et quoy Robin, qu'est cela tu ne bouge :
Monte en cet arbre là pour du fruit me donner,
Depesche vitement, car i'aime le fruit rouge :

Branle, branle, ce dit-elle,
Les plus meures tomberont,
Tu sçay la coustume est telle
Qu'on met les plus belles au fond.

Vn iour la grand Margot à l'ombre d'vn buisson,
Me disoit en riant puisque nous sommes [ensemble,
Bransle l'arbre d'amour, et m'en fais la leçon.
Fais tomber de son fruit, car cela bon me [semble.

I'estois auec Catin dessous vn cerisier
Qui, n'en pouuant auoir deuers moy se vint [plaindre,
Et ie te prie, Mychau tant que te peux prier,
Donne moy de ton fruict, car ie ny puis [attaindre.

Ienne me demandoit d'un fruict delicieux.
Mais quoy pour en auoir ie n'auois point [d'eschelle.
Me dit monte sur moy, tu en auras bien mieux ;
Ie branleré assez, car ie te feray belle.

Branle, branle, ce dit-elle,
Les plus meures tomberont,
Tu sçais, la coustume est telle
Qu'on met les plus belles au fond.

III

Mon aage se consommant,
I'ay hanté gens à ma guise,
Pour trop leuer la chemise,
I'ay gasté mon instrument :
Faut-il pour vn coup de fesse
Endurer tant de detresse?

Et moy marchand de cheuaux,
Qui fais tout à l'aduenture

Dans le logis de nature,
I'ay gaigné tous mes trauaux.

Faut-il pour vn coup de fesse
Endurer tant de détresse.

Moy, pour sçauoir bien iouer
Le branle de la croupiere
A claquedent ou Baiuere,
Il me faut faire suer :

Faut-il pour vn coup de fesse, etc.

Les destins ont arresté
Que moy, qui suis vn bon drolle,
Ie mourray de la vérole,
Au printemps ou en esté.

Faut-il pour vn coup de fesse, etc.

Et moy d'vn seul petit coup
I'ay gaigné la chaude pisse,
Et du doy dequoy ie pisse
On m'en a coupé le bout.

Faut-il pour vn coup de fesse, etc.

Fuyons doncques promptement
Tout acte de paillardise,
Car vn peu de flame esprise,
Ruyne vn beau bastiment.

Faut-il pour vn coup de fesse
Receuoir tant de détresse ?

IV

Ma femme m'a tant battu
Qu'elle m'a rompu la teste :
Mon voisin te moque-tu?
Ma foy ie te le proteste :

Beuuons, beuuons toute nuit
De ce clairet qui reluit,
Fi de l'auarice,
C'est un vilain vice.

Voisin, à qui mieux boira
De ce vin à toute reste,
Tant qu'vn teston durera,
Parbieu ie tiendray teste :

Beuuons, etc.

Lourdaut, que fais-tu icy,
Que n'es-tu à ta besogne?
Est-ce à toy à boire ainsi,
Parle à moy, villain yurogne?

Beuuons, etc.

Voulez vous pas boire à nous,
Qu'en dites vous, ma commere?
Pour en faire autant que vous
Nous ne serons les dernieres.

Beuuons, etc.

Y a-il plus rien aux pots?
Nenny ma foy que ie pense;
Laissons, laissons là nos sots
Pour gage de leur despense.
Pour auoir ioyeux deduit
Allons, allons toute nuit
A quelque bon drosle,
Qui bien nous bricole.

Ça, ça, mes amis, comptons,
Donnons de l'argent à l'hoste;

Pour ce que nous luy deuons,
Faisons luy dancer la volte.
Dançons, dançons, mon voisin,
C'est le payement du vin.
Payez moy, canaille !
Nous n'auons la maille.

V

Oyez, ie vous prie,
D'vn bon Mareschal
Et de sa seruante
Le plaisant esbat,
Qui ont fait, fa la la,
Tous deux la bredi breda.

Or la Mareschalle
D'vn dessain diuin
S'en estoit allée
Iusques à Sainct Prin,
Ne pensant, fa la la,
Qu'ils fissent bredi breda.

Estant reuenüe,
Son mary trouua
Auec sa seruante
Couchez bras à bras,
Qui faisoient, fa la la, etc.

Derriere la forge
Ils estoient cachez,
Trauaillant ensemble,
Faute de vallets,
En faisant, fa la la, etc.

Or dessus l'enclume
Le maistre frappoit,
Et la chambriere
Tenoit le soufflet,
En faisant, fa la la, etc.

Or la Mareschalle
Qui estoit à l'huis,
Dit est-ce la mode
De forger ainsi,
En faisant, fa la la, etc.

Oyant la maistresse,
Ils furent subtils

De leuer les fesses
Et cacher leurs outils,
Renonçant, fa la la,
A faire bredi breda.

Or la Mareschalle,
D'un cœur irrité,
Dit à sa seruante
Ie vous apprendré
Qui vous fait, fa la la, etc.

Helas, ma maistresse,
Ie vous cry mercy,
Car c'est pour mon maistre
Qui m'auoit promis
Deux escus, fa la la
Pour faire bredi breda.

Et comment vilaine,
Tu prends de l'argent,
Et me volle encore
Mon quotidien,
En faisant, fa la la,
Tous deux la bredi breda.

Et vous, maistre Gilles,
Pariure mary,
Deuant qu'il soit guerres
Vous serez marry
D'auoir fait, fa la la,
Tous deux la bredi breda.

Vous et la seruante
M'auez fait vn trait.
Mais i'en peux autant faire
Auec nostre vallet.
En faisant, fa la la,
Tous deux la bredi breda.

Pour me faire Ieane
Baillez deux escus,
Et pour recompence
Vous serez cocu,
En faisant, fa la la.
Comme vous bredi breda.

Nostre vallet Pierre
Est bon compagnon :
S'il fait la besongne

Sera mon mignon,
Et ferons, fa la la,
Tousiours la bredi breda.

Pour moy, ie confesse
Qu'il n'est pas trop beau.
Mais en recompence,
Il a bon marteau
Pour faire, fa la la,
Fort bien la bredi breda.

VI

Vn Satir cornu,
Qui n'est pas trop habile,
Amoureux deuenu
D'une tant belle fille.
Non ne luy coupés pas,
Laissés luy son pauure cas.

L'ayant entre ses bras
Dedans vn bois seulette,
Ne la deuoit-il pas
Coucher dessus l'herbette?
Non ne luy, etc.

Ce badin toutes fois
Eut si peu de courage
Qu'elle sortit du bois
Auec son pucelage.
Non ne luy, etc.

Il lui porta la main
Bien haut sous sa chemise :
Si bien que ce vilain
En humeur l'avoit mise.
Non ne luy, etc.

Mais tout cela n'est rien
Qui ne fait autre chose ;
Le plus souuerain bien
C'est de cueillir la rose.
Non ne luy, etc.

Helas ! faut-il tromper
Les filles de la sorte.
Il luy faudroit couper
Les trois pieces qu'il porte.
Non ne luy coupés pas,
Laissés luy son pauuvre cas.

VII

Baisant vn soir vne mignarde,
Pres de nous arrivent deux fous
Dont l'vn et l'autre nous regarde
En se voulant moquer de nous;
Mais ie leur dis: Vous estes des foux;
Foux taisés-vous, taisés-vous foux,
Foux taisez-vous.

Puis voyant que pour telle affaire
Ie luy descouurois les genous,
Au moins, si vous le voulez faire,
Ce nous disent-ils, cachez-vous;
Mais ie leur dis, etc.

Toutes fois, quoy qu'ils puissent dire,
Nous continuames nos coups,
Et bien qu'ils s'en prissent à rire,
Si le fis-ie en despit d'eux tous;
Puis ie leur dis : Vous estes des foux;
Foux taisés-vous, taisés-vous foux,
Foux taisés-vous.

VIII

Vne fille de village
M'a prins en affection,
Ie luy donné vn formage,
Afin de baiser son fron;
Ie luy donné mon pistolet,
Qu'elle a mis comme relique
Dans le tronc de sa boutique.

Vne fille de village,
Pleine de devotion,
Alloit en pelerinage
D'amoureuse intention.
Ie luy donné mon bourdonnet,
Qu'elle a mis comme relique
Dans le tronc de sa boutique.

Vne fille de village,
Vn iour gardant son troupeau,
Me donna son pucelage
Pour avoir de mon gasteau.
Ie luy donné mon beau roullet,

Qu'elle a mis comme relique
Dans le tronc de sa boutique.

Vne fille de village,
Vn iour gardant ses moutons,
M'a dit par vn doux langage :
I'ay du laict à mes tetons.
Ie luy donné mon robinet,
Qu'elle a mis comme relique
Dans le tronc de sa boutique.

Vne fille de village
Regardoit mon pistolet.
Elle me dit en bon langage :
I'ay la gaine où il se met.
Ie luy donné mon flageollet,
Qu'elle a mis comme relique,
Dans le tronc de sa boutique.

IX

La belle boulangere
A presté son devant,

Avec vne lingere,
Pour avoir de l'argent.
Et leurs maris cocus,
Cocus tous plains de cornes,
Vous amassez beaucoup d'escus.

Tous les iours ma voisine,
La femme d'vn masson,
S'en va voir sa cousine
Pour bransler le fesson.
Et leurs maris cocus,
Cocus tous plains de cornes,
Vous amassez beaucoup d'escus.

Celle qui tient taverne,
Au son de l'instrument,
Où chacun se prosterne
Pour fouller son devant.
Et leurs maris cocus,
Cocus tous plains de cornes,
Vous amassez beaucoup d'escus.

Ceste ieune espiciere
Que vous cognoissez bien,
Pour bransler la croupiere
A gaigné tout son bien.

Et leurs maris cocus,
Cocus tous plains de cornes,
Vous amassez beaucoup d'escus.

En ceste bonne ville,
Beaucoup d'autres y a
Qui au mestier subtile
Font bien souvent cela.
Et leurs maris cocus,
Cocus tous plains de cornes,
Vous amassez beaucoup d'escus.

X

Mon voisin, en se riant,
Embrassoit sa chambriere ;
Pensant boucher son devant
Il luy boucha son derriere.
Fi, fi! ostez moy ce fou,
Sa piece est auprès du trou.

Vn pauvre sot de tailleur
Voulant appaiser sa flamme,
Il mit son aiguille ailleurs

Qu'en la fente de sa femme.
Fi, fi ! ostez moy ce fou,
Sa piece est auprès du trou.

Vn certain chaudronnier,
Pour ne sçavoir la maniere
Ny les traits du bas mestier,
Il mit sa piece à costiere.
Fi, fi ! ostez moy ce fou,
Sa piece est auprès du trou.

Moy qui suis vn frelot,
Le premier iour de ma nopce
N'ay sceu planter mon hillot
Dans le meilleur de la fosse.
Fi, fi ! ostez moy ce fou,
Sa piece est auprès du trou.

Et moy de mon membre droict,
Pensant luy chercher le centre,
Ie luy mis, tout mal adroit,
Dans l'vn des plis de son ventre.
Fi, fi ! ostez moy ce fou
Sa piece est auprès du trou.

Fy donc de ces ieunes fouls

Qui font tout à l'adventure,
Et ne trouvent pas les trous
De nostre mere Nature.
Femmes, laissez donc ces fouls
Qui ne bouchent point vos trous.

XI

Ma mere, l'vn de ces jours,
Travailloit dessous mon pere;
Elle lui disoit tousiours:
Ta nature point n'opere.
Rien ne sert le branslement,
Si on n'a contentement.

Mere Ienne, vn iour d'esté,
Baisoit une chambriere
Qui pour l'avoir trop hanté
Luy desmembra la croupiere.
Rien ne sert le branslement
Si on n'a contentement.

Moy ie viens tout de nouveau
Parler de mere Guignarde,

Trop plus subiette au morceau,
Qu'à la naturelle garde.
Rien ne sert le branslement
Si on n'a contentement

Et moy qui suis maistre és arts,
Chacun me nomme Iean Gille,
Qui fait bransler toutes parts
Le corps d'vne ieune fille.
Rien ne sert le branslement
Si on n'a contentement.

Ma mere, femme de bien,
Qu'on nomme la Violette,
Nous nourrit d'estrons de chien
Pour viande plus parfaicte.
Rien ne sert le branslement
Si on n'a contentement.

Puis que le bransle commun,
Que l'homme la femme accoste :
Nous croyons que c'est tout vn,
Que chacun bransle sa volte.
Rien ne sert le branslement
Si on n'a contentement.

XII

Dedans nostre village
Vne fille y avoit
Qui pour son pucelage,
Sans cesse s'écrioit :
Helas ! helas ! ma mere,
Venez à mon secours,
Ce garçon téméraire
M'importune tousiours.

Martin avec Charlotte
Sont ensemble tous nuds
Se chatouillant la motte
Du quoniam bonus.
Helas! helas! ma mere.

Ma belle se repose,
A l'ombre du buisson :
Moy i'embroche son chose,
De mon roide poinçon.
Helas ! helas ! ma mere.

Moy le teton ie touche,
Embrassés bras à bras,
Quand, colez bouche à bouche
Elle crie tout bas.
Helas! helas! ma mere.

Laissez moy en franchise,
Et ostez vostre main :
Vous gastez ma chemise,
Vous n'estes qu'vn vilain.
Helas! helas! ma mere,
Venez à mon secours,
Ce garçon téméraire
M'importune tousiours.

FIN.

.·. *Lecteur, attendez la Farce* .·.

PLAISANT

CONTRACT

DE MARIAGE

Passé
nouuellement
a AVBERVILLIERS,
le 35. de feurier mil trois cent trente trois
entre
NICOLAS GRAND-IEAN et GVILLEMETTE VENTRVE
Ensuite le Festin dudict Mariage
apresté à la pleine de Long-Boyau, le 3 mars ensuiuant,
auec l'Inuentaire des biens
de feu
TAVPIN VENTRV.



A PARIS,
Chez NICOLAS CALLEMONT, ruë Quiquetonne.
M. DC. XXVII.

PLAISANT

CONTRACT DE MARIAGE

Pardevant Nicolas Thuiot, tabellion d'Auberuilliers, furent presens en leurs personnes Thibault Grand-Iean, magister demeurant à Montrouge, et Claudine Coullande, sa femme, d'une part. Colin Ventru, maistre carillonneur de la grande église dudict lieu, et Marie Viton, sa femme, lesquels de leur bon gré ont recognu et confessé auoir fait et font les promesses et accords de mariage qui ensuiuent : A sçauoir, de maistre Pierre Fify, Philippe Tondu, Martin Trottin et Mathurin Grinbelle, tous bourgeois et parens, tant du costé paternel que maternel, de Nicolas Grand-Iean, fils dudict Thibault cy present, aagé de dix-huict ans ou enuiron. Et de Guillemette Ventruë aussi presente, aagée de treize ans ou enuiron, lesquels Nicolas Grand-Iean et Guillemette Ventruë, pour la grande affection qu'ils se portent pour auoir gardé, par l'espace de dix ans ou enuiron les vaches ensemble, ils

ont desiré se conioindre par lien de mariage, sous le bon plaisir de leurs parens et amis, lequel Thibault Grand-Iean pere dudict Collas Grand-Iean futur espoux, luy a donné et donne par ces presentes en faueur de mariage trois quartiers d'héritages assis audict Montrouge. Plus une charruë attelée d'vn bœuf et d'vn asne, aagez de quarante-cinq ans ou environ : ensemble ses habits : sçauoir, un paletheau d'escarlatte noire doublé de iaune cramoisy, vn fond-de-chausse de blanchet gris, et vne chemise garnie de son collet de toille à bouffette, ensemble une paire de guestres et de soulliers de vache tous neufs : en outre la somme d'vnze liures dix sols tournois en belles pistolles, iacobus, et aultre monnoye blanche. Et quant audict Collin Ventru pere de ladicte future espouse, pour la bonne amitié qu'il luy porte, luy a donné en faveur dudict mariage vn quartier et demi de pré fraischement tondu, assis au lieu dict la Motte, plus tendant d'vne part à la fontaine Bauduse, d'aultre à la rue puante qui conduit au trou de Merdelle, plus une vache sous poil

griuellé, auec le pot à traire, et aultres ustanciles de mesnage : et oultre son trousseau garny de deux draps et une nappe frangée de trois quartiers et demy ou enuiron, auec ses bague et ioyaulx, desquels ledict Grand-Iean futur espoux s'est tenu et tient pour content, et a doué et douë sadicte future espouse de la somme de quatorze sols six deniers tournois, pour icelle auoir et prendre sur vne mazure scize en la pleine de Long-Boyau, à luy escheüe par le trespas de Bernade Couïllarde sa tente, et est accordé entre lesdites parties qu'au cas que l'vn desdicts futurs espoux decede sans enfans procreez de leur mariage, le suruiuant remportera ce qu'il auroit apporté, ainsi qu'ils ont presentement accordé, et quant à tout, etc., obligeant et renonçant, etc. Fait et passé audict Auberuilliers, au logis de la maison de ladicte Ventruë, ez presences de Ianot Bontemps, Guillaume Lutrin, et Caresme-Prenant. Signé du bas du coude à Sainct Iacques du Haut-Pas, tesmoin ceux qui ne voyoient goutte et ceux qui n'y estoient pas.

FESTIN EXTRAORDINAIRE

Apresté en somptueux appareil pour les Nopces desdicts

COLAS GRAND-IEAN ET GVILLEMETTE VENTRVE,

Contenant cinq seruices, à sçauoir : bouilly, rosty, entremets d'estuuée et fricassée, pastez, tartinage et confitures.

Auec la recherche des viandes les plus rares qui se trouueront iamais au monde.

PREMIER SERVICE.

POVR LE BOVILLY.

Douze corbeaux au boüillon noir.
Douze corneilles emmentelées au boüillon blanc.
xii. *faucons aux moyeux d'œufs.*
xii. *tourtes d'herbes de digesto.*

xii. *plats de sanglier garnis de feuilles de hous.*

xii. *pasteʒ d'assiette de chair d'austruche.*

xii. *lionnes à l'estuuée.*

xii. *iumens au sauouret.*

xii. *renards farcis.*

xii. *langues d'élephant salées.*

xii. *cartaux de moutarde.*

xii. *plats de gamichon de fromage de lait de ciron.*

xii. *melons cueillis au fond de la mer.*

xii. *sallades rousses de fueilles d'ortie, de langue de chien, et de colloquinte.*

xii. *vieils singes à la saulce verte.*

xii. *dogues à la saulce doulce.*

xii. *tourtes de roignon de buffle.*

xii. *loups ceruiers en capilotade.*

xii. *tourtes de corne de lieure.*

xii. *saucissons de corne de limasson.*

xii. *tourtes de langue de mousches.*

xii. *plats de boudin blanc et de laict de baleine.*

xii. *escureaux aux pois verts.*

xii. *herons frits au beurre de Candie.*

xii. *plats d'oliues de fiante de caméléon.*
xii. *pastez d'oreilles de singes.*
xii. *plats de capres de crottes de cheures.*
xii. *tourtes de riz de taulpe.*
iiii. *douzaines de roitelets à la saulce d'ypocras.*
iiii. *pastez d'élephant à la saulce d'Angleterre.*

SECOND SERVICE.

POVR LE ROSTY.

Douze asnes au verius de grain.
xii. *pastez de crestes de cocodrilles et de roignons de serpents.*
xii. *pastez d'aigles au beurre de caillou et de lard de seiche.*
xii. *lions bardez.*
xii. *tourtes de moille de coton.*
xii. *dogues d'Angleterre aux œufs de pusse de Sallemande.*
xii. *coucous à l'ypocras.*

xii. *dromadaires en panneaux.*
xii. *pastez de queuës de grenoüille.*
xii. *éléphants à la poudre blanche.*
xii. *ours rostis à la saulce verte.*
xii. *iumens chaudes du digesto.*
xii. *dragons en signaux.*
xii. *ours à la poiurade.*
xii. *pastez d'austruc à la saulce chaude.*
xii. *genestres fris au lard.*
xii. *cheuaulx à la saulce d'Allemagne.*
xii. *cerfs entiers au ius d'ozeille.*
xii. *pastez de martres sublimé aux trippes de moruës.*
xii. *moutons de Barbarie à la lamproye.*
xii. *marsoins au courbouïllon.*
xii. *bicoques à la persinade.*
xii. *chiches faces au verius de grain.*
xii. *vieils loups à la compotte.*
xii. *dogues en capilotade.*
xii. *leopards à la boudinette.*
xii. *onces à la ciboulette.*
xii. *pastez de sallemande sans os.*
xii. *louueteaux en gelinotte.*
xii. *pastez de chascun six phœniceaux.*

xii. *bihouzeaux marins lardez.*
xii. *licornes au chaudumé.*
xii. *pellicans au beurre de coton.*
xii. *enclumes frites au sein doux.*
xii. *ciuettes pour chier le musc sur les assiettes.*

TROISIESME SERVICE.

ENTREMETS.

Douze plats de cardes à la moüelle de sureau.
xii. *pastez de dauphin descouuerts.*
xii. *de pieds d'aigles et de lions grillez.*
xii. *croustes de sautereaux et hannetons.*
xii. *pastez de derriere de sagittaire en paste bize.*
xii. *sereines à la saulce blanche.*
xii. *plats de champignons de l'Arabie déserte.*
xii. *asnichons à l'aigre sel.*
xii. *tourtes de beatilles de barbes de cheures et crestes d'oysons.*
xii. *tourtes de limassons.*

QVATRIESME SERVICE.

ISSVES.

Douze tartes d'Angleterre farcies de crestes de basilic.

xii. *gasteaux mollets de rocher.*
xii. *tartes de morpions et cirons.*
xii. *plats couuerts de vesses de loup.*
xii. *plats d'œufs de fremy au sucre.*
xii. *gasteaux au fromage de Milan.*
xii. *plats de biscuits bien espicez.*
xii. *plats de macarons de gland.*
xii. *gasteaux de semence de Naples.*
xii. *tartes crottes de Paris.*
xii. *tonnes de marrons de Lyon.*
xii. *cens fromages d'Auuergne.*
xii. *plats de cresme venerienne.*
xii. *plats de pommes du paradis terrestre.*
xii. *plats de poires d'angoisse.*

CINQVIESME SERVICE.

CONFITVRES.

Douze plats de noix d'arbalestre.
xii. *mille charrettes de raues confites au sel.*
xii. *boestes de foines confites.*
xii. *boestes de ciuettes liquides.*
xii. *boestes d'alcions confits.*
xii. *boestes d'ail et poireaux secs.*
xii. *boestes de mouches cantarides.*
xii. *boestes de sautereaux liquides*
xii. *boestes de chenilles confites.*
xii. *boestes d'araignées liquides.*
xii. *boestes de mouches et bibets secs.*
iiii. *plats de dents d'élephants pour servir à curer les dents.*
iiii. *cruches d'eau des pleurs de Gargantua, pour laver la bouche.*

A l'issuë d'vn tant memorable festin les tables ne furent si tost retirées, que les con-

uiez chascun à leur rang s'aduancerent pour estreiner les mariez selon que leurs moyens le permettoient, et bien que tous les presens apportez auec les ceremonies requises en pareil cas fussent grandement bizarres, neanmoins vn entre-autres fut remarqué, lequel s'est aussi bien rendu digne de l'entretien des gros bourgeois de Paris, comme de celuy des pitaux de village. Ce present estoit la succession escheue à Phlipot Ventru oncle de la mariée, par le deceds de Taupin Ventru bisayeul du grand pere dudict Phlipot ventru, dont le tout estoit compris en vn inuentaire qu'il presenta, dont la coppie ci-dessous inserée vous a esté reseruée pour vne friande collation.

INVENTAIRE

DES

BIENS DE FEV TAVPIN VENTRV

Trouués dans sa maison après son deceds.

A la requeste d'honorable homme Phlipot Ventru, maistre orpheure en cuir demeurant à Paris, rue Fouille-Trou, moy tabellion soubs-signé, me suis transporté auec luy en vne maison scize au village de Belleville sur Sablon, en laquelle maison est decedé Taupin Ventru, bisayeul du grand pere dudict Phlipot Ventru, auquel lieu a esté faict inuentaire de tous et chascuns les biens, argent monnoyé, ou non monnoyé, bagues, ioyaux, bestiaux, et autres animaux trouuez en ladicte maison, en chambre, courts, estables et aultres endroicts, le tout ainsi qu'il s'ensuit.

Premierement, en la chambre a esté trouué une grande couche de bois de hous à piliers tournez par le tourneur de Paleseau, le lit remply de plume d'erondelle et de hibou, couuert de peau de serpent, les rideaux et pantes de toille de bougrand, lesdictes pantes historiees en compartimens, entre autres où est representee la deffaicte des reistres à Auneau, en mangeant des allouëttes : une couverture d'estamine que le deffunct se seruoit à couurir en hyuer, le tout prisé à la somme de cinquante liures, cy l. *liures tourn.*

Item, vne ormoire de bois de fresier, façon de l'Isladam, en laquelle a esté trouuee vne chauldiere tenant douze sceaux rompus par l'ance, façon de Cormeille en Parisis, qui avoient esté donnez en mariage audict deffunct.

Plus quatre escuelles d'estaim de Cornoüailles, marquees des armes du deffunct de trois canars de riuiere des Gobelins de Sainct Marceau où vint le deluge, douze tailloüers de bois de haistre qui seruoient d'assiette quand il y auoit compagnie, façon de plu-

uiers. Vn pot de terre à trois pieds, l'ance rompue, où a esté trouué dedans vn crapault mort qui a esté donné au chirurgien de Lonjumeau. Un gril de bois d'amendier façon de Montmorency. Un rechaut de terre à demy brisé, qui fut acheté à la Foire Saint Laurent, façon de Beauuais : deux lardoires seruant à larder du bœuf de sureau, façon de Saumur sur Loire : vne gibessiere de cuir bouilly, fermant à double ressort incogneu, façon de Cambray, le tout prisé ensemble à quatre liures douze sols, cy . . iiii. *liures* xii. *sols.*

S'ensuit les habits estant tendus sur vne grande perche.

Premierement vn haut de chausse à l'Albanoise de drap de Corbeil sur Seine, garny par la ceinture de crain de cheual, les pochettes de cuir bouïlly, cousuë de Chegrot d'Allemart, et passementé des deux costez de deux peaux d'anguilles, bordez par le dessus à ra-

mages, tirant sur les palissades du iardin de Chanteloup.

Plus vn pourpoinct de beufle faict à œillets doublé d'vne toille cirée par le dedans, et entre la doubleure a esté trouué six mains de papier de Florence marqué à la croisette, que le deffunct portoit quant il auoit castille contre ses voisins, et qu'il auoit porté au siege de Ville-Iuif, et à la bataille de Senlis : vn bas de chausse de toille de bougrand picqué à l'Angleterre, et la taille faicte par maistre François, maistre cousturier à Romorantin : une paire de pantouffles de nate ferrée par le dessous à la poicteuine que le deffunct portoit quand il alloit pescher des grenoüilles : vn chappeau garny à l'espagnole pointu par le bout, garny de son cordon de peau d'escorce de bois, le tout ce que dessus prisé à la somme de . . . lx. *liures* x. *sous* x. *deniers*.

S'ensuit les armes qui ont estétrouuez en vng petit coing auprès du priué.

Premierement vne cuirasse, le morion, auec les brassarts et gantelets, le tout masquiné, enrichy et buriné de saffran, auec fueille d'or moulu, charlatanné, battu et forgé lesdictes armes par l'armurier de Pontdormy en Picardie. Vne espee, la lame façon de Chatellerault, les gardes à pas d'asne, le fourreau de cuir de bœuf, et le bout fait d'vn morceau de chandelier de bois d'oliuier, vn poignard à la portugaise, les gardes façon de Grenoble, et le fourreau de drap de Berry, le tout prisé ensemble à la somme de vingt-vne liures dix sols dix deniers, cy xxi. *l.* x. *s.* x. *d.*

Plus dans un coffre quarré de bois de sapin, à vne serrure non fermant à clef, dans lequel a esté trouué des habits à vsage de femme.

Premierement vne belle robbe de drap cramoisy teint en escarlatte d'eau de coquille de noix, et salpestre de carriere de Vaugirard,

bordée d'vne lisiere de drap bleu garencé par le bas, le corps de cotte y tenant, lassé par le derriere en femme grosse, la queuë pendante et les poignets faicts de la soutanne de feu monsieur ie ne scay qui, et les reuers de ladicte robbe de toille à bulter farine. Vn chapperon à grandes barbes traisnant iusqu'aux tallons, retroussé par la ceinture, la testiere et cornette garnie de papier brouillard, de peur du reume, que feu sa niepce Nicole portoit allant aux nopces et festes de ville, le tout ce que dessus, comprenant tout, apprecié à la somme de soixante-neuf liures vn sol vn denier obolle tournois,
cy . . . . lxix. *liures,* vn *sol,* vn *d. ob. t.*

Plus en l'estable aux vaches a esté trouué vne vache aagee de dix-huict ans ou enuiron, qui a esté venduë par le consentement des parents au boucher de Poissy, comme seruiteur, et ayant de ieunesse mené ladicte vache au taureau dudict lieu. Vne truye ayant treize cochons qui ont esté pris par les gendarmes, conduits par Claude le fermier,

s'entendant auec eux, trompant le bourgeois. Vn asne mort de la morue, aagé de vingt-deux ans, selon le rapport qui en a esté faict par le chirurgien du Bourget, la peau a esté donnee au tambour des Suisses pour couurir son tambour, ou s'en habiller lui-mesme, si bon luy semble. Quatre oysons mangez de mittes et de vers qui ont esté dediez au disner des assistans du premier inuentaire. Quatre liures de beurre sentant le fort qui ont esté données à la seruante qui gouuernoit ladicte vache sur intant moins de ses gages, tout le contenu cy-dessus mentionné en l'article se monte à la somme de quarante liures dix sous huict deniers, cy. xl. *liures*, x. *sols*, viii *d.*

Plus en la caue a esté trouué vn demy muid de vin muscat du creu d'Autriere de Chartres, où il y auoit vne chopine de vin ou enuiron tout gasté, deux pots à beurre rompus à demy, une botte d'eschalats de quartier, vn baril de moutarde, le tout apprecié à la somme de vingt sols, cy . . . . . xx. *sols.*

S'ensuit ce qui est deub audict deffunct.

Premierement il luy est deub par vng nommé Thomas de Lorme, vigneron demeurant à Argenteuil, quatre sols qu'il a payez pour luy à la tauerne, et dix-huict deniers pour vne fressure de mouton. Plus quatre liures qu'il luy a baillé dans le marché aux pourceaux pour acheter un cochon pour engraisser. Plus un demy muid de vin qu'il a presté à vn nommé Iacques Criolles, sauetier demeurant à Mouceaux, pour luy ayder à faire les fiançailles d'vne de ses niepces.

S'ensuit ce que doit ledict deffunct.

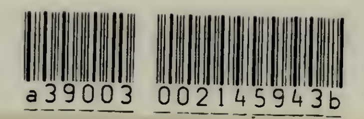
Premierement pour quatre pillules à la moresque, faictes par l'apothicaire de Chaillot, pour ce, cy . . . . . . vii. *liures* x. *sols.*

Plus le deffunct doit à Henry Blin, maçon

demeurant à Mont-le-Héry, pour la façon d'vn manteau de cheminee graué sur plastre, où est representé le sacrifice d'Abraham, et le massacre de Caïn qui tua son frere Abel, tout a esté apprecié à la somme de soixante et dix escus, cy . . . . lxx. *escus*.

Le xxv feurier a esté par moy Tabellion soubs-signé, faict et ratifié par moy le contenu en ces presentes, et communiqué presens Iean de Lammont, et Daniel le Gindre, tesmoins qui ont esté trouuez sur le grand chemin, et ont declaré ne sçauoir escrire ne signer.

FIN DU PREMIER VOLUME.


a39003 002145943b



